

L'Oncle Jean , par Henri
Conscience. Traduction F.
Coveliers

Conscience, Hendrik (1812-1883). L'Oncle Jean , par Henri Conscience. Traduction F. Coveliers. 1879.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

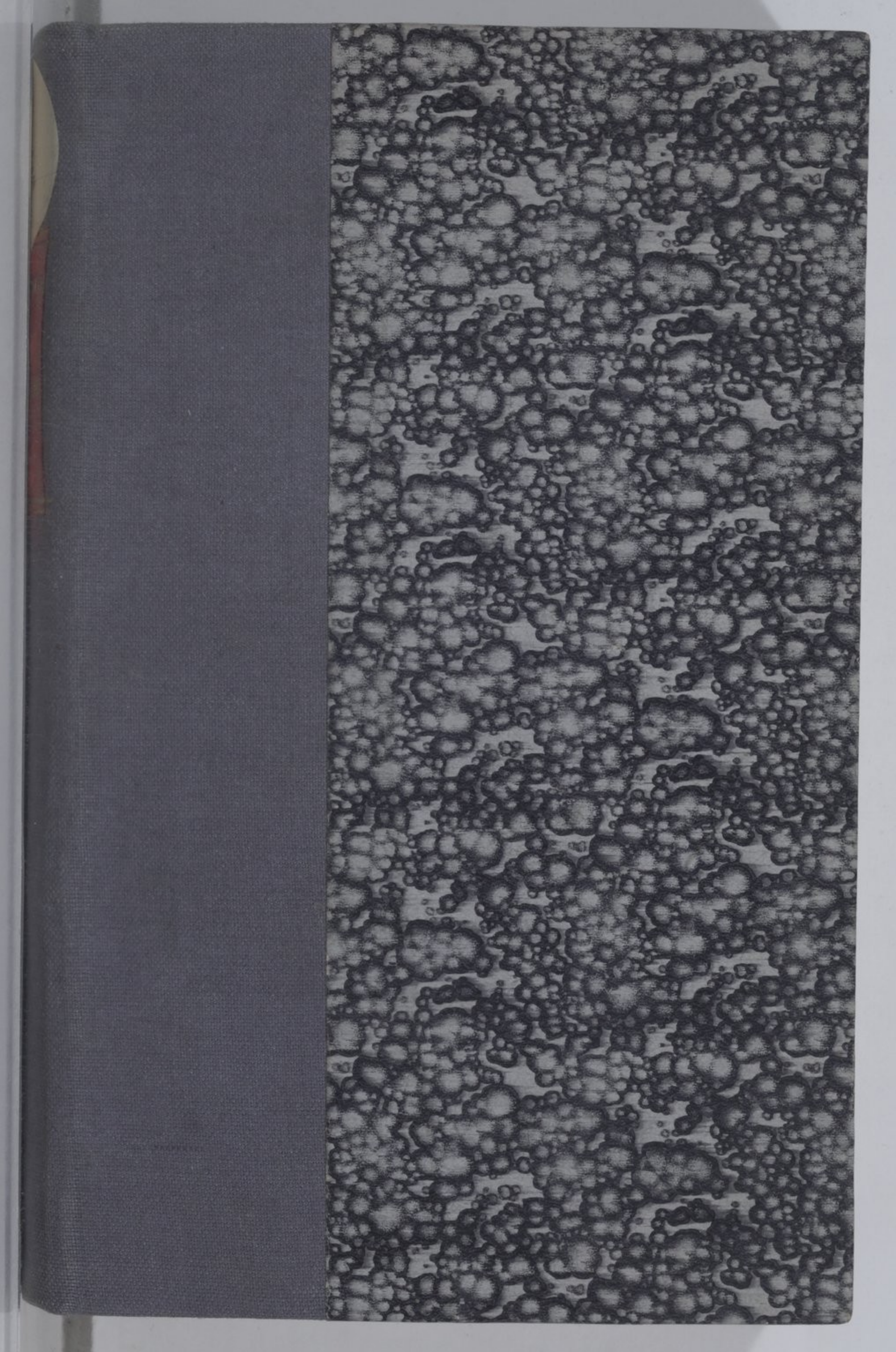
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

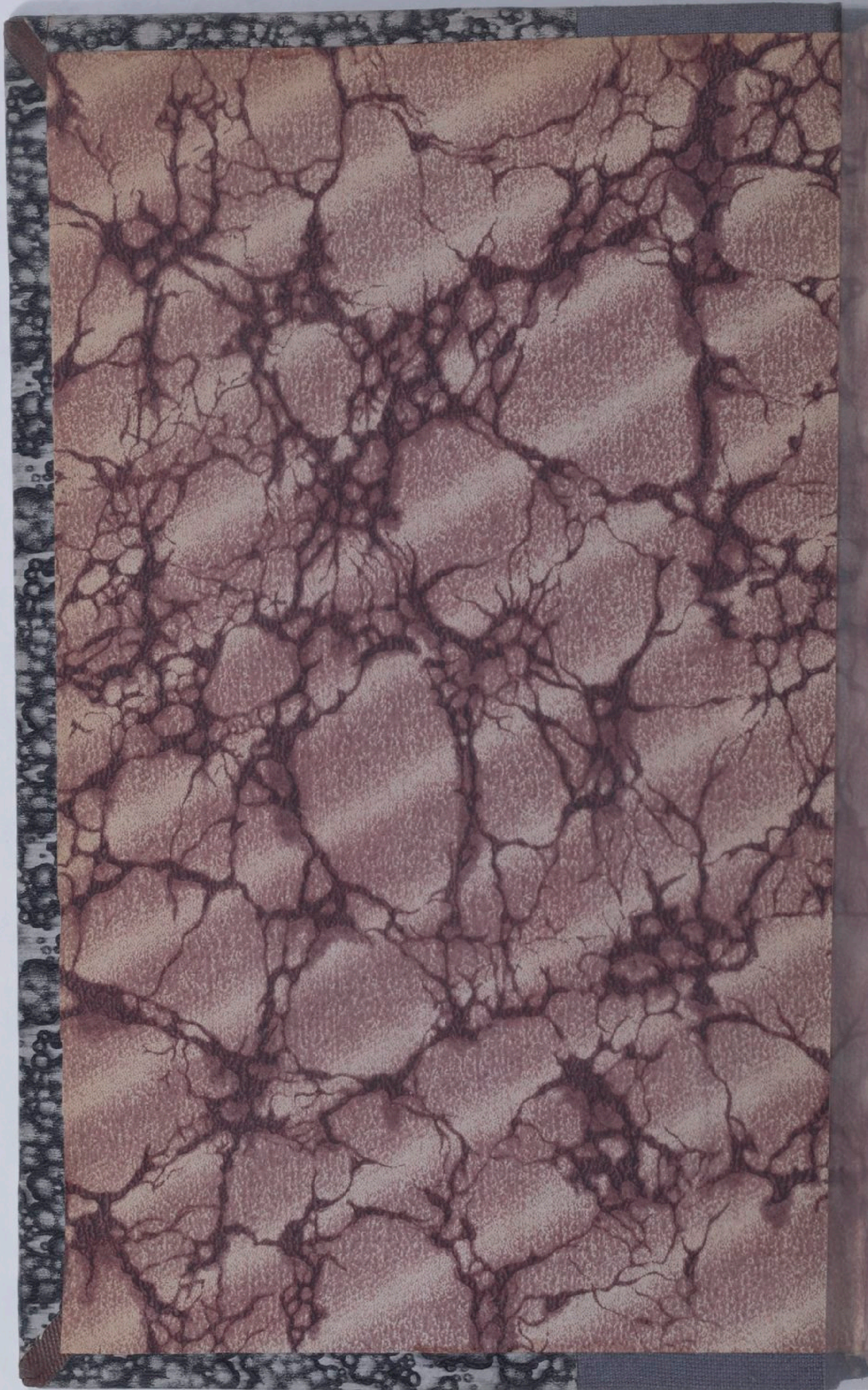
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

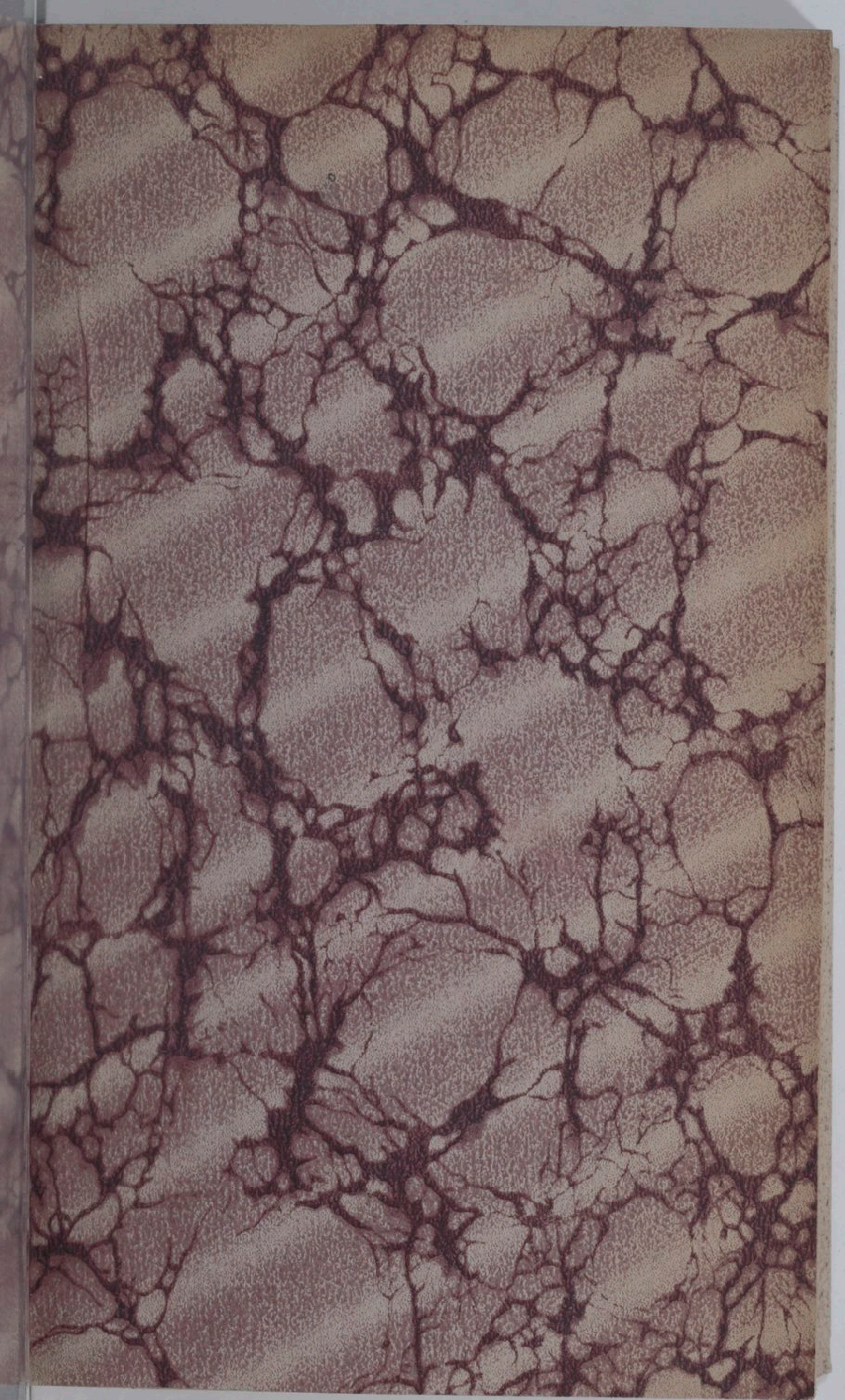
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

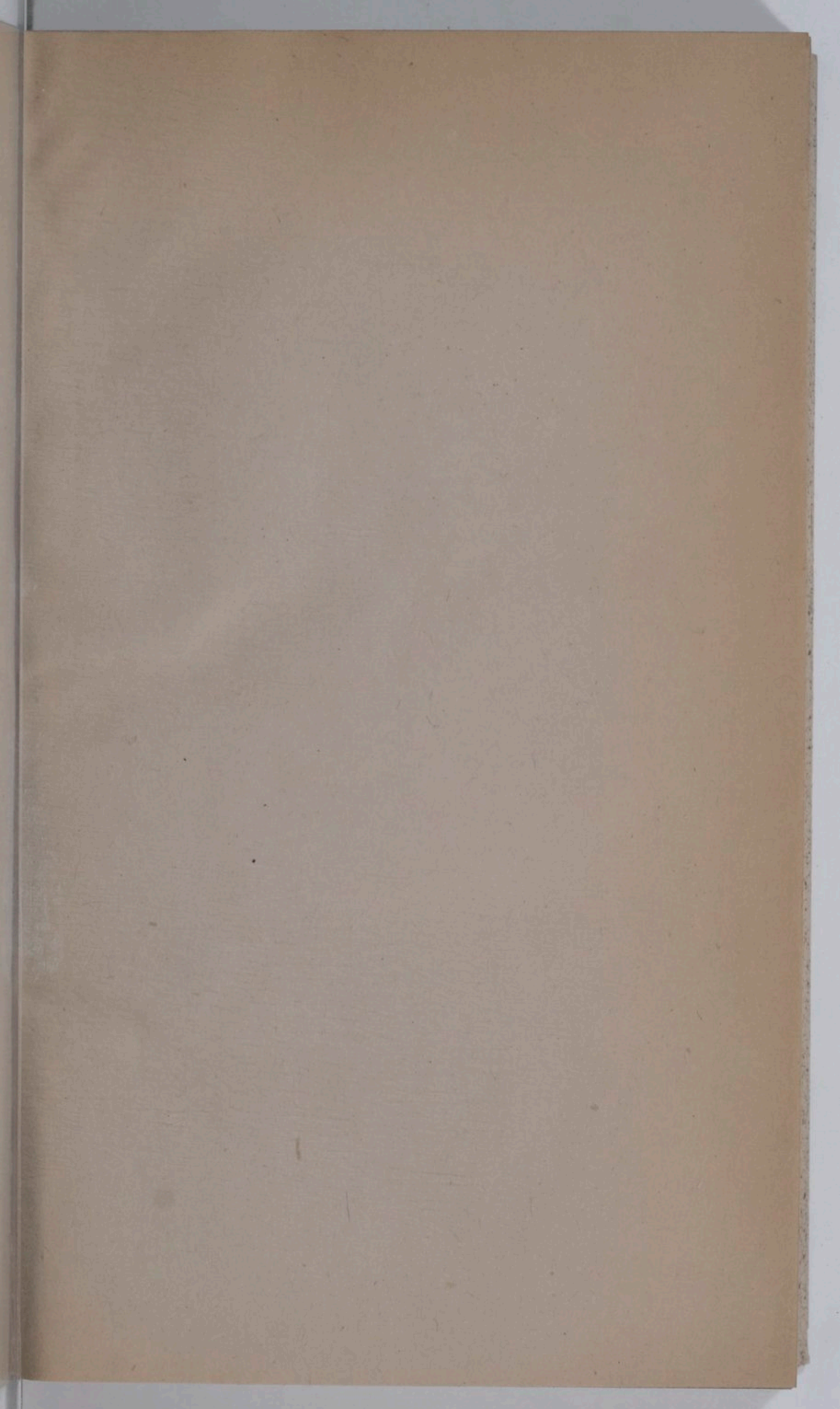
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

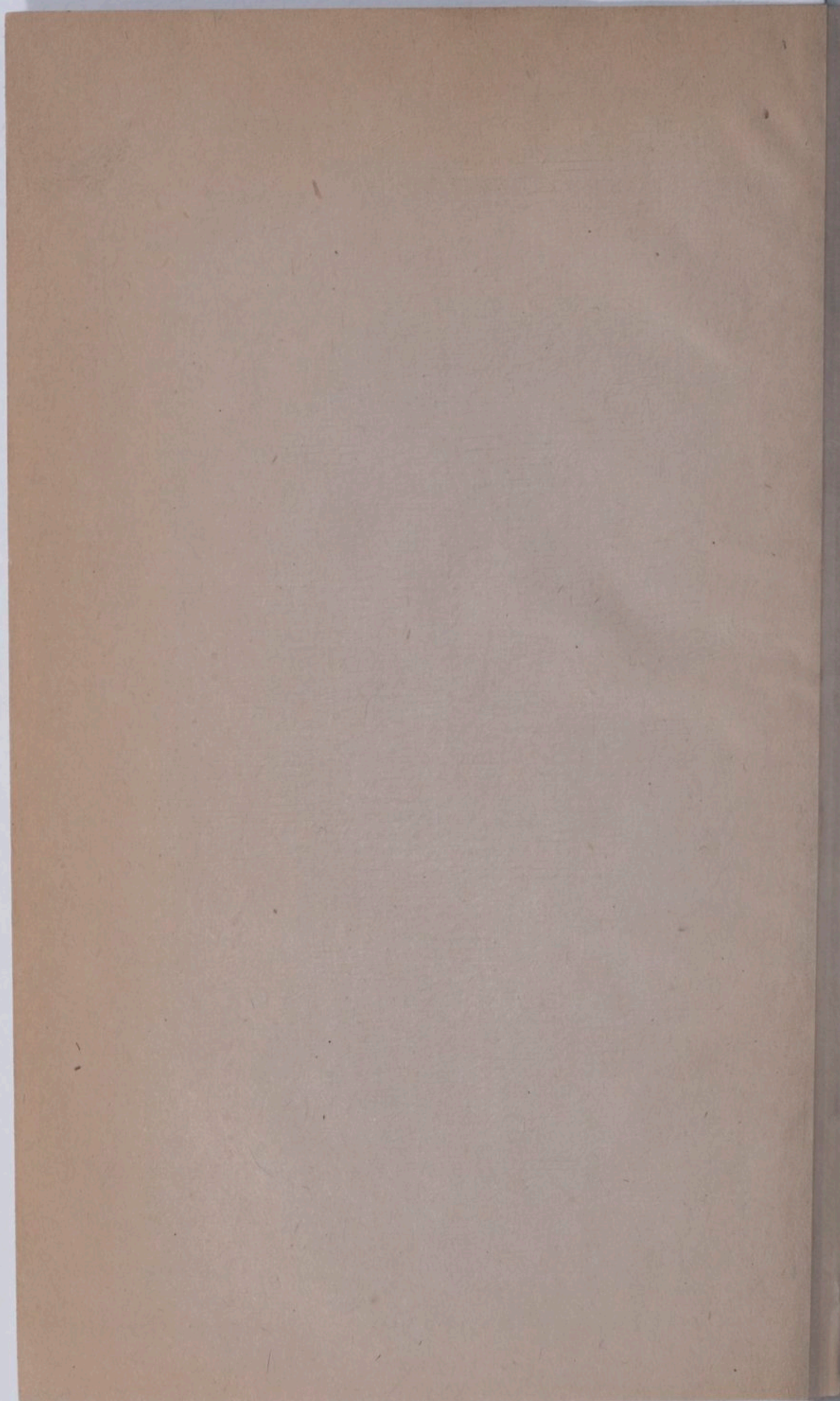


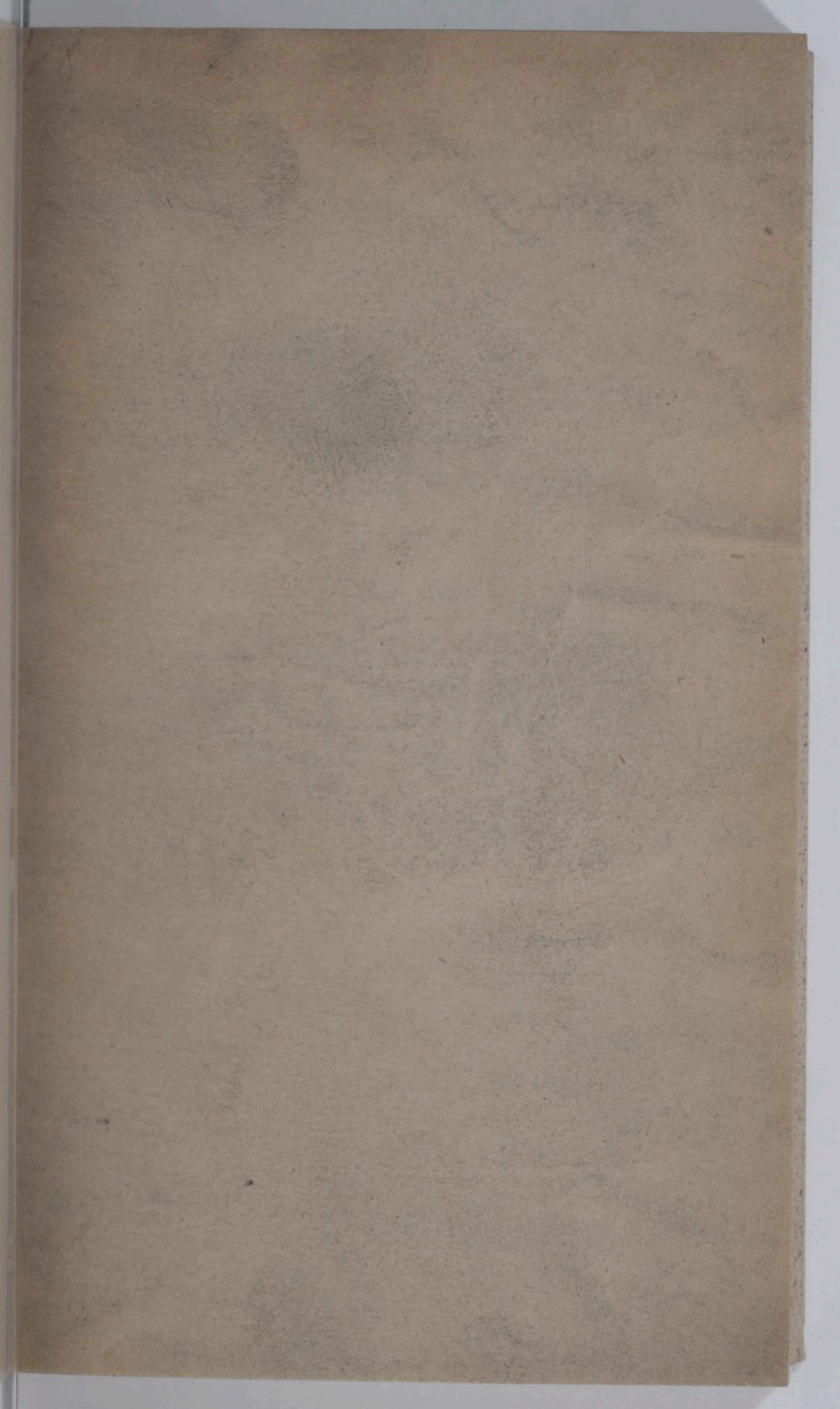




AMERTENS REL







COLLECTION MICHEL LÉVY

or
1/2

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

L'ONCLE JEAN

10979

8° Y²
I
2837

OEUVRES COMPLÈTES DE HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE	1 vol.
L'ANNÉE DES MERVEILLES.	1 —
AURÉLIEN	2 —
L'AVARE	1 —
BATAVIA	1 —
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1 —
LE BOURGMESTRE DE LIÈGE	1 —
LE CANTONNIER.	1 —
LE CHEMIN DE LA FORTUNE	1 —
LE CONSCRIT.	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES.	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LES DRAMES FLAMANDS	1 —
LA FIANCÉE DU MAÎTRE D'ÉCOLE	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE.—	1 —
LE GANT PERDU.	1 —
LA GENTILHOMME PAUVRE.	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS.	1 —
LE GUET-APENS.	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LA JEUNE FEMME PALE	1 —
LE JEUNE DOCTEUR.	1 —
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	2 —
LE LION DE FLANDRE	1 —
LA MAISON BLEUE	1 —
MAÎTRE VALENTIN	1 —
LE MAL DU SIÈCLE.	1 —
LE MARCHAND D'ANVERS	1 —
LE MARTYRE D'UNE MÈRE	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ONCLE ET LA NIÈCE	1 —
L'ONCLE REIMOND	1 —
L'ORPHELINE.	1 —
LE PAYS DE L'OR	1 —
LA PRÉFÉRÉE	1 —
LE REMPLAÇANT	1 —
LE SANG HUMAIN	1 —
UN SACRIFICE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
LE SORTILÈGE.	1 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LE SUPPLICE D'UN PÈRE.	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —
LA VOLEUSE D'ENFANTS	1 —

La propriété littéraire en langue française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à M. Calmann Lévy, il poursuivra comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de ses droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

L'ONCLE JEAN

PAR



HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION F. COVELIERS



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

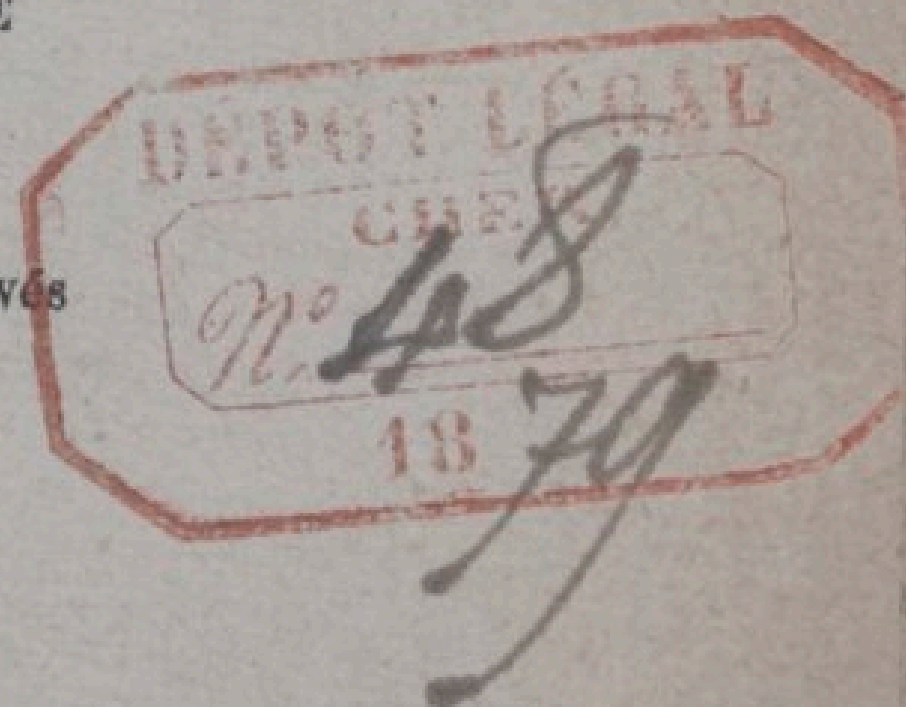
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1879

Droits de reproduction et de traduction réservés



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE, NEW YORK, N. Y.



Ms. A. 9. 2. 11

L'ONCLE JEAN

I

Je suis né en 1768 à Landeghem, un village entre Gand et Bruges.

Quand je n'avais pas encore deux ans, une servante, qui m'apprenait à marcher, me laissa tomber près d'un chaudron plein d'eau bouillante, où se plongea mon bras gauche. Je perdis ainsi deux doigts, et les trois autres, réunis en une sorte de moignon, restèrent pliés en dedans, et tout à fait inertes. A part cela j'étais, au dire de chacun, un joli et agréable enfant.

Mon accident me rendait incapable de travail.

partageais volontiers mes richesses avec mes camarades de classe. On avait du respect pour moi, et la plupart se disputaient l'honneur d'être mes favoris. Mais les envieux, lorsqu'ils parlaient de moi en mon absence, m'appelaient « la petite patte de Kobe le tisserand, et même me poursuivaient du sobriquet de « l'estropié. »

Cela blessait vivement mon amour-propre et m'affligeait profondément ; aussi, dès lors grandit dans mon cœur un sentiment de honte de mon infirmité, qui exerça une irrésistible influence sur ma façon d'être et d'agir.

Mon père expliquait avec une sorte de vanité, à tous ceux qui voulaient écouter ses vanteries, le secret de notre bien-être apparent.

Il avait un frère aîné, nommé Jean, qui demeurait quelque part sur les frontières de France, et qui, à ce que prétendait mon père, était aussi riche que la mer était profonde. Ce frère — l'oncle Jean — avait été soldat dans sa jeunesse, et il avait fait la guerre en Allemagne contre les Prussiens et les Français. Il avait assisté à maintes batailles, reçu cinq blessures et accompli des exploits incroyables. Selon mon père, il n'y avait pas au monde un homme plus fort, plus adroit que l'oncle Jean ; et la preuve qu'il ne manquait pas non plus d'industrie, c'est que, depuis qu'il avait quitté le service, il avait gagné tant d'ar-

gent dans le commerce qu'il aurait pu acheter la moitié de notre village s'il en avait eu envie. C'était l'oncle Jean qui accordait à mes parents un petit revenu annuel qui leur permettait de ne plus travailler, et de subvenir à mon entretien et à mon éducation.

Ce riche oncle Jean était mon parrain. La seule fois qu'on l'avait vu à Landeghem, c'était lorsqu'il y était arrivé dans une belle voiture à deux chevaux pour me tenir sur les fonts baptismaux. Les gens qui se souvenaient encore de lui affirmaient que c'était un homme de grande taille et d'un extérieur imposant.

Mon père et ma mère étaient si fiers de leur Jean, que du matin au soir ils avaient son nom à la bouche. Ils ne parlaient d'eux mêmes qu'avec humilité ; mais l'oncle Jean était pour eux l'homme le plus étonnant, le plus intelligent et le plus fort du monde. Parlait-on d'une chose qui paraissait difficile ou impossible, leur premier mot était :

— Oh ! cela n'arrêterait pas l'oncle Jean une minute.

Ma mère m'avait bercé avec ce nom-là. Pour mon imagination d'enfant, l'oncle Jean était une sorte de génie protecteur à côté de mon ange gardien. Plus tard il était devenu pour moi saint Nicolas, car la veille de la fête de ce

grand saint, je plaçais mon petit panier sous le manteau de la cheminée, et le lendemain matin je le trouvais plein de friandises et de jouets. Alors mes parents me disaient que c'était un cadeau de l'oncle Jean, et cependant je croyais que saint Nicolas l'avait apporté. C'est ainsi que, dans mes premières années, les deux images se confondaient en une seule dans mon esprit.

Lorsque j'eus huit ans et que j'allai à l'école, un changement complet se fit dans mes idées touchant la personnalité de l'oncle Jean. Tous les jours on m'encourageait à bien étudier, pour faire plaisir à l'oncle Jean ; si j'étais paresseux ou méchant, on me menaçait de le faire savoir à l'oncle Jean. Et comme on me donnait des bonbons et des jouets en proportion de mon application, l'idée de punition ou de récompense finit par devenir, dans mon esprit, inséparable de l'oncle Jean. Je devais l'aimer plus que mes parents eux-mêmes, me disait-on, car si je continuais à mériter sa protection par ma bonne conduite, il me ferait un jour riche et heureux.

A la longue, cette intervention constante de l'invisible oncle Jean, qui, à ce que me disait ma mère savait tout ce que je faisais, et me punissait ou me récompensait, fit sur mon esprit une impression si profonde, que je n'étais pas loin de confondre ce protecteur mystérieux avec la

divine Providence elle-même. Et ce qui y contribuait encore, c'est que tous les soirs on me faisait ajouter à mes prières ordinaires, une prière spéciale pour l'oncle Jean.

Je me souviens encore qu'un jour je vis le fils du bailli monté, devant la maison de son père, sur un beau cheval à bascule ayant du poil véritable, avec une crinière et une queue, une selle et une bride, comme un cheval vivant. Le désir d'en posséder un semblable me poursuivit pendant plusieurs jours. Mes parents avaient ri de mon désir insensé, le cheval à bascule coûtant pas mal de couronnes, mais moi, plein de confiance dans la bonté et dans l'omniscience de l'oncle Jean, je me rendis à l'église, où je m'agenouillai dans un coin, et je priai pendant une demi-heure avec autant de recueillement que de ferveur. Mais ce n'était pas au ciel que j'adressais mes prières ; c'était à l'oncle Jean, et je ne doutais nullement qu'il ne les exaucât. Après une longue attente, ne voyant point apparaître le cheval à bascule, j'attribuai cette déception à moi-même et à mon peu d'application à l'étude ; aussi je me mis à travailler avec ardeur, et je fis réellement de rapides progrès.

Je n'étais pas seul à me faire une si grande idée de l'oncle Jean ; j'avais inspiré la même pensée à mes camarades d'école.

Comme je ne pouvais pas me battre contre les autres petits garçons à cause de mon infirmité, j'étais naturellement très pacifique, et je tâchais, par ma douceur et ma patience, de gagner l'amitié de tout le monde. Mais il y avait des écoliers envieux et grossiers qui parfois me menaçaient et voulaient même me battre. Alors je me dressais sur mes ergots et je leur criais :

— Attendez, méchants gamins, que mon oncle Jean vienne au village. S'il le veut, d'un seul revers de main il vous jettera par-dessus le moulin du père Sanders.

Mais le nom de l'oncle Jean suffisait pour me protéger et me défendre. Car à peine l'avais-je prononcé que mes ennemis reculaient épouvantés.

Oui, lorsque pendant les récréations, nous nous amusions à regarder des images, entr'autres l'histoire d'Ourson et Valentin, nous nous demandions si, comme Ourson, l'oncle Jean ne saurait pas lever une meule de moulin, et déraciner un chêne ; questions que nous résolvions affirmativement, sans hésiter. Tout ce qu'un être humain avait jamais accompli, l'oncle Jean le pouvait naturellement encore mieux.

Je passais de préférence mes heures de loisir dans la maison du père Sanders, le meunier, qui avait quatre enfants d'un caractère très doux, z

j'étais intime surtout avec Rosette, une fillette de huit ans, à qui je donnais plus de joujoux et de bonbons qu'aux autres.

Il y avait une certaine analogie d'humeur entre ce ménage et le nôtre. Si nous nous vantions sans cesse du puissant oncle Jean, eux, de leur côté, vantaient leur oncle Charles comme l'homme le plus savant et le plus saint de la terre. Cet oncle Charles, le frère cadet de leur père, avait été *primus* à l'Université de Louvain, et était maintenant curé au pays wallon.

J'avais atteint l'âge de dix ans, et mon esprit commençait à s'ouvrir. Je m'étonnais quelquefois que moi, qui entendais parler de l'oncle Jean à chaque heure du jour, et qui pensais sans cesse à lui, je n'eusse jamais eu le bonheur de le voir. Un désir ardent de le contempler au moins une fois grandit dans ma cervelle ; mais mes parents, — j'ignorais alors pourquoi, — combattaient ce souhait comme une chose défendue.

Tout à coup il arriva une lettre de l'oncle Jean. Mes parents, troublés, et ne sachant pas lire l'écriture, me la firent lire tout haut. Elle ne contenait que ces mots :

« Frère,

» Je suis gravement malade. Venez me voir, mais venez seul.

» Votre frère

» JEAN ROOBECK. »

Comme je pensais que l'oncle Jean n'avait voulu qu'épargner à ma mère un pénible voyage, j'exprimai le désir d'accompagner mon père. Je voulais saisir cette occasion de voir au moins une fois mon parrain, et de le remercier de tous les cadeaux qu'il n'avait pas cessé de m'envoyer.

Mais mon père refusa, et comme j'insistai et me pris à pleurer, il se fâcha. Et ce soir-là, pour expier ma méchanceté, je dus me coucher sans souper.

Le lendemain, aussitôt le soleil levé, toute la maison fut en l'air pour les apprêts du départ de mon père, car à cette époque-là c'était une affaire importante, effrayante même, d'entreprendre un pareil voyage de vingt lieues.

Nous nous rendîmes ensemble, de très bonne heure, à l'auberge des *Sept Etoiles*, sur la chaussée pour attendre la diligence de Gaud.

Je pleurais tout bas de ne pouvoir accompa-

gner mon père. Je me figurais que le séjour habité par l'oncle Jean devait être quelque chose comme le paradis terrestre. Mais, malgré mon chagrin, je n'osais plus rien dire, seulement, au départ de la malle-poste, quand je vis ma mère, les larmes aux yeux, serrer mon père dans ses bras, lorsqu'il me pressa à mon tour sur son cœur, comme s'il nous disait un dernier adieu, le courage me manqua ; et je me mis à pleurer et à hurler si fort, qu'on eût dit que j'allais mourir de chagrin.

Mon père était parti, et, toujours sanglotant et pleurant, je me laissai traîner par ma mère jusqu'à la maison. Là elle essaya de me faire comprendre que l'oncle Jean avait défendu à mon père d'amener quelqu'un avec lui, et que je devais respecter cette volonté avec patience et résignation, comme un sage enfant, jusqu'à ce que je devinsse un grand garçon. Alors mon oncle viendrait me chercher dans sa voiture, et me prendrait chez lui comme son propre fils.

Mon père revint au bout de trois jours, avec la bonne nouvelle que l'oncle Jean était sur pied, et presque guéri. Il avait commis l'imprudence de manger un lièvre entier à lui tout seul, ce qui lui avait donné une si violente indigestion que pendant trois jours on avait craint pour sa vie ; mais à présent le mal était passé.

L'oncle Jean envoyait de nouveaux jouets et de beaux livres à images pour moi. Il était très satisfait de mon application et de mes progrès. Mais il y avait en moi quelque chose qui ne lui plaisait pas : j'étais beaucoup trop doux, à son avis ; mes parents m'élevaient comme un enfant gâté, comme une petite fille timide. Il avait appris que je ne me défendais pas contre mes petits camarades qui me tourmentaient. Cela lui déplaisait, je devais, avait-il dit, montrer plus de courage, courir sus à mes ennemis, et taper dessus avec la main qui me restait.

Quelque mal que je me donnasse, à partir de ce jour-là, pour me comporter selon le vœu de l'oncle Jean, cela ne me réussit pas. Après avoir gagné à cette lutte inégale un œil bleu, un nez en sang et une veste déchirée, j'y renonçai, et revins forcément à mon naturel pacifique.

En novembre 1780 arriva dans notre village la triste nouvelle de la mort de l'impératrice Marie-Thérèse. On célébra en son honneur, dans l'église, des funérailles solennelles où tous les villageois et tous les écoliers assistèrent. La tristesse publique était si générale, et l'on versa tant de larmes que nous, gamins, nous nous mîmes à pleurer aussi, et à gémir sans trop savoir pourquoi.

Peu de jours après ma mère fut atteinte d'une

maladie dont elle ne devait plus se relever. Je l'entends encore me dire, en me tenant étroitement serré sur sa poitrine, que je devais aimer l'oncle Jean de toutes les forces de mon âme ; car si elle s'en allait au ciel tranquille et rassurée, c'est qu'elle avait la certitude que son enfant ne manquerait jamais de rien ici-bas, et que le bon oncle Jean veillerait sur moi.

Elle mourut en paix au bout de quelques mois.

Cette mort fut un coup fatal pour mon père. Il commença à décliner, et à la fin de la même année il s'endormit du dernier sommeil.

On m'avait conduit au bout du village, chez notre femme de peine. Pendant deux jours je ne fis que pleurer, je n'avais pas encore douze ans, et je restais seul au monde ! Qu'allais-je devenir ?

Un rayon de lumière pénétra à travers mes larmes. L'oncle Jean, mon parrain, ne m'abandonnerait pas.

On lui avait annoncé par lettre la mort de mon père, et l'on avait écrit sur l'enveloppe : « vite, vite, vite » comme pour le presser davantage. Viendra-t-il ?

Nous étions déjà au matin du troisième jour. Les cloches se couaient leur glas lugubre sur le village, pour annoncer l'enterrement de mon

père. Le moindre bruit dans la rue me faisait tressaillir, et je me tenais prêt à sauter au cou de mon bon et seul protecteur. Mais, hélas ! il ne vint pas.

Une couple d'heures plus tard, un monsieur de haute taille entra dans la chambre où j'étais affaissé sur une chaise, tout en larmes. Son visage était sévère, très hâlé, et zébré de rides profondes. Ses yeux, quoique cachés à demi sous d'épais sourcils en broussaille, étincelaient comme des charbons ardents. Il portait un habit de soie bleu foncé, un long gilet à fleurs, une perruque blanche, des bas de soie noire, et des souliers à boucles d'argent.

Je le regardai avec appréhension. Cet homme dont le regard dur et froid me glaçait, pourrait-il être mon oncle Jean ?

C'était lui, cependant ; car il me dit d'une voix creuse, presque sans me regarder :

— Mon garçon, je suis ton parrain Jean. Tu ne peux pas rester ici, et je viens pour t'emmenner.

Ma frayeur disparut en partie, et je me levai, tendant les bras pour l'embrasser, en m'écriant :

— Mon oncle Jean ! Mon oncle Jean ! mon bon parrain !

Il m'écarta doucement, en disant :

— Bon, bon, c'est bien, je le sais. Tiens-toi tranquille, mon garçon, et prépare-toi à m'accompagner. Dans une demi heure je viendrai te chercher.

Et il ajouta à part lui, mais pas assez bas pour que la femme de peine et moi ne pussions l'entendre :

— Heureusement que je suis là ! sans cela, qu'advierait-il de ce pauvre manchot ? Mon frère ne laisse rien. Les frais de maladie et de funérailles l'ont tellement endetté que son misérable mobilier ne vaut pas encore la moitié de ce qu'il faut pour tout payer. J'y pourvoirai.

Femme, ajouta t-il, je cours chez le notaire. Conduisez ce garçon dans la maison mortuaire ; mettez-lui ses plus beaux habits, et enveloppez un peu de linge dans un mouchoir. Je viendrai le prendre avec ma voiture... Et toi, Félix, sois fort et tranquille ; tu ne manqueras de rien. Mais pleurer et gémir en ma présence, non, non, de par le diable, non, entends-tu ?

Là dessus il sortit sans m'avoir adressé un sourire, sans même m'avoir bien regardé une seule fois.

J'en conservai une pénible impression. Si la femme de peine, en me ramenant à la maison, ne s'était pas mise à m'entretenir avec exalta-

tion du sort enviable qui m'attendait, j'aurais certainement fondu en larmes, malgré la défense de l'oncle Jean. Que mon parrain m'eût parlé si haut et de si étrange façon, il n'y avait pas là, disait-elle, de quoi m'affliger ni m'effrayer. Il ne l'avait fait que pour rire, car il paraissait en réalité avoir le meilleur cœur du monde. J'allais rouler en voiture, habiter un château, être riche comme un prince, recevoir par charretées des jouets et des friandises.

Cette brillante esquisse de mon bonheur futur fit sur mon jeune esprit une impression favorable, et j'attendis, à demi consolé, le retour de l'oncle Jean.

II

Une heure plus tard, une voiture ouverte, attelée de deux chevaux de poste, — qu'on nommait dans ce temps-là une chaise à timon, — s'arrêta devant notre porte.

Mon oncle y était déjà. On me hissa sur la banquette de devant à côté de lui. Lui, sans dire un mot, se leva, et alla s'asseoir sur la seconde banquette, au fond de la voiture.

Le fouet claqua, et nous partîmes. Lorsque, en me retournant encore une fois, j'aperçus bien loin derrière nous le clocher du village qui paraissait de plus en plus petit, mon courage faiblit. Ce départ loin de ce petit coin de terre où j'avais vécu si heureux avec mes bons parents, cet adieu qui pouvait être éternel me serra le cœur, et je sentis les larmes me monter aux

yeux. Mais je comprimai violemment ces marques de douleur. L'oncle Jean pouvait s'en apercevoir, et il me l'avait sévèrement défendu !

A une demi-lieue de notre village, il s'écria soudain :

— Halte ! une minute, cocher.

Il se leva et grommela :

— Je ne suis pas bien ici, au fond de la voiture. J'ai toujours ce garçon devant les yeux ! Je ne veux pas ça ! ça m'ennuie. Viens, Félix, changeons de place : tâche de dormir dans ce coin. C'est ce que tu as de mieux à faire pendant ce long voyage.

Je m'assis sur la banquette du fond ; le cocher fouetta ses chevaux qui reprirent leur course rapide.

Peu après midi, nous entrions à Gand. Les églises gigantesques, les innombrables maisons, les brillants magasins, les rues sans fin de la grande ville me firent tourner la tête à droite et à gauche. J'écarquillais les yeux, et me demandais, bouche béante, qui pouvait avoir construit tout cela, et s'il y avait autant de gens au monde que j'en voyais grouiller sur une grande place que nous traversions.

Nous nous arrêtâmes devant l'hôtel des postes, « le Cornet d'or, » pour prendre des che-

vaux frais. L'oncle Jean descendit et me fit apporter dans la voiture une couple de tartines fourrées de viande froide, avec un petit verre de bière.

Au bout d'un quart d'heure nous repartions de Gand avec la même vitesse. Mon parrain ne m'adressait pas la parole ; tout ce que j'entendais de lui, c'étaient des imprécations contre le nouveau postillon qui, d'après lui, avait une tendance à ralentir l'allure de ses chevaux. Cela impatientait souvent l'oncle Jean, et alors il éclatait contre le cocher en reproches si violents que j'en tremblais de peur derrière lui. Une fois même je fis le signe de la croix sans qu'il le vît. L'oncle Jean avait juré par le diable !

A la fin de l'après-midi nous arrivâmes à Audenaerde, où nous devions passer la nuit dans un grand hôtel sur la place.

Mon oncle me recommanda aux soins de l'hôtesse, et je ne le revis plus de toute la journée ; du reste je n'avais pas à me plaindre. On me servit un bon dîner avec du vin doux, et une servante me promena dans les rues de la ville. L'oncle Jean lui avait remis de l'argent pour m'acheter tout ce dont j'aurais envie. Je n'abusai point de cette bonté ; je n'achetai que quelques boubons et deux ou trois images.

Pendant la nuit, je rêvai de mon père, de ma

mère et de l'oncle Jean, mais la fatigue du voyage me fit dormir à poings fermés jusqu'à ce qu'on vint m'appeler.

La voiture était déjà attelée. J'avalai, à la hâte, une jatte de café avec une tartine, et repris ma place de la veille derrière mon oncle. Nous nous remîmes en route. Pour quel endroit ? je n'en savais rien.

Je n'avais sans doute pas pris assez de repos, car je m'endormis bientôt, et ne me réveillai que lorsqu'un roulement sourd interrompit mon sommeil. Nous roulions sur un long pont de bois.

— Frotte-toi les yeux et tiens-toi bien, dit mon parrain. Notre voyage est à sa fin ; nous sommes à Tournai. C'est ici que tu demeureras jusqu'à ce que tu sois un homme.

C'étaient les premières paroles qu'il m'adressait depuis notre départ de mon village natal.

Nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment percé de beaucoup de fenêtres dont la rangée inférieure était garnie de barreaux de fer.

On nous conduisit dans un parloir. Un ecclésiastique, au visage froid et sévère, vêtu à peu près comme le curé de notre paroisse, vint nous recevoir. Il m'inspecta des pieds à la tête d'un

coup d'œil perçant, et leva les épaules d'un air peu satisfait, en échangeant quelques mots en français avec l'oncle Jean. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient car, quoique passablement instruit dans ma langue maternelle, je n'en savais pas un mot de français.

Tous deux sortirent du parloir et me laissèrent seul.

Tremblant de peur sur mes jambes, je regardai lentement autour de moi. Dans la petite pièce où j'étais, il n'y avait que trois ou quatre chaises, un grand crucifix, un bénitier avec sa branche de buis bénit, et, sur la cheminée, une effrayante statuette de la Mort comptant les heures sur un cadran avec son doigt recourbé.

Qu'est-ce que mon oncle voulait faire de moi ? où étais-je ? Et que pouvait être ce murmure confus de voix qui venait jusqu'à moi, à travers les murs, et où je percevais parfois un cri plus élevé, comme un gémissement ou une plainte ? Étais-je dans une prison ? L'image de l'enfer, qui me vint tout à coup à l'esprit, me donna la chair de poule. Mais ce ne pouvait pas être l'enfer. Notre curé ne nous avait-il pas appris que l'abîme des peines éternelles est un lieu souterrain ?

Quoique cette réflexion me rassurât un peu,

mon cœur battait violemment. De profonds soupirs soulevaient ma poitrine oppressée ; j'aurais pleuré volontiers, si j'avais... Lorsque mon oncle revint au bout d'un quart-d'heure avec l'ecclésiastique, il me dit :

— Tu es dans un collège. Tu resteras ici quelques années pour continuer tes études. Apprends bien, et sois sage. Quoique loin de toi, je veillerai, et j'aurai soin de toi. Il ne te manquera rien. Donne-moi la main en signe d'adieu.

Je lui tendis la main avec émotion, et je sentis, à ma grande joie, qu'il la serrait tendrement, pendant que je lui promettais, les larmes aux yeux, de faire de mon mieux pour mériter ses bienfaits. Mes paroles semblèrent l'émouvoir, car il sortit précipitamment en secouant la tête et en balbutiant des mots sans suite.

Immédiatement après j'entendis le bruit de sa voiture qui s'éloignait. Je me sentais si seul, si abandonné !... Je laissai retomber ma tête sur la poitrine, et donnai un libre cours à mes larmes longtemps retenues.

L'ecclésiastique qui avait accompagné mon oncle jusqu'à la porte, revint et me parla en français. Comme je ne le comprenais pas, il me fit signe de le suivre. Je le suivis à travers plusieurs couloirs, et gravis un escalier. Hélas ! quel serait mon sort, si loin de mon village, au

pays wallon, au milieu de gens dont je ne comprenais pas la langue ? Pauvre orphelin ! Je sentais bien maintenant que tout le bonheur de ma vie s'était éteint avec mes bons parents. Je sanglotais silencieusement ; les larmes ruisselaient sur mes joues.

L'ecclésiastique ouvrit une porte au bout d'un corridor au premier étage, et nous pénétrâmes dans une petite chambre. Il me montra un siège, me fit asseoir, me fit entendre par signes que je devais attendre là, et sortit en fermant la porte derrière lui.

L'aspect de cette chambre était si riant, que je respirai plus à l'aise, et repris courage. Les murs étaient tendus de cuir doré, où des oiseaux de diverses couleurs prenaient leur vol parmi des feuillages d'argent et d'azur. Sur l'entablement de pierre de la fenêtre ouverte, des fleurs odorantes poussaient parmi des plantes grimpantes. Dans un coin pendait une jolie volière avec deux chardonnerets. Près d'un bureau il y avait d'un côté un clavecin, et de l'autre une bibliothèque pleine de livres. Le soleil, qui pénétrait par la fenêtre ouverte, et dont les rayons étaient tamisés par le feuillage et les fleurs inondait toute la pièce de teintes si douces et si variées, que la petite chambre me parut un coin du paradis terrestre.

Je ne m'ennuyais point à attendre, et j'étais occupé à regarder un des chardonnerets qui, de son bec pointu, semblait vouloir briser un des fils de fer de sa cage pour venir à moi, lorsque la porte se rouvrit pour livrer passage à un autre ecclésiastique.

Celui-ci était jeune encore, — trente-cinq ans peut-être. Il avait une figure douce, des yeux noirs pleins de feu, des joues un peu creuses, et une taille élancée.

Je me levai avec respect. Il me prit la main et me dit d'un ton aimable, en flamand.

— Vous avez pleuré, mon petit homme? Allons, ne vous chagrinez pas davantage. Il fait bon ici; vous y serez bientôt habitué! Il y a dans notre établissement plus de cent flamands qui y viennent, comme vous, pour apprendre le français; vous trouverez parmi eux de braves garçons et de bons amis. Ils sont en classe maintenant. Dans vingt minutes commence la récréation. Alors je vous mènerai auprès d'eux pour vous présenter à vos nouveaux camarades. Causons un peu en attendant.

Il remarqua ma main mutilée et murmura avec un accent de pitié :

— Pauvre enfant!... Il ne faut pas que cela vous afflige trop, pourtant. Le bon Dieu, lorsqu'il nous ôte une force corporelle, nous donne

toujours, en compensation, des facultés intellectuelles. Apprenez bien ; vous pouvez, par le savoir, vous élever bien au-dessus de ceux qui ne sont point poussés, par quelque accident, au développement de leurs facultés morales. Plus tard, je prendrai plaisir, à vous aider dans vos études, car vous me semblez un brave et candide enfant.

Ces paroles amicales, prononcées d'une voix pleine de douceur, furent comme un baume pour mon cœur. Des larmes de reconnaissance brillaient dans mes yeux, et j'aurais voulu sauter au cou du bon prêtre, mais le respect me retenait.

Il me fit rasseoir, s'assit lui-même, et demanda :

— Vous êtes Gantois, n'est-ce pas ?

— Je suis de Landeghem, pour vous servir, monsieur.

Ses yeux noirs étincelèrent, et un sourire illumina ses traits.

— De Landeghem ? vous êtes de Landeghem ! s'écria-t-il. Et quel est votre nom ?

— Félix Roobeck, monsieur.

— Félix Roobeck ? Vous êtes donc le fils de Jacob, le tisserand ?

Je fis un signe affirmatif.

— Et comment va-t-il, le brave père Roo-beck ?

— Mes parents sont morts, répondis-je d'une voix étranglée.

Le prêtre secoua un instant la tête en silence.

— Pauvre Jacob ! Hélas ! mon enfant, c'est le lot de tout le monde, dit-il en soupirant.

Mais il surmonta immédiatement cette tristesse, et il reprit :

— Connaissez-vous aussi le vieux fermier Sanders, du bien d'Azeldonck ?

— Le père Sanders ? Certainement. Il me racontait toujours des histoires, monsieur, répondis-je joyeusement, et la mère Sanders, sa femme, bourrait toujours mes poches des pommes et des poires de son verger.

Il me reprit la main avec émotion.

— Ah ! Il y a un an que je ne les ai plus vus. Sont-ils toujours bien portants et contents ?

— Oui, monsieur. Père Sanders vient tous les jours à l'église avec sa petite béquille ; la mère Sanders, il n'y a pas quinze jours, a engagé une course de vitesse dans son verger avec Rosette et avec moi, et nous avons perdu.

Le visage du prêtre rayonnait de joie ; sa frayeur avait complètement disparu.

— Rosette ? Vous connaissez aussi Rosette Sanders ?

— Nous jouions tous les jours ensemble, monsieur, et le dimanche, nous allions avec ses frères et sœurs au bien d'Azeldouck, manger un plat de riz au lait que grand-mère Sanders préparait pour nous.

Alors il me fallut lui parler encore du père de Rosette, le meunier Sanders, de la meunière, et de chacun de leurs enfants en particulier. Je vantai avec exaltation la douceur et l'application de Rosette ; mais lorsque j'ajoutai que si elle était si sage, si bonne et si pieuse c'était pour être agréable à son oncle Charles, il s'attendrit visiblement.

— Les bons cœurs ! Ils pensent donc encore beaucoup à l'oncle Charles ? demanda-t-il.

— Rosette l'aime tant ! Elle parle toujours de lui, répondis-je.

— Et grand-père Sanders ? Et sa femme ?

— Tous, tous, monsieur, du matin au soir.

Il se tut un moment et sourit avec joie.

— Vous avez donc entendu parler aussi de cet oncle Charles ? reprit-il. Eh bien, mon enfant, c'est moi qui suis l'oncle Charles, et les vieilles gens qui habitent le bien d'Azeldouck, c'est mon père et ma mère.

Je le regardai avec stupeur, en tremblant de respect, car Rosette m'avait appris à considérer l'oncle Charles comme le plus saint et le plus savant homme du monde. En même temps j'étais enchanté de savoir que le protecteur dont les douces paroles m'avaient tiré du chagrin et du découragement, était l'oncle de Rosette, et le fils des bonnes gens qui m'avaient si souvent pressé dans leurs bras avec tendresse. Il y avait donc entre moi et ce saint homme une sorte de lien sympathique. Je n'étais plus seul.

Les sons d'une cloche retentirent dans le bâtiment.

— Voici l'heure de la récréation, dit le prêtre en se levant. Écoutez comme les étudiants se précipitent gaiement dans le jardin. Venez, Félix Roobeck, je vais vous faire faire connaissance avec vos nouveaux camarades... Je m'appelle le professeur Charles. Nommez-moi ainsi désormais.

Je le suivis à travers le corridor. Chemin faisant il me dit :

— Je crois, Félix, que vous êtes fort timide et craintif. Cela changera avec le temps. En attendant, il ne faut pas vous attrister des espiègleries de vos condisciples, et au commencement, vous devez même supporter patiemment leurs taquineries. Si cela allait trop loin, ne vous fâ-

chez pas en leur présence, mais venez vous plaindre à moi. Vous êtes de mon village ; mon père et ma mère vous aiment ; je serai votre protecteur, et au besoin votre défenseur. Si vous désirez quelque chose que je puisse vous donner, vous connaissez maintenant la chambre du professeur Charles.

Il me conduisit au jardin, ou plutôt à la cour où s'entrecroisaient une foule d'élèves de tout âge, parmi lesquels il y avait des jeunes gens tout formés.

Mon apparition fit retourner toutes les têtes, et ils accoururent par groupes pour me regarder de près. Mais sur un signe de mon guide, ils restèrent à distance.

L'aspect de ces centaines de jeunes garçons, leurs cris, leurs regards hardis, m'auraient en d'autres circonstances rempli de confusion et de crainte ; mais, conduit par la main de l'oncle Charles, — du professeur Charles, veux-je dire, — je me sentis fort, et même je dus réprimer en moi un mouvement d'orgueil. Je ne sais comment j'avais pu changer si subitement ; je tenais bien soigneusement cachée ma main mutilée, mais j'étais tout à fait à mon aise, et je regardais en face, sans crainte et en souriant, les plus hardis de mes futurs camarades.

Après que nous eûmes traversé presque toute

la cour, le professeur Charles appela par leur nom une dizaine d'élèves, et tous s'empressèrent d'obéir à cet appel. Ils se rangèrent autour de nous, tête nue.

— Messieurs, dit le professeur, voici un nouveau camarade, un garçon des environs de Gand, comme vous. Il est simple et bon ; je le recommande à votre amitié. Comme il ne sait pas le français, vous pourrez dans les commencements parler flamand avec lui. Aidez-le, en attendant à apprendre bien vite assez de français pour qu'il puisse jouer avec les autres élèves. Vous, Christophe De Reus, et vous, Baptiste Mouton, qui êtes les plus âgés, je vous constitue ses mentors et ses protecteurs. Et vous tous, messieurs, je vous prie d'être aimables et bons pour votre nouveau condisciple. Qui lui fera du mal m'affligera ; qui le traitera bien me fera plaisir. Maintenant, Félix Roobeck, mon garçon, bon courage, et jouez, le cœur léger, avec vos nouveaux camarades.

En achevant ces mots il s'éloigna. J'étais là debout au milieu de ceux aux soins desquels il m'avait confié. Peu de paroles furent échangées d'abord ; nous nous regardions les uns les autres de la tête aux pieds.

Ce qui me sauta tout de suite aux yeux, c'est que mes deux mentors portaient bien mal leurs

noms. Celui que le professeur avait nommé Christophe De Reus¹ loin de ressembler à un géant, était un petit bonhomme maigre et tortu, avec une grosse tête qui n'eût pas été déplacée sur les épaules d'un quinquagénaire. Ses yeux profonds étaient ombragés d'épais sourcils ; son nez, long et pointu comme son menton, et des deux côtés de sa bouche une ride profonde donnaient à son visage une singulière expression d'amertume. Néanmoins il riait continuellement, et tout vivait en lui, tellement il était animé et turbulent.

Baptiste Mouton, au contraire, était un garçon solidement bâti, comme un fils de paysans ; on pouvait, selon le proverbe, voir encore la soupe au lait sous la peau tendue de ses joues fleuries. Il avait des mains et des pieds énormes. Ses mouvements étaient lourds, et en le voyant marcher on aurait cru qu'il ne savait pas plier les genoux.

Quant à mes autres compagnons, je n'eus pas le temps de les examiner de près en ce moment, car Christophe me prit la main et me tira en avant en s'écriant :

— Venez, nous allons jouer au jeu du cheval.

1. En flamand *De Reus* veut dire le géant.

Mais Baptiste, voulant me prendre l'autre main, remarqua mon infirmité que j'avais dissimulée jusqu'alors sous le pan de ma redingote.

— Tiens ! qu'avez vous donc là à la main ? demanda-t-il, tandis que mon autre mentor regardait avec le même étonnement.

— Je suis tombé dans un chaudron d'eau bouillante, soupirai-je.

— Voilà qui est triste, dit le gros Baptiste. Nous ne pouvons pas jouer au cheval, mais j'ai des billes ; je vous en prêterai une douzaine.

Nous commençâmes donc à jouer aux billes. Je n'étais pas adroit à ce jeu-là, et je perdais souvent ; je gagnai aussi quelquefois. Mes compagnons paraissaient être de bons cœurs et faisaient tout leur possible pour me rendre agréable cette première heure de récréation, suivant les instructions du professeur Charles.

De temps en temps quelques autres pensionnaires venaient se poser devant nous, curieux de dévisager le nouveau venu. Ceux-là ne se permettaient point de parler flamand avec nous ; c'était défendu par le règlement de l'école. Mais souvent ils riaient entre eux en voyant ma main mutilée, que je ne pouvais pas toujours tenir cachée en jouant.

Baptiste Mouton crut remarquer que cela me faisait de la peine.

— Attendez ! grommela-t-il. Que cet imbécile le wallon revienne encore se moquer de vous. C'est un taquin, un querelleur. Qu'il se tienne tranquille, ou je lui allongerai une giffle qui lui fera voir trente-six chandelles.

Au moment où je le priais de ne battre personne à cause de moi, l'élève désigné passa devant nous en ricanant, et cria :

— Manchot ! Manchot ! il n'a qu'une main.

— Tiens ! voilà qui n'est pas d'un manchot ! dit Baptiste en lui appliquant, de sa grosse main, un violent soufflet qui le fit tomber par terre en criant comme si on l'assassinait.

Deux messieurs en habits bourgeois — des surveillants sans doute, — accoururent immédiatement, et tâchèrent de découvrir quel avait été l'agresseur, et lequel d'entre eux devait être considéré comme coupable.

Le battant et le battu criaient si fort l'un contre l'autre qu'on ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient. J'éprouvais une profonde pitié pour le pauvre wallon qui, pour un simple mot, avait reçu une si formidable giffle.

Alors le supérieur arriva, sa seule apparition fit taire tout le monde, chacun fut obligé des'ex-

pliquer à son tour. Baptiste affirma et prouva par ses témoins que Jules Davreux — c'est ainsi qu'on s'appelait le battu, — s'était moqué de mon infirmité et m'avait, malgré ses avertissements répétés, appelé plusieurs fois manchot. Le professeur Charles avait chargé Baptiste de me protéger, et celui-ci avait scrupuleusement exécuté cet ordre.

Je ne compris rien de tout cela, car on parlait français. Mais à la fin je vis un surveillant prendre Jules Davreux par le bras.

— On le mène au cachot, souffla Christophe à mon oreille. Je ne savais ce que c'était que ce cachot; mais cette peine me parut si injuste, et surtout après ce soufflet reçu, que je me mis à pleurer et me jetai à genoux devant le supérieur pour demander la grâce de Davreux.

Ce spectacle étonna tout le monde et attendrit probablement le supérieur. Il me releva avec un doux sourire, me mit la main sur la tête comme pour m'approuver, et dit quelques mots au surveillant qui lâcha l'élève puni. Celui-ci en parut tout joyeux.

L'instant d'après il vint à moi et me tendit la main en signe de remerciement. J'en conclus que, si moqueur qu'il fût, il avait un bon cœur. D'autres élèves encore me donnèrent des marques d'estime et de sympathie.

Le simple événement m'avait fait connaître et d'un coup de tous mes condisciples, à mon grand avantage. Et c'est ainsi que je devins l'ami de la plupart d'entre eux.

La récréation était finie. Un surveillant me conduisit dans une salle où il y avait plusieurs rangs de bancs et une chaire. C'était la dernière classe des Flamands qui venaient à Tour-à-Fou pour apprendre les éléments du français. Les professeurs et les surveillants y savaient tous le flamand, mais ils ne se servaient de cette langue que lorsque sans cela leurs explications n'auraient été inintelligibles.

Après les heures de classe, on nous fit repasser la leçon. Puis vint le souper qui me parut excellent et surtout joyeux à la longue table où j'eus pris place. Il me semblait que je faisais depuis longtemps partie de cette grande famille.

On me désigna, dans le dortoir, un lit clos de rideaux blancs. Nous nous agenouillâmes tous pour la prière du soir, puis nous allâmes nous coucher.

Je pensai encore un peu, quoique avec moins de tristesse, à mon père et à ma mère. Je rêvai que du haut du ciel ils me voyaient dans ma prison, et que cette vue les réjouissait. Je dormis ensuite profondément jusqu'à l'heure où la

cloche matinale et le bruit des élèves qui se levaient m'éveillèrent.

Ce jour-là je passai encore une demi-heure dans la petite chambre du professeur Charles qui me parlait volontiers de notre village, de ses parents, et de tous les amis qu'il y avait connus. Il me fallait lui raconter tout ce dont je pouvais me souvenir. Il termina notre entretien en m'exhortant de nouveau à étudier avec zèle, et en me répétant sa promesse de m'aider et de me protéger, si j'étais sage et studieux.

Ainsi encouragé, je fis de rapides progrès dans la langue française et dépassai la plupart de mes condisciples. En quelques mois, je montai de deux classes; à la fin de la première année j'avais rattrapé les jeunes gens de mon âge. Je prenais place sur les bancs où Wallons et Flamands, assis à côté les uns des autres, recevaient l'instruction des mêmes professeurs.

Ceux-ci étaient fiers de mes rapides progrès. Le professeur Charles surtout, qui m'aimait beaucoup et qui, avec un soin presque paternel me faisait répéter chaque jour mes leçons, m'expliquant ce qui, sans cela, fût resté incompréhensible pour moi. Je recevais donc un double enseignement.

Si d'autres élèves que moi avaient été si

nifestement honorés de la faveur du supérieur et des professeurs, ils eussent été assurément l'objet du mécontentement et de l'envie de leurs condisciples. Mais avec moi il n'en était pas ainsi ; ma douceur, ma patience, mon infirmité même m'avaient rendu le favori de presque tous mes camarades. Arrivait-il parfois que quelqu'un voulût me molester ou me faire du mal, Christophe de Reus et Baptiste Mouton se mettaient immédiatement en devoir de me protéger, et j'avais toutes les peines du monde à empêcher ce dernier de distribuer à droite et à gauche une bonne volée de giffles avec sa grosse main. Deux fois déjà l'excès de son amitié pour moi l'avait fait mettre au cachot, au pain et à l'eau. Quoique nous fussions dans des classes différentes, et que nous ne nous trouvassions ensemble qu'aux heures de récréation, on nous rencontrait toujours prenant part aux mêmes jeux. Jules Davreux aussi était resté notre ami. Les autres nous appelaient en riant « le trèfle à quatre feuilles. »

J'étais donc tout à fait heureux au collège Saint-Paul à Tournai, et les années s'y passaient tranquillement.

Mon oncle pourvoyait largement à tous mes besoins. Je recevais en si grande abondance jouets, bonbons, livres, argent de poche et tout

ce qu'il était permis d'apporter au collège, que j'en réservais une grande partie à des camarades moins favorisés, ou dont les parents étaient moins généreux. On me considérait donc comme un garçon de famille, et dans ce petit monde, cela est aussi important que dans le grand.

J'atteignis ainsi ma seizième année. Je parlais bien le français, et je l'écrivais passablement.

L'année d'après mes études étaient si avancées que je pus passer en rhétorique latine. C'était le but de mes efforts les plus ardents, car j'étais là sous la direction immédiate et quotidienne de mon protecteur le professeur Charles. Il est facile de comprendre avec quelle application je travaillai pour lui témoigner ma reconnaissance.

Je recevais peu de nouvelles de mon oncle. Il m'était permis de lui écrire à sa fête, et aux quatre grandes fêtes de l'année. Il ne me répondait jamais directement; mais il envoyait au supérieur une lettre en quatre lignes, d'où l'on me communiquait ces mots :

« Je suis content de mon neveu. Qu'il continue. » Et cette lettre était accompagnée d'un beau cadeau pour moi, tel qu'une boîte à compas, une montre, un portecrayon en argent, une boîte à couleurs, des fruits ou des friandises.

Ces présents de l'oncle Jean m'inspiraient

une profonde reconnaissance. Mes professeurs ne négligeaient d'ailleurs aucune occasion de me prouver qu'il était de mon devoir d'aimer de tout mon cœur l'homme généreux qui avait pris la place de mes parents, et je n'y manquais point. L'oncle Jean était tout pour moi : je mêlais son nom à toutes mes prières, et j'appelais sur lui toutes les bénédictions du Ciel.

J'étais devenu presque un jeune homme, et je commençais à aspirer après le moment où je pourrais témoigner librement à mon second père tout mon amour et toute ma reconnaissance ; cependant je sentais bien que mes études n'étaient pas encore achevées, et, fortifié par l'assurance que dans une couple d'années mon oncle me rappellerait pour demeurer avec lui, je restai au collège sans impatience.

Vers cette époque il se passa dans le monde extérieur des événements qui ne troublèrent pas seulement le repos de nos professeurs, mais qui agitèrent même les esprits des élèves.

Pendant trente ans, depuis l'avènement de Marie-Thérèse une paix générale avait régné sur l'Europe ; mais maintenant des idées nouvelles et révolutionnaires surgissaient de toutes parts. Les peuples et les princes semblaient lutter pour bouleverser les bases sur lesquelles le monde reposait depuis des siècles.

Voltaire, que nous considérions comme l'anté-christ en personne, avait, aidé par ses partisans, semé dans toute l'Europe, et jusque sur les trônes, le besoin des changements. Ce n'était pas seulement le peuple de Paris qui se montrait chaque jour plus passionné pour ruiner le vieux monde, notre empereur Joseph II lui-même s'armait de la hache pour saper l'édifice séculaire de nos institutions nationales.

Il supprima les couvents, et subordonna en tout le pouvoir ecclésiastique à sa propre autorité. C'est du moins ce que j'entendais dire alors tous les jours.

Poussés à bout, et encouragés par Vonck et le van der Noot, les catholiques des Pays-Bas coururent aux armes, défirent les Autrichiens à Turnhout, et les repoussèrent partout au delà des frontières. Ceci se passait dans les derniers mois de 1789.

Nous eûmes alors, dans notre collège, un jour d'immense joie. Élèves et professeurs s'embrassaient les larmes aux yeux. On nous servit un festin somptueux, et nous chantâmes jusqu'à la nuit en l'honneur de la délivrance du pays.

Mais cet enthousiasme se refroidit bientôt à la nouvelle que l'empereur d'Autriche, irrité, rassemblait une puissante armée pour écraser la

Belgique. Le cri « aux armes ! » retentit dans tout le pays, jusque dans les moindres villages. Les riches abbayes équipèrent des régiments de dragons. Tout le monde, jusqu'aux servantes, donna de l'argent pour acheter des canons, et de toutes les communes, de tous les hameaux du pays les paysans accouraient dans les villes pour recevoir des armes, et se ranger sous les drapeaux des patriotes. On vit des abbés, l'épée à la main, à la tête de leur régiment, et des prêtres qui portaient le fusil.

Cet incendie finit par se propager dans les collèges. Tous les élèves qui avaient la force de brandir un sabre s'en allèrent à l'armée, sous la conduite de leurs professeurs, aux cris de : « En avant, en avant, pour Dieu et la patrie ! » Je vis avec peine disparaître tous mes camarades : Christophe de Reus et Baptiste Mouton me serrèrent dans leurs bras et je leur dis adieu en pleurant. Moi estropié, je ne pouvais pas les suivre. D'ailleurs, sans la permission de l'oncle Jean, je n'eusse jamais osé, et, je l'avoue, ma nature pacifique me donnait une profonde horreur non seulement des combats sanglants, mais même de la moindre querelle.

Je fus au désespoir lorsque le professeur Charles quitta à son tour le collège pour rejoindre l'armée. Pendant trois jours je restai incon-

solable. Je me sentais de nouveau seul, et j'errais dans la cour déserte du collège, pleurant les amis que j'avais perdus.

J'avais atteint mes vingt et un ans, et j'étais devenu un homme. Ne m'avait-il pas fallu, depuis plusieurs mois, couper avec des ciseaux les poils qui me poussaient au menton? Le temps fixé par mon oncle ne pouvait pas être éloigné.

Tandis que je pensais à cela, sans grand espoir, dans un coin isolé de la cour, le supérieur me fit appeler. Je le trouvai chez lui, tenant un papier,

— Félix Roobeck, me dit-il, j'ai reçu une lettre de votre oncle. Voici ce qu'il m'écrit: « Envoyez-moi mon neveu, mais tâchez de m'annoncer le jour et l'heure de son arrivée dans notre commune. Il ne retournera plus au collège, et demeurera désormais avec moi. Je vous remercie de vos bons soins. » C'est tout. Vous allez donc partir après-demain matin pour Courtrai par la malle-poste; vous y prendrez la voiture pour Menin...

Je chancelai de surprise et de joie, et voulus courir tout de suite au dortoir pour faire mes malles. Mais le supérieur me prit la main et me dit d'un ton grave:

— Écoutez avec attention, Félix, j'ai un bon conseil à vous donner: Jusqu'à présent vous

avez toujours vécu comme un enfant naïf. C'est nous, vos maîtres, qui avons pensé pour vous et à votre place, et vous avons protégé contre le mal. Dès après-demain vous devenez indépendant, et par conséquent responsable. Il vous faudra penser par vous-même et trouver en vous le courage et les forces nécessaires pour ne pas succomber dans le combat de la vie. Vous êtes pacifique et confiant. Certes, la douceur est une belle vertu; mais elle ne doit pas être poussée au point de favoriser les entreprises des méchants et des égoïstes. Vous êtes un garçon de bonne mine; vous possédez l'intelligence et l'instruction; votre oncle est riche, et les ressources matérielles ne vous manquent pas. Vous êtes donc mieux partagé que la moyenne. Ayez désormais conscience de votre valeur. N'ayez jamais ni orgueil ni vanité, mais relevez la tête et ne soyez jamais embarrassé ni confus pour faire une chose que votre conscience approuve. C'est ainsi que votre regard restera clair, et que vous échapperez aux pièges semés sous vos pas. Je n'oserais point donner semblable conseil à des esprits plus hardis; mais vous êtes une nature si simple et si humble que vous rencontreriez dans le monde beaucoup de dangers et vous auriez beaucoup à souffrir, si vous ne vous disiez pas fermement que vous êtes un homme, aussi di-

gne et peut-être plus digne que les autres. Tâchez de bien comprendre cela, Félix, et plus tard vous me serez reconnaissant de vous l'avoir dit.

Je remerciai le supérieur avec effusion, car je sentais qu'il avait raison. D'ailleurs j'aimais à l'entendre répéter que j'étais devenu un homme, et je me promis bien de ne pas l'oublier.

Je courus au dortoir, et je me mis à empiler pêle-mêle mes hardes dans un coffre, comme si je devais partir sur l'heure. Puis je les en retirai et recommençai cinq ou six fois, sans trop savoir ce que je faisais.

Mon regard s'arrêta sur la petite glace pendue au mur. Je voulus m'assurer si j'avais bien l'air d'un homme. Vraiment, il y avait des jeunes gens plus laids que moi. Mes yeux noirs étaient vifs et brillants. Mon front était large, et, quand je réfléchissais, il s'y creusait deux rides qui marquaient l'intelligence. Mais la teinte délicate de lait et de rose répandue sur mes joues, ma petite bouche aux lèvres rouges et humides, et que je tentais vainement de rendre sérieuse, me donnaient un air de simplicité tel que je me fâchai contre moi-même et me montrai le poing dans la glace.

En outre, lorsque je contemplai ma main gauche si vilainement difforme, le rouge de la

honte me monta au visage. Cette difformité, je ne pouvais pas toujours la tenir cachée ; ne ferait-elle pas de moi un objet de dégoût ou d'aversion ?

Mais ces tristes pensées se dissipèrent bientôt et je me livrai sans préoccupation à la joie d'être libre et de voir le monde. Quel bonheur ! j'allais voir l'oncle Jean, demeurer chez lui, je pourrais l'aimer et l'honorer comme mon second père, le payer de ses bienfaits par mes bons soins et ma reconnaissance, être la consolation de ses vieux jours, et ne plus le quitter !

Deux jours plus tard, à sept heures du matin, la malle-poste m'emportait hors des murs de Tournai.

Ah ! que la liberté est pour l'homme un bien précieux ! Je m'étais figuré qu'il ne pouvait pas y avoir de plus grand bonheur que de passer sa vie en paix et sans soucis, entre des amis et des protecteurs, comme j'avais passé huit ans au collège Saint-Paul ; mais à présent je riais de ma simplicité. Je n'avais été en somme qu'un oiseau prisonnier dans une cage dorée et toujours fournie de graines.

O le vaste monde, la belle nature sans limites où je pouvais maintenant courir en pleine liberté !

Nous étions en avril, et le premier soleil du printemps versait sur les champs sa féconde lumière. Les arbres n'avaient pas encore de feuilles, mais les grains sortaient de terre et étendaient

partout leur immense tapis vert. Quelques buissons se paraient de leur première verdure, et les marguerites étoilaient de leurs coroles d'argent le vert des prairies, mêlées à l'or des dents-de-loup. Le ciel était bleu, la lumière douce et dorée.

Nous traversions la belle vallée de l'Escaut, bordée à droite de hautes collines au-dessus desquelles le mont Saint-Aubert et la montagne de l'Ermitte m'apparaissaient comme deux géants.

Je ne pouvais rassasier mes yeux. N'étais-je pas devenu un homme ? Une partie de cette émouvante et belle nature ne m'appartenait-elle pas légitimement ?

J'étais tellement absorbé dans cette contemplation et dans ces réflexions, que je ne faisais aucune attention à ce qui se disait autour de moi dans cette étroite malle-poste, quoiqu'on y fît un bruit assourdissant.

Nous étions six dans la rotonde : mes compagnons de voyage étaient deux femmes, un enfant, et deux volontaires patriotes, l'un de mon âge, l'autre d'une quarantaine d'années. Tous deux étaient porteurs d'un fusil. Leurs vêtements me paraissaient riches. Ils portaient un chapeau retroussé avec un panache et une grande cocarde, une tunique ornée de galons en biais, une culotte courte, de grandes guêtres de cuir, de larges buffleteries croisées sur la poitrine, et

un sabre au côté. Tout cela était rouge, jaune, vert, bleu, et de nuances si vives que l'œil en était ébloui.

C'étaient ces deux patriotes qui faisaient tant de bruit. Avaient-ils bu un verre de trop avec des amis, où était-ce par enthousiasme national qu'ils se vantaient si haut des exploits qu'ils allaient accomplir ? A les en croire, les soldats autrichiens n'étaient que les lâches mercenaires d'un tyran. Au premier aspect de l'armée belge ils allaient fuir comme des lièvres. Notre jeune volontaire en avait, à l'entendre, enfilé une dizaine à la pointe de sa baïonnette, et son vieux compagnon, ne voulant pas rester en arrière, en avait assommé une douzaine avec la crosse de son fusil.

Les femmes riaient. Elles ne paraissaient pas douter que la guerre qui allait commencer, — puisque l'armée autrichienne approchait de nos frontières, — ne se terminât de la façon que les patriotes prédisaient avec une conviction si profonde. De temps en [temps on me demandait mon sentiment là-dessus ; et n'en sachant pas plus, je leur donnais raison. J'essayai même de leur démontrer que tout se passerait comme à Turnhout, où les patriotes avaient, en si peu de temps, vaincu et mis les Autrichiens en déroute.

Comme je flattais l'amour-propre de mes com-

pagnons, ils trouvaient que j'étais plein d'esprit et d'éloquence, et leurs louanges exagérées gonflaient mon cœur de plaisir. J'étais bien positivement un homme. Personne ne semblait remarquer mon extrême jeunesse. On ne m'adressait pas la parole sans m'appeler « monsieur. » Je cachais mon moignon, et n'avais pas à rougir de mon infirmité. J'étais donc de fort bonne humeur, et je causais poliment, mais sans embarras, avec mes compagnons de voyage.

Dans tous les villages que nous traversions, nous entendions battre le tambour ou sonner le clairon. Partout, le long de la chaussée, nous rencontrions de petites bandes de volontaires, en costumes bariolés, se dirigeant vers Courtrai ou Tournai, et même des compagnies entières avec l'étendard de Brabant, précédées de fifres et de tambours. On eût dit que tout le pays s'était levé pour courir aux frontières ; et je pris pitié de ces pauvres soldats autrichiens que j'entendais éventrer, fusiller et massacrer par milliers non seulement dans la malle-poste, mais dans tous les villages où nous nous arrêtions.

C'est ainsi que nous atteignîmes Courtrai.

Comme j'avais à y attendre une heure l'arrivée de la voiture pour Menin, je me rendis sur la Grand'Place où j'avais, en passant, remarqué un grand concours de monde.

Quel étrange et étonnant spectacle s'offrit à mes regards ! De tous les côtés de la place jusqu'à l'Eglise Saint-Martin, on voyait s'exercer des troupes de patriotes. Les chefs à cheval ou à pied, le plumet au chapeau et l'épée à la main, allaient et venaient en donnant leurs ordres. Ici marchait une compagnie précédée de tambours ; là trottaient, sur de lourds chevaux de labour qu'ils s'efforçaient de faire manœuvrer, une trentaine de paysans encore sans armes ; plus loin des bandes d'enfants coiffés de claques en papier et armés de sabres de bois singeaient leurs parents ou leurs frères. Et au milieu de tout cela grouillait tout un monde de bourgeois surexcités, de femmes et de jeunes filles, la cocarde brabançonne au bonnet ou au chapeau, gesticulant, criant, chantant et faisant un tintamarre à vous faire perdre la tête.

Les chants patriotiques me remuaient profondément, et l'enthousiasme général me gagnait. Avec quel bonheur j'aurais revêtu l'uniforme militaire et versé mon sang pour la patrie ! Mais n'ayant qu'une main valide, je n'étais pas apte à porter le fusil, et d'ailleurs, d'autres devoirs ne m'appelaient-ils pas ? Ne devais-je pas désormais me consacrer tout entier au bonheur de l'oncle Jean ?

Je faisais ces réflexions lorsqu'une nuée d'en-

lants conduits par quelques hommes d'âge, déboucha d'une rue latérale. Des centaines de petits garçons traînaient un canon auquel ils étaient attelés par des cordes rouges et jaunes. Ce canon, les écoliers de Courtrai l'avaient acheté avec leurs épargnes, et ils venaient offrir leur présent, orné de fleurs et de feuillage, aux chefs des volontaires, défenseurs de la patrie.

Mais en ce moment je vis la malle-poste pour Menin tout attelée, et il me fallut, pour y prendre place, quitter cet émouvant spectacle.

Nous entendions encore les cris des patriotes lorsque nous étions déjà sortis des murs de Courtrai, et mes compagnons de voyage ne cessèrent pas, jusqu'à Menin, de se réjouir avec enthousiasme de l'infailible écrasement de l'armée autrichienne.

Il était midi lorsque nous descendîmes à Menin, et la voiture s'y arrêta une bonne heure, pour laisser aux voyageurs le temps de dîner.

A peine eut-on apporté le dernier service de la table d'hôte que le cocher vint m'appeler pour monter dans la voiture d'Ypres qui, en effet, partit immédiatement.

Je n'avais plus qu'un seul compagnon dans la rotonde : un paysan qui avait l'air aisé, et paraissait toucher à la cinquantaine. Il sortait sans doute de table comme moi, car il s'enfonça dans

un coin pour dormir. Mais après quelques efforts infructueux pour se mettre à son aise, il y renonça et me demanda :

— Monsieur va à Ypres ?

— Pas si loin, fermier, je vais à Visseghem.

— Alors nous descendrons ensemble. J'habite Visseghem ; du moins ma ferme est située au hameau du Pré, qui en dépend. Monsieur voyage-t-il aussi pour « le *patriotique* ? » Il n'y a plus rien à faire chez nous : presque tous les garçons sont partis pour l'armée.

— Non, fermier, j'ai à Vesseghem un vieil oncle...

— Un vieil oncle ? serait-ce par hasard M. Roobeck ?

— Précisément, vous le connaissez ?

— Si je le connais ! Qui ne connaît pas Jean Roobeck ? Vous allez le voir ?

— Je crois que je demeurerai désormais chez lui.

— Vous allez demeurer avec lui ? murmura-t-il en secouant la tête avec un sourire singulier.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Rien, monsieur. Avez-vous déjà rendu visite à votre oncle précédemment ? non ? Alors vous m'en direz des nouvelles dans quelques jours.

— Vous parlez par énigmes, fermier. Mon oncle n'est-il pas un homme comme un autre ?

— Non, pas du tout, monsieur. Votre oncle ne ressemble à personne.

— On n'a pourtant pas de mal à dire de lui je suppose ? demandai-je à demi effrayé.

— Du mal ? Pas beaucoup de bien toujours. C'est un drôle d'homme, indéchiffrable, dont personne ne comprend les manières ni la conduite. Il n'est jamais d'accord sur rien avec personne. Rien ne va à son gré ; c'est un vrai porc-épic ; mais en même temps il donne de l'argent à tous ceux qu'il a l'air de haïr, et pour toutes les choses qu'il désapprouve ou qu'il blâme. C'est une énigme vivante que votre oncle.

— Mais, objectai-je, s'il fait du bien à ses ennemis, n'est-ce pas la preuve d'une générosité particulière ?

— On pourrait l'envisager ainsi ; monsieur, s'il ne faisait pas de mal à ses amis. Vous me regardez avec étonnement ? Ce que je vous dis est pourtant la vérité. Il y a quatre ans, j'avais parlé rudement en public à M. Roobeck, et blâmé vivement sa conduite en certaines choses. Une querelle s'éleva entre nous, et nous en vîmes au point de nous menacer avec nos bâtons, si bien qu'il fallut nous séparer. Que fit votre on-

ele? Il me loua, pour un fermage modique, dix bonniers d'excellente terre. Lorsque je m'aperçus, au bout de trois ans, que ces terres étaient pour moi une source de profits, je crus de mon devoir d'aller remercier votre oncle. Je lui exprimai ma sincère reconnaissance et l'assurai que je resterais dorénavant son fidèle ami et son dévoué serviteur... Savez-vous ce qui s'ensuivit? Il m'accueillit comme un chien enragé, et me reprit les dix bonniers de terre! Je me suis dit souvent que c'est une chose étrange qu'un homme qui hait ses amis et qui aime ses ennemis; mais maintenant j'ai acquis la conviction que Jean Roobeck n'a jamais aimé que lui-même, et qu'en donnant son argent il n'a qu'un but : satisfaire son orgueil et ses fantaisies.

Il me semblait clair que l'amour-propre blessé du fermier lui inspirait de la rancune contre mon oncle, et qu'il ne fallait, par conséquent, ajouter aucune foi à ses accusations. Peut-être n'y avait-il rien de vrai dans tout ce qu'il m'avait dit.

Je l'aurais volontiers amené sur un autre sujet.

— Pour donner ainsi tant d'argent à droite et à gauche, mon oncle doit être très riche, murmurai-je en guise d'aparté.

— Riche? Sans doute qu'il est riche! Il pos-

sède un tas de fermes, de maisons et de terres, et il doit avoir un trésor d'argent comptant, car sa caisse paraît inépuisable.

— Mais puisqu'il distribue tant d'argent, vous ne pouvez méconnaître qu'au fond il a le cœur généreux, fermier ?

— Généreux ? Dieu le sait ; répondit-il en levant les épaules. Vous pourrez en parler dans quelques jours, monsieur. Pour moi l'explication est dans le proverbe : ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que votre oncle a gagné son argent aussi facilement qu'il le dépense aujourd'hui. S'il avait dû, pour le ramasser sou à sou, piocher au jour le jour, il ne le ferait pas sauter si étourdiment. En tout cas, il n'a pas d'enfants, n'est-ce pas, et comme il vit seul et retiré, il lui reste assez de revenus de trop pour satisfaire toutes ses fantaisies sans écorner son capital.

Je me tus un moment pour réfléchir. Ce que disait mon compagnon de voyage m'étonnait au plus haut point. Mais les particularités qu'il semblait me cacher m'inquiétaient encore davantage.

— Et comment mon oncle a-t-il gagné sa fortune ? demandai-je.

— Ne le savez-vous pas, monsieur.

— Non.

— Tout le monde le sait pourtant.

— Oui, mais moi pas.

— Alors je vais vous le dire. Jean Roobeck a été soldat, vous savez cela probablement ?

— En effet.

— Eh bien, lorsqu'il est revenu du service, il est resté fraudeur. Comprenez-vous ?

— Non.

— C'est-à-dire qu'il faisait la contrebande, des marchandises prohibées, tant de France en Belgique que de Belgique en France.

— Mon oncle a fait cela ?

— Oui, pendant de longues années. Et si ce n'est pas au service qu'il a gagné son rhumatisme, c'est assurément à ce rude métier qu'il l'a attrapé, car le fraudeur travaille la nuit, par les plus mauvais temps, malgré le froid, la neige ou la pluie... Cependant Jean Roobeck ne pouvait pas gagner beaucoup d'argent de cette façon-là. C'était un homme fort et résolu ; il devint le chef d'une bande. Plus tard, lorsqu'il eut amassé quelques ressources, il ouvrit une boutique à Ronsbrugge ou du moins de ce côté de nos frontières, et cette boutique lui servit d'entrepôt pour les marchandises introduites en fraude, ou destinées à être sur le territoire français. Il avait alors plusieurs bandes de fraudeurs

à son service. C'est ainsi que l'argent afflua dans ses coffres ; et bientôt il en eut assez pour venir demeurer à Visseghem et s'y reposer. Comprenez-vous maintenant pourquoi votre oncle ne paraît pas connaître la valeur de l'argent ?

— Ah ! il serait cruel de me tromper ! soupirai-je avec un véritable chagrin. Vos paroles me font peur.

— Pourquoi ? Cela ne doit pas vous effrayer. Il y a sur nos frontières tant de fortunes qui n'ont pas d'autre origine. On ne le cache même pas.

Je me tus et baissai la tête. Il me peinait de penser que l'oncle Jean, l'homme que je devais et voulais aimer comme un bienfaiteur, avait exercé un métier si étrange et si douteux. Je ne savais pas bien jusqu'à quel point un pareil moyen de gagner de l'argent était coupable ou malhonnête, mais ma conscience me disait du moins qu'il y avait des voies plus nettes pour faire fortune.

De peur que mon compagnon ne me racontât sur le compte de mon oncle des choses encore moins agréables, j'avais fermé les yeux et feignais de dormir, mais je pensais à ce que je venais d'apprendre. A la fin j'en vins à cette conclusion qu'il ne m'appartenait pas de rechercher et de juger ce que mon oncle pouvait avoir fait

autrefois. Il s'était comporté envers moi comme un second père, mes parents l'avaient aimé et honoré, et depuis mon enfance j'avais profité de ses bienfaits. Mon devoir était donc d'oublier ce que ce fermier m'avait dit, et je me promis de ne pas en aimer moins cet oncle que la reconnaissance et la nature même me commandaient de chérir.

IV

Je continuais à réfléchir les yeux fermés, lorsque mon compagnon me frappa sur l'épaule, en criant :

— Hé ! monsieur, éveillez-vous. Nous approchons. Nous descendons ici. Encore une demi-lieue à pied, et nous voilà à Visseghem.

La voiture s'arrêta devant une auberge le long de la route ; on descendit ma malle, et le fermier m'aida à la porter dans la maison, d'où on l'apporterait le jour même chez mon oncle.

Je me rendis à Visseghem un sac de nuit à la main en compagnie du fermier.

Nous fîmes quelques centaines de pas, puis à un carrefour il me montra une enseigne sur laquelle rayonnait un magnifique soleil.

— Il y a là d'excellente bière de la brasserie

de Frans Cools, dit-il. Je vous invite à en boire une pinte.

Je refusai. J'avais déjà laissé mon verre plein à l'auberge.

— Je vous remercie cordialement ; vous comprenez bien que j'ai hâte d'arriver chez mon oncle ?

— Hâte ! répondit-il en ricanant. Soyez tranquille, vous y arriverez toujours assez tôt. Mais c'est égal, je vous accompagnerai jusqu'à un cabaret à cinq ou six minutes d'ici. Je dois y entrer absolument pour causer avec le cabaretier de la vente d'une vache... Tenez cela tombe bien ; voici venir Corneille Sauteriot, le domestique et le jardinier de votre oncle. C'est un malin, il n'y a pas grand'chose à tirer de lui ; mais il n'y a pire eau que l'eau qui dort.

L'homme qu'il me montrait paraissait âgé de soixante ans, il avait les jambes arquées, le dos voûté, et une épaule beaucoup plus haute que l'autre. Lorsqu'il fut plus près je pus distinguer son visage où se lisait l'épuisement. Ses joues étaient pâles et creuses, ses lèvres pendantes ; sous ses épais sourcils brillaient de petits yeux qui semblaient n'avoir rien perdu de leur éclat.

Il me regarda avec méfiance. Son examen me fut sans doute favorable, car il vint à moi en souriant, ôta son bonnet, et demanda :

— Est-ce monsieur Félix Roobeck que j'ai l'honneur de saluer ?

— Oui, mon ami, c'est moi, répondis-je.

Il prit mon sac, et nous continuâmes à marcher.

— Et comment se porte mon oncle ? demandai-je.

— Bien, monsieur ; c'est-à-dire aussi bien que possible.

— Il m'attend ?

— Naturellement, monsieur, puisqu'il m'envoie vous chercher.

— Il n'est pas malade, du moins, mon bon oncle ?

— Malade ? Non, pas malade.

— Dieu soit loué, il est bien portant.

— Bien portant ? Non, pas bien portant.

— Allons, monsieur, laissez-le en paix ! dit le fermier en riant. Corneille Sauteriot est comme un tonneau vide. Frappez dessus tant que vous voudrez, il résonnera ; mais il ne rendra qu'un son creux.

— Je suis un tonneau qui ne se laisse pas mettre en perce par tout le monde, grommela le domestique. C'est pour cela que vous m'en voulez, M. Beks, mais cela ne sert de rien. Le robinet reste fermé.

Nous fûmes rejoints par deux ou trois paysans,

dont l'arrivée nous fit taire. Mon premier guide entra avec ses nouveaux compagnons dans le cabaret dont il m'avait parlé, et je restai seul avec le domestique.

Nous fîmes quelques pas en silence. Je croyais que le vieillard était peu communicatif, et pensais à ce que je pourrais lui dire pour le faire parler, lorsqu'il se plaça à côté de moi et prit lui-même la parole.

— Monsieur Félix, dit-il, n'est-il pas vrai que le fermier Beks vous a dit du mal de votre oncle ?

— Beaucoup de mal. Comment pouvez-vous le savoir ?

— C'est son habitude. Il a une grosse rancune contre M. Roobeck : un différend au sujet de quelques bonniers de terre. Il tâche de noircir partout votre oncle.

— Je ne puis donc pas ajouter foi à ses paroles ?

— Un ennemi dit-il jamais la vérité, monsieur ?

J'éprouvai un véritable soulagement. Dieu merci, ma frayeur, mon angoisse n'étaient pas fondées ; mon bon oncle avait été calomnié par un homme que la haine poussait à l'accuser fausement.

— Je le pensais bien, m'écriai-je joyeusement.

Ce qu'il me disait de la façon dont mon oncle aurait gagné sa fortune...

— Quoi ! Il vous a parlé de cela ? La mauvaise langue !

— N'est-ce pas, mon ami, ce sont des mensonges ! Mon oncle a honnêtement gagné sa fortune dans le commerce ?

— Oui, monsieur, honnêtement, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers.

A ces derniers mots, il secoua la tête d'un air singulier, et un sourire convulsif contracta ses traits ; mais cela ne dura qu'une seconde. Le pauvre homme souffrait sans doute d'un tic nerveux.

Le fermier a essayé de me faire croire que mon oncle est un homme brutal. Cela me faisait de la peine de l'entendre parler ainsi, et je ne pouvais pas le croire, moi qui pendant toute ma vie ai joui de ses bienfaits.

— Ce pauvre M. Roobeck souffre fort de son ancien rhumatisme et de sa goutte, répondit le domestique. Il est souvent malade, et par conséquent impatient. M. Beks en tire argument pour le traiter partout de porc-épic. Mais je vous l'assure, monsieur, au fond votre oncle est un excellent cœur.

— Merci, mon ami, je suis heureux d'apprendre que le fermier a voulu me tromper.

— Mais vous comprenez bien que votre oncle ne peut pas être un méchant homme, dit le domestique, puisqu'il se laisse dominer comme un enfant par une faible femme, par une jeune fille.

— Par une femme ! Par une jeune fille ! répétai-je avec surprise. De qui parlez-vous ?

— De votre cousine Marguerite, monsieur. Ne la connaissez-vous pas ?

— Une cousine ! Il y a une cousine auprès de mon oncle ?

— Ne vous a-t-il jamais parlé d'elle dans ses lettres ?

— Jamais ! Depuis quand est-elle auprès de lui ?

— Je vais vous le dire. J'habite avec ma sœur percluse, la maisonnette de jardinier au bout du jardin ; mais je couchais dans un cabinet à côté de la chambre de M. Roobeck pour être prêt à le soigner à toute heure de la nuit. Avant l'arrivée de mademoiselle Marguerite nous avions une servante pour faire le gros ouvrage en bas. Mais j'étais le valet de chambre ; M. Roobeck ne voulait être servi et soigné que par moi. Ce n'était pas toujours un service facile, mais je m'en acquittais avec dévouement et gratitude. Il y a

environ trois ans, M. Roobeck souffrit si cruellement de la goutte que pendant dix semaines il ne pût pas descendre. Il était naturellement un peu impatient. Notre servante, qui était assez volontaire, ne voulut pas souffrir ses observations, et nous quitta. Une seconde resta une semaine, et ne put s'habituer. Elle suivit la première. Il en vint une troisième, puis une quatrième, toutes y renoncèrent au bout de quelques jours, et je restai ainsi tout seul avec mon maître malade. Le pis, c'est que nous ne pouvions plus trouver une autre servante, même avec des gages doubles. Ma sœur est infirme et ne peut pas monter un escalier. Notre situation était pénible. Durant huit jours il nous fallut préparer les repas de monsieur dans notre maisonnette, et nous n'y connaissions rien. Et pendant ce temps-là votre oncle manquait des soins nécessaires. Au moment où notre détresse devenait insupportable, nous vîmes tout à coup apparaître un ange... oui, un ange...

Ici il fut pris d'un tressaillement nerveux si violent qu'il fut obligé de s'interrompre. Le même sourire singulier contracta sa bouche ; mais il ne tarda pas à continuer :

— Oui, un ange, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers. Cet ange, ce fut Marguerite Rydams, votre cousine, la fille

d'une sœur de la défunte femme de votre oncle. Elle avait été, disait-elle, obligée de faire le voyage de Gand à Menin, pour porter quelque argent à son frère qui est soldat. Elle ne voulait pas perdre cette occasion de rendre visite à son bon oncle et de s'informer de sa santé. M. Roobeck m'avait défendu de laisser jamais un de ses parents s'approcher de lui. Je fis part de cette défense à sa nièce. Cela l'attrista si fort, elle me parut si naïve, si douce, si désintéressée que j'en fus ému. De plus, lorsque je me plaignis des difficultés de notre situation, elle offrit de nous aider et de faire tout l'ouvrage jusqu'à ce que nous eussions une bonne servante. Elle savait la cuisine, et tout ce qui constitue la conduite d'un ménage. C'était par pur dévouement, et par amitié pour son pauvre oncle qu'elle faisait cette offre. Elle ne voulait pas un sou de gage... Je me laissai convaincre, et au risque de fâcher M. Roobeck, je montai pour lui annoncer la visiteuse. Il se mit en fureur, en effet, parce que je n'avais pas mis immédiatement cette effrontée à la porte. Mais, sur mes instances, il consentit à la recevoir un moment, pour lui ôter en même temps, comme il disait, l'envie de revenir l'ennuyer de sa présence... J'introduisis la nièce et m'éloignai. J'entendais d'en bas retentir la voix courroucée de votre oncle. Il parla

longtemps et vivement ; je prévoyais que sa nièce allait redescendre tout de suite, effrayée et tout en larmes ; mais j'entendis avec surprise qu'elle répondait à votre oncle sur un ton non moins vif, et qu'à la fin elle paraissait avoir le dessus. Je percevais bien le bruit de leurs voix, mais je ne distinguais pas ce qu'ils disaient. Tout à coup mademoiselle Marguerite descendit, aussi calme, aussi tranquille que s'il ne s'était rien passé. Elle me poussa un panier dans les mains et me dit : « Tenez, allez chez le boucher chercher quatre livres de bœuf à la petite côte. Vite, et soyez de retour dans un instant. Ne me regardez pas ainsi ; désormais vous aurez à m'obéir ; C'est la volonté de l'oncle Jean. » Et depuis ce jour-là, monsieur elle dispose de tout chez nous. Il y a des gens qui disent qu'elle a ensorcelé M. Roobeck.

— Ensorcelé ? répétais-je.

— Oui, monsieur. Ce sont des enfantillages, n'est-ce pas ?

Je sais mieux ce qui en est. C'est par son affabilité, son dévouement, ses soins incessants, en un mot par ses vertus qu'elle a gagné l'estime de mon maître et, depuis près de trois ans, elle l'a conservée tout entière. Il y a encore des envieux qui disent que mademoiselle Marguerite n'a eu en vue que l'héritage de M. Roobeck. Mais, bonté du ciel, cela est faux ! La noble fille

ne songe pas à pareilles choses. Si elle avait de l'argent elle le donnerait plutôt pour épargner la moindre peine à son cher oncle !

Pendant ses longues explications, le vieux domestique avait eu plus d'une fois son tic nerveux ; mais maintenant ses hochements de tête et ses sourires grimaçants devenaient si marqués, que j'en eus grand'pitié.

— Mon ami, vous souffrez cruellement des nerfs, lui dis-je. C'est un mal douloureux, n'est-ce pas ?

Il me regarda dans le blanc des yeux, comme surpris de ma question naïve, et leva les épaules sans répondre. Nous marchâmes encore quelque temps.

Quoiqu'il m'eût parlé de ma cousine Marguerite avec grand éloge, le ton de sa voix était pourtant si singulier que je me mis à douter s'il ne me cachait pas à dessein la vérité.

Plus d'une fois je le questionnai pour tirer de lui des explications plus claires, mais il répéta ses premières affirmations de la même manière.

Si son but avait été de me mettre en défiance contre elle, il l'avait parfaitement atteint. Une jeune fille qui en quelques minutes exerce une influence sans bornes sur un vieil homme malade, et se rend maîtresse de son ménage, cela

me paraissait tout au moins étonnant. Il n'était cependant pas dans ma nature confiante de soupçonner quelqu'un sur des paroles douteuses, et je luttai en moi-même contre le sentiment défavorable qui voulait se glisser dans mon âme.

— Dites-moi, brave homme, demandai-je, ma cousine est-elle encore jeune ?

Il secoua la tête.

— Est-elle vieille ?... Pas vieille non plus ? Elle doit être pourtant vieille ou jeune.

— Son visage ne porte pas d'âge, monsieur, répondit-il. Mais moi je lui donnerais trente ans environ.

— Est-elle jolie ?

— Non, pas jolie.

— Laide, alors ?

— Elle est un peu grêlée. Peut-on dire pour cela qu'elle est laide ! C'est affaire de goût ; mais elle est grande et maigre, et douce et amicale et franche, que c'est à ne pas le dire ; et c'est une chose merveilleuse que le désintéressement avec lequel elle soigne son vieil oncle, et la tendresse filiale qu'elle a pour lui, aussi vrai que Corneille à l'auteriot marche droit dans ses souliers !

A ces mots il secoua encore nerveusement la tête.

Je ne savais que croire. Cet être incompré-

hensible était-il faible d'esprit, ou en voulait-il à Marguerite. Elle lui avait repris l'empire qu'il semblait avoir exercé auparavant sur mon oncle. Était-ce cela ? Mais il ne parlait d'elle qu'avec les plus grands éloges ! Cependant ses paroles ne laissaient pas de m'inquiéter beaucoup.

Nous approchions de Visseghem, la tour de l'église s'élevait un peu plus loin au-dessus d'un épais rideau d'arbres.

Bientôt la route nous mena au milieu d'une cinquantaine de maisons éparses autour d'un moulin à vent.

— C'est le hameau de Blekhout, dit le domestique. Il appartient à notre commune... Cette tête qui nous regarde par une lucarne du moulin, c'est maître Gaspard Vlierings, le roi de la société de Saint-Sébastien, le meilleur archer des environs... La maison là-bas, avec des volets verts et un jardinet devant la porte, est une propriété de votre oncle. C'est là que demeure le maître d'école Thomas Bokstal. Il n'a pas une bonne santé, et fait maigre chère, avec ses quatre petits enfants. Il a trop peu d'élèves ; la plupart de nos garçons vont à l'école au village, chez le sacristain.

Nous entrions dans une longue rue bordée de deux côtés de jolies maisons bien bâties. Ça et là les gens venaient sur le pas de leur porte

m'examinaient curieusement. Le domestique qui portait mon sac leur faisait deviner qu'il me conduisait chez monsieur Roobeck. Je voyais à leurs regards qu'ils faisaient à ce sujet toute sorte de suppositions. Quelques-uns des plus hardis interpellaient Corneille pour apprendre de lui ce qu'ils désiraient savoir ; mais il continuait son chemin sans rien dire.

Nous arrivâmes ainsi au bout de la rue et débouchâmes sur une grande place presque carrée, plantée de tilleuls.

Sauteriot dit en étendant le doigt :

— Voyez-vous là bas, au bout de la place, cette grande maison, — la plus grande de toutes, — avec ses dix fenêtrées fermées ? C'est la maison de votre oncle. Quand il est malade et ne peut descendre, les volets vers la rue restent toujours clos. Les gens connaissent cela, et ils savent qu'alors il ne veut recevoir personne, même pour affaires urgentes, à droite de la maison c'est la grille de notre jardin. A gauche demeure maître Verdillen, le plus grand ennemi de M. Roobeck.

— Son plus grand ennemi ?

— Oui. Il faut savoir que maître Verdillen est charpentier. Le bruit continuel de sa scie et de son marteau ennuyait M. Roobeck. Votre oncle voulait racheter sa maison à un prix très élevé, et le faire ainsi déménager. Mais Verdillen, qui

est un homme têtue, et qui a le sac aussi, ne voulait pas en entendre parler. Et de là est venue une grosse querelle. Votre oncle et maître Verdillen se sont, en plein marché, devant tout le monde, jeté un tas d'injures à la tête. Depuis lors ils ne se saluent même plus... Que dites-vous de notre église ? Grande et belle pour un village, pas vrai ?... Voyez la licorne dorée au-dessus de cette porte ronde. C'est la brasserie de Frans Cools qui fait la meilleure bière des environs. Plus loin c'est l'huilerie de M. Bakkerzeal : Un richard...

Je n'écoutais plus son bavardage. Encore une centaine de pas, et nous allions atteindre la maison de mon oncle. Quel sort m'y attendait ? Qu'y avait-il de fondé dans toutes les paroles de mauvais augure qui m'avaient assailli depuis deux heures ? Mon oncle était-il un homme dur et égoïste ? Cela me semblait impossible... mais la cousine, la cousine ?

Plus nous approchions, plus mon cœur battait, et quand le domestique mit la clef dans la serrure et ouvrit doucement la porte pour ne pas faire de bruit, je me sentis trembler.

Il me conduisit, toujours marchant sur la pointe du pied, dans une assez grande chambre éclairée par deux fenêtres s'ouvrant sur le jardin. Il me montra un siège et me dit à demi-voix :

— Veuillez attendre un moment ; mademoiselle Marguerite doit être en haut. Je vais l'avertir de votre arrivée.

— Conduisez-moi plutôt près de mon oncle, murmurai-je.

— C'est défendu, répondit-il ; M. Roobeck dort probablement ; c'est son heure. Un peu de patience, monsieur, cousine Marguerite va venir tout de suite.

Quand le domestique m'eut quitté. Je regardai autour de la chambre, qui n'avait rien de bien particulier. Une table, quatre chaises, une horloge-coucou, quelques estampes encadrées, une grande cheminée avec des chenets, et tout près une petite table avec de la lingerie et une chaise basse pour la lingère.

Sur la grande table, deux ou trois numéros d'un journal de Bruxelles. J'allais en prendre un lorsque j'aperçus un livre ouvert. Mon œil s'arrêta sur un article VIII, et je lus, non sans étonnement, ce qui suit :

« Tous testaments ou acte de dernière volonté
» seront valables s'ils sont écrits de la main du
» testateur ou faits par notaire en présence de
» témoins... »

Je regardais le titre du livre. Il portait : *Coutumes de la ville et de la banlieue de Courtrai*.

Mon pauvre oncle était-il donc si malade, que lui-même ou d'autres pensassent à son testament ?

Je fus tiré de mes réflexions par le son d'une petite voix aigüe qui disait au domestique dans le corridor :

— C'est bien. Je n'ai plus besoin de vous cette après-midi. Allez au jardin, et plantez encore une couche de petits pois. Cela devrait être fait depuis trois jours. Dépêchez-vous. Là-dessus ma cousine Marguerite entra dans la chambre. Elle n'était certes pas belle. La petite vérole l'avait fortement marquée. Cela me donna du cœur ; je la saluai en souriant.

Elle me jeta un regard profond, et s'avança vers moi en me disant d'un ton fort doux :

— Soyez le bienvenu, cousin Félix. Il y a bien longtemps que je désire faire votre connaissance. Je suis heureuse de vous serrer la main. Depuis deux ans je m'efforce de décider l'oncle Jean à vous rappeler du collège. Il ne convenait pas qu'il fût soigné dans sa maladie par des gens cupides. Vous voilà maintenant pour m'aider. Nous lutterons d'affection et de dévouement pour rendre ses dernières années aussi douces que possible, n'est-ce pas ?

Je ne savais que lui répondre.

— Vous avez conseillé à mon oncle de me rappeler du collège? balbutiai-je? Ah! je vous en suis reconnaissant du fond du cœur, mademoiselle.

— Mademoiselle! Appelez moi cousine Marguerite; Je ne vous appelle pas autrement que cousin Félix.

— Mon oncle est-il gravement malade, ma cousine?

— Oh! non, mon cousin. Il souffre d'un rhumatisme et de la goutte. Mais cela ne l'empêche pas de manger et de boire comme un homme bien portant. Il dort maintenant; vous devrez attendre une demi-heure, une heure peut-être pour le voir, car il ne supporte pas d'être troublé dans son sommeil de l'après-midi. Il faut que je me dépêche à mon ouvrage. Dès qu'il se réveillera, il m'appellera pour qu'on lui apporte deux petits sacs de sable chaud à placer derrière son dos. Je dois encore les coudre. Asseyez-vous près de la table, cousin, et lisez les nouvelles des patriotes dans les journaux de Bruxelles.

En ce moment elle aperçut seulement le livre ouvert sur la table, car elle l'enleva et l'enferma dans le buffet en disant :

— C'est le livre de l'oncle Jean. Il l'a lu encore ce matin.

Ensuite elle s'assit assez loin de moi sur la petite chaise dans le coin de la cheminée, et se mit à coudre rapidement les sacs de toile, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

Je feignis de lire le journal, mais je regardais attentivement ma cousine du coin de l'œil. Que fallait-il penser d'elle ? L'avait-on calomniée par haine ou par envie ?

La petite vérole avait marbré son visage de plaques blanches, et légèrement déformé sa bouche. Elle était de taille moyenne, mais sa maigreur peu commune la faisait paraître grande. Sa tête était remarquablement petite : tout en elle était petit. A peine pouvait-on distinguer ses yeux, qui brillaient comme deux perles de cristal brun.

Ses vêtements, d'une grande propreté, étaient très humbles et sans aucun ornement. Elle portait un bonnet blanc à barbes, une longue robe de coton bleu à points noirs, et un fichu violet à points blancs. Ce costume lui donnait l'aspect d'une religieuse ou d'une béguine.

Sans doute on avait calomnié la pauvre fille. Assise dans le coin de la cheminée, elle me faisait l'effet d'une créature faible et naïve, incapable de ruse ou de méchanceté. Elle n'était ni jolie ni jeune ; elle pouvait bien avoir trente ans en effet ; mais il y avait dans toute sa personne

quelque chose de fin, de modeste et de réservé qui inspirait la confiance.

J'avais remarqué depuis un instant qu'elle m'observait aussi à la dérobée, des pieds à la tête. Je trouvais cela tout naturel. Ne faisais-je pas la même chose ?

Le silence commençait à m'embarrasser.

— Cousine Marguerite, demandai-je pour dire quelque chose, voulez-vous être assez bonne pour me montrer la chambre que je dois occuper ? Je voudrais me laver les mains.

— Votre chambre est en haut, à côté de celle de l'oncle Jean, répondit-elle. Il dort encore ; nous ne pouvons pas monter avant qu'il appelle. Encore quelques moments de patience, mon cousin... Vous coucherez à côté de la chambre de l'oncle Jean, pour pouvoir l'aider, s'il avait besoin de quelque chose la nuit. Croiriez-vous que jusqu'à présent Corneille Sauteriot a dormi dans cette chambre ? Cela devenait dangereux ; cet homme était toujours seul avec notre oncle, et feignait un dévouement exagéré, dans l'espoir d'être sur son testament. M. Roobeck ne pouvait pas rester exposé plus longtemps aux intrigues d'étrangers. Nous seuls, ses parents, nous devons le soigner et le veiller ; c'est notre devoir, et aussi notre droit. Puisque vous voilà, cousin, je ne laisserai plus au domestique l'occasion de rester

seul avec notre oncle. Je pourrai, faire renvoyer ce serviteur dangereux pour nous, mais il a une sœur infirme, et je ne veux pas lui nuire inutilement.

Une sonnette tinta dans le vestibule, et une grosse voix courroucée cria d'en haut :

— Marguerite ! Marguerite !

— Ah ! l'oncle Jean est réveillé, dis-je.

Mais elle, comme si elle n'avait pas entendu, continua froidement :

— Voici la règle de la maison : nous nous levons à six heures, nous déjeunons à sept, nous dînons à une. L'oncle Jean dort ensuite jusqu'à trois ou quatre heures. C'est le seul moment de la journée où nous sommes libres de faire ce que nous voulons. Nous soupçons...

— Marguerite ! Marguerite ! répéta la voix de mon oncle.

— Le pauvre malade a peut-être besoin de vous, remarquai-je.

— Laissez-le crier, dit-elle en riant ; c'est son habitude. Cela lui fait du bien de se secouer la bile. Nous soupçons donc à sept heures, et nous nous couchons à neuf.

Nouvel appel, plus impatient que les deux premiers.

— Oui, oui, me voilà, loup garou, répondit-elle assez haut pour être entendue peut-être de

mon oncle. Maintenant, cousin, tenez-vous prêt. Dans un instant je viendrai vous dire qu'il désire vous voir... Si vous voulez, nous nous entendrons bien, et nous resterons bons amis, car nos intérêts sont les mêmes.

Elle me laissa stupéfait. Que signifiait l'ironie avec laquelle elle avait écouté ses appels réitérés ? Disaient-ils vrai, ceux qui prétendaient qu'elle ne visait que l'héritage ? Le flattait-elle en sa présence, et se moquait-elle de lui dès qu'il ne pouvait plus l'entendre ? Doute pénible qu'aucun rayon de lumière n'éclairait pour moi.

La voix de ma cousine vint jusqu'à moi :

— Venez vite, cousin Félix, criait-elle. Votre oncle est impatient de vous serrer la main.

Ces derniers mots me donnèrent du courage en me faisant espérer un accueil aimable. Je grimpai rapidement l'escalier et pénétrai dans la vaste chambre. En entrant je tendis les bras vers mon bon parrain, mon généreux bienfaiteur, prêt à lui sauter au cou. Mais son regard froid et sévère me glaça ; je laissai tomber les bras et m'arrêtai hésitant.

Mon oncle était à demi couché dans un grand fauteuil, avec deux coussins derrière le dos. Un de ses pieds reposait aussi sur un coussin. Sa grande robe de chambre bordée de fourrure qui lui tombait jusqu'aux pieds le faisait paraître

encore plus grand et plus gros qu'il n'était réellement. Il me fit l'effet d'un géant en colère.

Tandis qu'il tenait ses yeux fixés sur moi, je sentais son regard perçant me pénétrer jusqu'aux moëlles. J'avais peur. Marguerite me poussa par le bras et voulut me faire avancer ; mais j'attendais un ordre ou un mot d'encouragement de mon oncle.

— Ah ça, mon drôle de neveu, cria-t-il, êtes-vous une petite fille, ou me prenez-vous pour un ogre. Garçon, garçon, que vous avez l'air simple ! Approchez, donnez-moi la main : je ne vous mordrai pas.

Il riait d'un air aimable, et paraissait joyeux. Rassuré, je courus à lui, je saisis la main qu'il me tendait et l'approchai de mes lèvres avec reconnaissance.

Cette effusion le toucha sans doute, car il retira sa main en grommelant.

— O mon bon oncle, mon cher parrain, m'écriai-je, combien je bénis Dieu qui m'a enfin permis de vous connaître, et de vous témoigner mon amour et ma gratitude ! Depuis le berceau j'ai joui de vos bienfaits ; vous avez été le noble protecteur de toute ma vie ; je veux par un dévouement sans bornes, par un zèle...

— Qu'avez-vous à rire en dessous, Margue-

rite? interrompit mon oncle avec colère ! Vous croyez que les fadaïses de mon innocent neveu m'attendrissent ? Pas du tout. Non, mille tonnerres, elles ne m'attendrissent pas !

Surpris et effrayé, je reculai de quelques pas. Le juron de mon oncle retentissait à mes oreilles comme un roulement de la foudre.

— Vous voulez le cacher, ricana ma cousine. Croyez-vous que je ne le voie pas ?

— Taisez-vous, effrontée béguine, riposta mon oncle. Vous ne vivez que pour me tourmenter. Otez-vous de mes yeux, je veux rester seul avec mon neveu.

— Pour pouvoir le chagriner à votre aise, n'est-ce pas ?

— Maigre Gretchen, ne me faites pas bouillir le sang, tonnerre, ou je me lève de mon fauteuil pour vous tordre le cou ! Êtes-vous partie, oui ou non ?

— Eh bien, soulagez-vous encore un peu, vous êtes fou, dit Marguerite en riant. Et elle sortit à pas lents.

Je croyais que l'oncle Jean ne tarirait pas sur l'insolence de ma cousine ; mais au contraire, il murmura à demi-voix avec admiration :

— C'est une perle, cette fille-là. Elle a bec et ongles, et ne se laissera pas marcher sur le pied. C'est ainsi que j'aime les gens.

Il me désigna une chaise et me fit asseoir devant lui, puis il reprit d'un ton froid et sévère :

— Félix, mon garçon, vous avez encore du lait au menton. Il faudra m'essuyer cela. Je n'aime pas les gens plats. Vous êtes encore terriblement enfant. Ce n'est pas votre faute, et cela changera ; mais ne me flattez pas, car nous ne serions pas bons amis. Je ne veux pas entendre parler de reconnaissance et de bienfaits, par le diable. Qu'est-ce que la reconnaissance ? Un moyen d'obtenir davantage ; et pas autre chose. Silence donc désormais sur ce que je puis avoir fait pour vous et pour vos parents. Vous croyez peut-être qu'il peut être bon de me flatter pour que je vous couche sur mon testament au détriment des autres ? Inutile, mon garçon. Tout se passera légalement et naturellement, à moins qu'on ne me donne des raisons de changer d'avis. Ma succession se partage en deux parties : La moitié est pour vous, car vous êtes le fils unique de mon unique frère. Il est inutile, je le répète, de me flatter ou de me flatter, ou de m'ennuyer des effusions de votre étendue reconnaissance, et cela peut même vous être nuisible. Tout ce que je désire, c'est que vous ne souhaitiez pas trop ardemment ma mort... Pourquoi faire cette mine déconfite ?

Est-ce que la plupart des neveux n'aspirent pas après la mort de leur « oncle de sucre ? » Allons allons, pourquoi mettre tant de gants ? Quand l'âne est mort, on fait des flûtes avec ses pattes pour faire danser les paysans, n'est-ce pas ?... Parlez, n'est-ce pas ainsi ?

Je me taisais. Les oreilles me tintaient ; ses paroles m'avaient glacé le sang dans les veines.

Il était là devant moi, l'homme dont le nom était mêlé à toutes mes prières depuis mon enfance ; le second père, le bienfaiteur que j'avais aimé, que j'aimais encore si tendrement ! Mon cœur, trop longtemps contenu, avait besoin de s'épancher, et je ne trouvais en lui que rudesse et raillerie ! N'était-ce pas un rêve, une erreur de mes sens ?

Je poussai un long soupir et deux larmes jaillirent de mes yeux.

— Eh bien, êtes-vous devenu muet ? Allez-vous parler ? gronda mon oncle dont les yeux lançaient des flammes.

— Ah ! mon cher oncle, balbutiai-je, ayez pitié de moi. Vos paroles me percent le cœur. Vous ne me connaissez pas. Dieu nous entend. Je vous assure que je donnerais tout au monde, même mon bonheur, pour que vous viviez jusqu'à cent ans. Votre succession, je n'y pense pas.

Fussé-je dès à présent convaincu que je n'hériterai pas un sou, je ne vous en aimerais pas moins. Croyez-moi, c'est mon âme elle-même qui vous parle.

Des larmes roulaient dans mes yeux, et je voulus porter sa main à mes lèvres.

— Mille milliards ! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? Me prenez-vous pour une femme qu'on gagne par ces sensibleries ? Cela ne peut durer ainsi. N'entendrai-je de vous que ces éternelles jérémiades ? Nous y mettrons bon ordre.

Marguerite, suivie du domestique, entra dans la chambre et dit en riant :

— Eh bien, vous n'avez pas encore fini de martyriser ce pauvre garçon ? Laissez-le en repos, ou vous aurez affaire à moi.

— Allez-vous-en, maigre échine, ou je vous jette cette tasse de café à la tête, vociféra l'oncle Jean en se levant à-demi d'un air furieux.

— Taisez-vous, répondit-elle, ou je flanque votre sable brûlant par la fenêtre.

— Oui, oui, du sable chaud, je n'y pensais plus.

— Je le crois bien. Vous prenez tant de plaisir à tourmenter mon bon cousin, que vous oubliez votre mal... Venez, Félix, donnez-moi un coup de main. Soulevez un peu ce gros bœuf que

je puisse lui mettre des sacs de sable derrière le dos.

Elle prit les deux petits sacs des mains du domestique et lui montra la porte.

Je m'étais approché de mon oncle et l'avais pris sous les bras, pendant que Marguerite s'apprêtait à arranger les sacs de sable chaud. Il était très lourd, et la crainte de lui faire mal me privait d'une partie de mes forces. Je réussis cependant à le soulever un peu, mais tout à coup il poussa un tel cri de douleur et se mit à sacrer si effroyablement, que je le laissai retomber dans son fauteuil.

Alors il éclata en injures et me reprocha amèrement ma maladresse. Mon cœur se serra et je sentis la rougeur me monter au front. J'étais là tremblant, immobile, n'osant articuler une syllabe.

— Attendez un moment ! s'écria Marguerite, je vais mettre mes gants de velours... Vous, Félix, prenez les sacs et jetez-les derrière son dos, pendant que je vous montrerai comment il faut manier ce malade récalcitrant.

L'oncle Jean se mit à crier à l'aide dès qu'il eut deviné son intention. Mais elle, rassemblant toutes ses forces, le leva de dessus son fauteuil, me fit placer les sacs, et le laissa ensuite retomber comme une masse.

Il poussa un second cri de douleur, puis il se prit à rire tout haut avec Marguerite, et parut ravi de la rudesse de sa nièce.

Ce spectacle me stupéfia à ce point que je le contemplai en homme qui ne peut en croire ses yeux.

— Mais, vertudieu ! quel homme êtes vous donc ? s'écria l'oncle Jean. Voyez-le donc, avec ses yeux écarquillés, comme un hibou dans un boulin. Me prenez-vous pour un bonhomme de porcelaine qui se casse au moindre choc ?

— J'avais la gorge serrée ; je respirais à peine. J'employai toute la force qui me restait à refouler mes larmes. Je me sentais profondément malheureux ; mon cœur saignait de ces cruelles blessures que mon affection, mon respect et ma gratitude avaient reçues coup sur coup.

— Marguerite eut sans doute pitié de moi.

— Venez, Félix, laissez ce grognard seul, et suivez-moi, dit-elle.

— Il restera ici ! grommela mon oncle.

— Il vient avec moi, j'ai besoin de lui, répliqua-t-elle.

— C'est ce que nous verrons. Suis-je le maître ici, ou non ?

— Maître de martyriser votre neveu ? Oui, si je n'y étais pas pour protéger votre victime. Lâ-

chez-le, pour l'amour de Dieu, jusqu'au souper. Il n'a pas encore vu sa chambre ; il n'a pas même eu le temps de se laver les mains. Il vient avec moi, vous dis-je.

— Je le défends !

— Et moi, je le veux !

— Eh bien, allez au diable tous les deux !

Marguerite m'entraîna par la main ; je la suivis, passif et silencieux, comme un homme à moitié mort.

Dans le corridor, à côté de la chambre de l'oncle Jean, elle me montra une porte ouverte et m'y poussa en disant :

— Voilà votre chambre. On a apporté votre malle ; j'ai fait monter aussi votre sac. Arrangez vos effets, et lavez-vous la figure et les mains. Reposez-vous un moment, pour revenir de votre surprise et de votre chagrin. Puis je vous attends en bas. Ne craignez rien, votre oncle ne vous appellera pas ; je le lui défendrai.

J'entrai en chancelant dans la chambre que j'allais habiter désormais. Je ne jetai pas un regard sur ce qui m'entourait. Tout m'était devenu indifférent : je restai au milieu de la pièce, immobile, stupide, les yeux cloués au sol. Était-ce possible ? Ne rêvais-je pas ?... Non, non, c'était la désolante réalité : Toute ma vie j'avais aspiré après cette heure, comme après le paradis... et

j'étais dans un enfer ! Je me laissai tomber sur une chaise, je cachai ma figure dans mes mains, et donnai un libre cours à mes larmes trop longtemps comprimées.

Combien de temps pleurai-je ainsi ? Je n'en sais rien. Peu à peu mes larmes cessèrent de couler, et la lumière revint dans mon cerveau. Je pensais au passé, à mon village natal ; mon heureuse enfance, mes bons parents, le professeur Charles, mes camarades Mouton, De Reus et Davreux repassèrent devant mes yeux en me regardant avec compassion. Ils déploraient mon triste sort... Et ce sort ne devait plus changer ! Peut-être mon oncle était-il bon au fond ; mais moi, élevé avec tant de réserve, pouvais-je m'habituer à cette atmosphère de grossièreté et de froide ironie ? Et cependant, ce sort affreux, je devais l'accepter sans murmurer. La reconnaissance même m'en faisait un cruel devoir ; mais je prévoyais en frémissant tout ce que j'aurais à souffrir, et combien je serais blessé dans mes sentiments intimes.

J'ouvris ma malle et commençai à ranger mes petites affaires ; mais j'étais si troublé et si peu capable d'attention que je ne savais presque pas ce que je faisais. Lorsque j'eus ôté de mon coffre quelques livres, — mes amis de collège, — et que je les eus posés sur la table, mon œil

resta longtemps fixé sur leurs titres. Les noms illustres d'Homère, de Démosthènes, d'Horace et de Cicéron me ramenèrent par la pensée au collège Saint-Paul, à Tournai, au milieu de mes professeurs et de mes condisciples ; je me rappelais leur affection, leur amitié désintéressée pour le pauvre estropié... Ce souvenir, qui me réjouit d'abord, finit par me déchirer le cœur.

Ne sachant ce que je faisais, et comme pour échapper à ces douloureux souvenirs, je descendis à pas lents, et allai m'asseoir au rez-de-chaussée, dans la chambre vers le jardin, la tête appuyée sur ma main.

VI

J'y étais depuis quelque temps, lorsque Marguerite entra avec un panier de salade qu'elle posa sur la table. Tout en nettoyant sa salade, elle me dit :

— Allons, Félix, prenez courage ; bientôt vous envisagerez les choses avec un meilleur aspect. Je comprends votre chagrin, et j'ai vraiment pitié de vous. Vous avez l'air d'un bon garçon, mais vous êtes beaucoup trop naïf, et vous ne connaissez pas encore le monde. Il y a des gens de toute sorte, et l'on doit traiter chacun selon sa nature. Croyez-vous que je sois si impolie au fond que je me montre en présence de mon oncle Jean ? Pas du tout ; et si nous restons amis, ce dont je ne doute pas, vous verrez que je ne suis pas mal élevée, et que je suis douce

de caractère. Mais puis-je faire autrement ? L'oncle Jean le veut ainsi. Pour qu'il se fasse un peu de bon sang dans ses vieux jours, je dois non seulement me laisser injurier, mais même lui répondre sur le même ton. Je le fais, autant que possible, par dévouement pour lui. Vous le savez, il a été soldat en Allemagne, et, de plus, il a passé une grande partie de sa vie parmi les gens les plus grossiers qu'on puisse trouver. Être brusque, parler brutalement, tonner, tempêter, faire du tapage, c'est sa vie, son plus grand, son seul plaisir. Quand il est réellement fâché, on s'en aperçoit à quelques mots d'allemand qui lui échappent, et que j'ai entendus cent fois.

— Notre oncle sait-il l'allemand ?

— Pas du tout ; il n'en a rien retenu, sauf quelques expressions de caserne... Mais s'il a des manies étranges, et d'incompréhensibles luberies, au fond il n'est pas méchant. Le tout est de savoir le prendre. Voici la règle en ce qui vous concerne : S'il se moque de vous ou s'il vous traite durement, ne vous en attristez pas et réjouissez-vous-en plutôt, car c'est un signe de sympathie pour vous. Si, par malheur, il venait jamais à vous haïr ou à être réellement irrité contre vous, vous vous en apercevriez à sa douceur et à sa politesse envers vous. Il est ainsi.

fait qu'il malmène ses amis, et caresse ses ennemis. Vous ne le croyez pas ? Voyez Corneille Sauveriot. Quand ce rusé valet était le favori de l'oncle Jean, les oreilles lui tintaient du matin au soir du bruit des injures et des sobriquets que son maître lui jetait à la tête. Mais depuis que j'ai fait comprendre à M. Roobeck que le cupide Corneille n'acceptait tout cela si patiemment que pour être couché sur son testament, au détriment de ses héritiers légitimes, tout a changé. Observez-le : vous verrez que notre oncle parle poliment et amicalement au domestique ; cela signifie qu'il lui en veut. Soyez donc joyeux, au lieu de vous désoler, notre oncle doit vous aimer tendrement, pour vous traiter si mal. Votre bonheur me rendrait jalouse, si j'étais capable d'envie.

J'étais abasourdi. Ce monde où je me trouvais était tellement le contraire de ma nature intime, que je ne savais plus que penser ni que croire. Mon oncle était bon malgré sa brutalité. Ma cousine Marguerite, dont je m'étais méfié, agissait avec moi de la façon la plus généreuse ; elle était amicale, polie, douce, et je me sentais pénétré de reconnaissance envers elle.

— Savez-vous, cousin, ce que vous avez de mieux à faire ? reprit-elle. Suivez mon exemple ; redressez-vous contre votre oncle, rendez injure

pour injure, moquerie pour moquerie, payez-le dans sa propre monnaie. Il vous en saura gré.

— Ah ! ma cousine, je le voudrais que je ne le pourrais pas. Les paroles me manquent.

— Bah ! cousin, vous les apprendriez bien vite, comme je les ai apprises moi-même, et comme vous êtes un homme, vous pourriez aller beaucoup plus loin que moi. Il n'est pas difficile de l'appeler dragon, taureau, podagre, grognard ou radoteur, peu importe, pourvu que cela sonne fort.

— Non, ma cousine, je ne pourrais jamais. Votre conseil est bon, je le sens, mais je ne saurais le suivre. J'aime et j'honore sincèrement notre oncle ; mon cœur se déchirerait en l'injuriant ; je ne le puis.

— Il se peut qu'il vous faille un certain temps pour vous habituer à cette singulière situation. En attendant, je vous donnerai un autre conseil. Quand l'oncle Jean vous malmènera ou vous insultera, bornez-vous à sourire doucement, comme si vous ne le preniez pas au sérieux. C'est aussi une manière de ne pas le froisser, et vous resterez dans le vrai, car ce qu'il dit ou ce qu'il fait n'est pas sérieux pour lui-même. Par condescendance, par amitié pour lui, vous devez feindre

du moins de n'être pas ému de ses invectives. Il ne peut souffrir un visage triste, et les larmes, les larmes, voyez-vous, tombent sur son humeur impatiente comme des gouttes d'eau sur un fer rouge. Que vos yeux ne se mouillent jamais en sa présence, car il serait capable de vous haïr... Vous comprenez bien, Félix, que je ne vous dirais pas tout cela, si ce n'était pour vous rendre service ?

— En effet, cousine, répondis je, vous agissez généreusement à mon égard, et je vous en suis bien reconnaissant.

— Mais quelle est votre résolution ?

— Je tâcherai de suivre votre dernier conseil, de supporter tout avec patience, de dissimuler mon chagrin et de paraître insensible à tout ce que mon oncle pourra dire ou faire. Mais en aurai-je toujours la force ?

— Essayez-le avec une ferme résolution. Cela ira mieux que vous ne pensez. En tout cas, soyez sans inquiétude. Tant que je vous protège, vous n'avez rien à craindre. L'oncle Jean est sous ma domination. Il ne fait que ce que je veux. Si quelque chose vous gêne, si vous désirez n'importe quoi, dites-le-moi ; nos intérêts sont les mêmes. Nous devons rester amis, et nous soutenir l'un l'autre.

— Marguerite, Marguerite ! cria l'oncle Jean.

— Cousin, nous montons pour le souper, dit-elle. Portez ce panier plein d'assiettes; moi je porterai le saladier. Vous m'épargnerez la peine de redescendre. Maintenant, attention: ne vous laissez pas troubler, et si l'orage éclate sur votre tête, souriez comme si vous y preniez plaisir. Je la suivis en portant le panier.

A peine l'oncle Jean me vit-il paraître, qu'il lui éclata en gros mots contre moi, me reprochant d'avoir fui perfidement sa présence, d'avoir peur de lui, d'être un poltron, un blanc-bec, et d'être mieux à ma place dans une école de petites filles.

J'essayai de sourire, mais mes lèvres tremblaient, mon cœur battait violemment, et mes yeux se fussent certainement mouillés de larmes, sans Marguerite, qui s'en aperçut.

Elle se mit à faire des reproches à mon oncle, et détourna ainsi l'orage chaque fois qu'il voulait décharger sur moi sa colère.

En même temps elle disposait la table pour le souper; elle me désigna une place à la gauche de l'oncle Jean, et se mit en face de lui, avec l'intention visible de me défendre en cas de besoin.

Le souper consistait en une énorme coupe de salade, avec une grosse pièce de rosbeef froid, de la bière et du vin.

Étourdi, aveuglé, ne sachant ce que je faisais, je piquai avec ma fourchette une feuille de salade tombée sur la nappe, et la portai à ma bouche.

— Ah ça! gourmand impie, grogna mon oncle, ne vous a-t-on pas appris à prier au collège?

En achevant ces mots il courba la tête, joignit les mains et marmotta le *benedicite*.

Je l'imitai en silence, mais dans ma surprise, je ne pouvais m'empêcher de le regarder. Était-ce bien ce même homme, si dur et si brusque en apparence qui, dans l'attitude de la plus profonde piété, me rappelait au sentiment de mes devoirs envers le créateur?

C'était un spectacle consolant pour moi. Sous cette rude écorce, il y avait sans doute un cœur sensible... Mais, hélas! ce doux rêve ne dura pas longtemps. Je n'avais pas encore fini ma prière qu'il s'écriait en ricanant.

— N'avez-vous pas bientôt fini vos oremus? Coupez-la, abrégez, et mangez, mille tonnerres! Quand je vois vos simagrées, je suis prêt à tomber d'apoplexie. Voici de la salade et voilà de la viande. Si vous avez un cœur de fille, montrez au moins que vous avez l'estomac d'un homme.

A ces mots il jeta sur mon assiette un monceau de salade et une tranche de bœuf suffisante pour



quatre personnes. Je n'osais plus parler, et fis semblant de manger, quoique je n'en eusse nulle envie. Ce qui m'étonnait, c'était de voir l'oncle Jean, que je croyais vraiment malade, avaler un demi-seau de salade et quatre grosses tranches de bœuf, sans qu'il parût rassasié. Avec cela il buvait de la bière et du vin alternativement, s'interrompant de temps en temps pour me gronder de mon peu d'appétit, ou pour invectiver Marguerite qui s'en mêlait pour me défendre.

Ainsi finit le souper. J'acquis la pénible conviction qu'il n'y avait pas de changement à espérer pour moi, et que, dussé-je vivre là des années, chaque jour ramènerait les mêmes scènes.

Marguerite desservit la table, alluma deux lampes, et descendit pour achever son ouvrage.

— Ma vue est devenue faible, dit mon oncle. Lisez-moi les journaux de Bruxelles. Ils sont là sur cette commode. Tenez, commencez par l'*Ami des Belges*, mais pas trop lentement, entendez-vous. Je n'aime pas qu'on lambine.

Je me mis à lire. A chaque instant il m'interrompait pour grommeler. Tantôt je lisais trop lentement, tantôt trop vite, ou trop haut, ou trop bas; mais je ne répondais rien, et poursuivais ma lecture, impassible en apparence.

Mon oncle m'arrêtait de temps en temps pour

donner cours à ses réflexions sur ce que contaient les journaux. Il tonnait contre les patriotes autant que contre les ennemis. Van der Noot était pour lui un imbécile, Vonk, un étourneau; tous avaient tort et raison, mais personne n'avait assez d'esprit pour savoir ce qu'il fallait faire, et le monde entier, patriotes, impériaux, Vonkèstes et même Français, n'étaient qu'untas de fous incapables.

L'oncle Jean me demanda aussi plus d'une fois mon avis sur l'état du pays, et voulut me contraindre par menaces à déclarer ce que je pensais des patriotes et des édits de l'empereur; mais, certain qu'il accueillerait mes paroles avec colère ou avec moquerie, j'éludai ses questions en lui disant que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour oser exprimer mon propre jugement.

Lorsque j'eus lu presque entièrement deux ou trois gazettes, il m'ordonna de prendre des cartes pour jouer avec lui. Je ne savais même pas les noms des cartes. En tout cas, mon infirmité ne me permettait pas de le satisfaire.

Après m'avoir demandé avec impatience pourquoi je n'avais pas la main faite comme tout le monde, mon oncle me dit d'apporter le damier.

Je ne connaissais pas non plus le jeu de da-

mes, mais il voulait me l'apprendre; car jouer le soir avec lui devait être désormais ma principale tâche.

Il est facile de deviner que le professeur trouvait à chaque instant l'occasion de gourmander son ignorant élève. Ses reproches bourdonnaient si constamment à mes oreilles que je finis par y devenir insensible, tellement j'étais fatigué et découragé. Mon oncle, au contraire, paraissait s'amuser beaucoup. Cela lui faisait sans doute du bien d'épancher ainsi sa bile, comme disait ma cousine.

Le jeu dura si longtemps que Marguerite monta, une lumière à la main, et dit avec étonnement :

— Pas encore couchés? Il est dix heures bientôt. Laissez votre neveu se coucher, pour Dieu! Il en a bien besoin. Je vous souhaite la bonne nuit à tous deux; mais d'abord j'ai quelques mots à dire à Félix. Cousin, ce cordon de sonnette au-dessus du lit de votre oncle aboutit à votre chambre. S'il a besoin de quelque chose, il sonnera. Il y a une veilleuse dans votre chambre, et j'en mets une ici. Aidez votre oncle à se mettre au lit, et allez vous coucher.

L'oncle Jean l'interrompit plusieurs fois, mais quand elle eut disparu, il se montra disposé à se coucher.

Je l'aidai de mon mieux, et quand il fut dans ses draps, il me jeta en guise de remerciements une poignée de reproches sur ma maladresse.

J'entrai dans ma chambre, mais au lieu de me déshabiller, je m'assis, les mains dans les cheveux, et me mis à réfléchir aux événements de cette journée. La tête me tournait, les idées me tourbillonnaient dans mon cerveau... Quand il s'y fit un peu de clarté, j'acquis la conviction que Marguerite m'avait dit la vérité, et mon unique planche de salut était de suivre son conseil. Je résolus donc de le faire, d'enfermer mon cœur comme dans une cuirasse, de cacher mon affection pour mon oncle, de feindre l'insensibilité, en un mot de me comporter comme il semblait le désirer.

Je passai ainsi une grosse heure à rêvasser, puis j'ôtai ma redingote; mais tout à coup la sonnette tinta. Mon oncle m'appelait; je courus en toute hâte à sa chambre.

Il m'ordonna avec colère de placer un livre ou n'importe quel autre objet devant la veilleuse dont la flamme le gênait.

Je retournai dans ma chambre. Je n'étais pas encore à moitié déshabillé que la sonnette retentit de nouveau.

— Marguerite, la méchante vipère, vociféra

mon oncle, l'a fait exprès de mal arranger mon lit pour m'empêcher de dormir, Les oreillers n'ont pas été remués. Secouez-les.

Deux fois encore son appel me tira de mon lit. La première fois pour lui donner à boire, la seconde, pour couvrir son pied malade.

Enfin je m'endormis, et ne fus plus troublé jusqu'au matin.

VII

Le lendemain, dès l'aube, je me levai aussi doucement que possible, et commençai à m'habiller.

Mon intention était de descendre pendant que mon oncle dormait encore, de prier ma cousine de faire attention à la sonnette, et de m'avertir si mon oncle m'appelait, pendant que j'irais au jardin respirer librement le grand air.

Malheureusement un de mes souliers s'échappa de ma main et tomba bruyamment sur le plancher.

Un furieux tintement de la sonnette me fit rémir. Je courus, chaussé à demi, dans la chambre de l'oncle Jean. Il me demanda en grommelant ce que je faisais, et pourquoi je troublais son sommeil, et m'ordonna d'aller me

recoucher jusqu'à ce qu'il lui plût de m'appeler.

Une heure après, lorsque je m'habillai de nouveau, et qu'il sonna pour la seconde fois, il me fallut essuyer une tempête d'invectives à cause de ma lenteur.

Mais à quoi bon noter jour par jour, heure par heure, les mauvais traitements que j'eus à subir? C'était toujours la même chose; jamais un mot aimable. Et si parfois j'essayais de lui faire comprendre, de façon détournée, combien cela me faisait de peine, alors l'orage se déchaînait, et j'étais abreuvé d'injures, de moqueries et d'humiliations. Et nul espoir, hélas! Cela devait durer ainsi toujours.

Certes, j'avais fermement résolu de supporter patiemment mon sort cruel par affection pour mon bienfaiteur, qui semblait heureux d'avoir trouvé quelqu'un sur qui décharger impunément son humeur irritable, mais mon sensible cœur en saignait à chaque instant. Et quelque effort que je fisse pour me le cacher à moi-même, j'étais profondément malheureux!

Pendant que nous déjeunions, le ciel se couvrit de gros nuages, et il plut si continuellement toute la journée, que je ne pus même pas aller au jardin. En tout cas, cela m'eût été impossible, car mon oncle ne me laissa pas un instant

la liberté, et me força de rester sans cesse en sa présence.

A peine, lorsqu'il s'endormit après le dîner, suivant sa coutume, me fut-il possible de me retirer dans ma chambre pour y rassembler mes idées et me remettre de mon trouble.

Je rangeai encore un peu mes affaires, puis après avoir relu une ode d'Horace pour me distraire je descendis au rez-de-chaussée où ma cousine Marguerite était occupée à coudre.

Comme je me plaignais du mauvais temps qui ne me permettait pas de mettre le pied dehors, elle me répondit :

— Oui, cousin, votre lot est dur... plus dur que le mien. Vous êtes impressionnable ; mais avec le temps cela ira mieux. Pour moi, je vous y aiderai de tout mon pouvoir. Par exemple, demain c'est dimanche. Je me lèverai de bonne heure, pour entendre la messe. Après le déjeuner vous pourrez sortir. Vous aurez le temps de faire le tour du village avant que la grand'messe commence. Restez dehors jusqu'à une heure moins le quart. Ne craignez rien. Pour vous épargner des reproches, je prendrai votre service auprès de l'oncle Jean.

Le sacrifice de ma cousine me sembla trop grand ; mais elle insista si vivement, et se montra si heureuse de m'obliger, que je finis

par accepter avec une profonde reconnaissance.

Le lendemain je sortis avant neuf heures du matin, en me dirigeant vers la place. J'avais mis mes plus beaux habits. Le ciel était pur et le soleil du printemps répandait sur la nature réjouie sa féconde et bienfaisante lumière.

Comme je respirais à longs traits cet air vivifiant qui m'emplissait les poumons; avec quel bonheur je regardais autour de moi! je jouissais d'une heure de liberté!

Le village de Visseghem était déjà, à cette époque, une commune populeuse. D'un côté de la vaste place s'élevait l'église avec sa façade gothique et son clocher pointu. Les trois autres côtés étaient bordés de jolies maisons, parmi lesquelles celle de l'oncle Jean, la brasserie *la Licorne* le cabaret de *la vache Jaspée* et la grande savonnerie étaient les principales.

Beaucoup de gens humaient l'air et le soleil devant leur porte; quelques-uns se promenaient sur la place; les enfants jouaient en foule sous les tilleuls. Tous me regardaient avec curiosité, et je voyais, non sans orgueil, que ma toilette recherchée, et peut-être aussi l'élégance de ma personne leur inspiraient une sorte d'admiration. Ils ne pouvaient pas voir que j'étais infirme, car

cachais soigneusement ma main gauche dans la poche ou sous mon habit.

Je fus agréablement surpris en m'apercevant que tout le monde me connaissait déjà. Partout où je passais, le salut amical de : Bonjour, Roobeck, bonjour, M. Félix, résonnait à mes oreilles. Les petits enfants mêmes bégayaient mon nom.

Mon arrivée à Visseghem était donc un événement intéressant dont le bruit s'était répandu dès le premier jour dans les moindres demeures. Cette idée ne flattait pas peu mon amour-propre.

Parfois les gens qui se tenaient sur le pas de leur porte m'adressaient la parole et m'invitaient à entrer un instant, surtout dans les maisons où il y avait des jeunes filles ; mais si aimable que fût l'invitation, et si doux que fût le sourire des petites rougissantes, je passai rapidement en excusant en quelques mots.

J'avais la triste conviction qu'aucune jeune fille ne pouvait aimer ni accepter pour mari un homme atteint d'une si vilaine infirmité que la sienne. En effet, ma main gauche était repoussée à voir, je le croyais du moins, et si ridicule que cela puisse être, j'étais plein de confusion chaque fois que quelqu'un remarquait pour la première fois ma main mutilée.

Ce sentiment irréfléchi de honte me poussa loin du marché et me faisait rechercher la solitude. Je me souvins que ma cousine Marguerite m'avait indiqué comme but de promenade une propriété de mon oncle située à un quart de lieue du centre du village, et appelée le « petit jardin ». Naguère, quand l'oncle Jean était moins souffrant et moins longtemps atteint du rhumatisme et de la goutte, il gardait pour son agrément personnel cette petite campagne où il passait parfois des journées entières. Mais depuis une couple d'années il l'avait louée à un vieux monsieur de la ville qui vivait très retiré.

Marguerite m'avait prié d'avertir en passant le locataire qu'elle enverrait dans le courant de la semaine des menuisiers pour rattacher les voletets que la tempête avait arrachés.

Suivant ses indications je pris un chemin derrière l'église, qui me conduisit par des détours sinueux vers un bois épais dont les arbres encore dépourvus de feuilles, se détachaient comme une tâche noire sur le ciel bleu.

Ce chemin était, de chaque côté, bordé de taillis dont la verdure commençait à pousser. Les premières fleurs du printemps montraient leurs corolles naissantes à travers le gazon. Les oiseaux bavards faisaient entendre leur ramage sur les branches fleuries des pruniers sauvages, et tout

la nature en fête chantait le réveil du printemps.

Je m'abandonnais si complètement à la joie d'être libre et à la douce influence du beau temps, que j'avais oublié la commission dont Marguerite m'avait chargé. Je venais de me la rappeler, lorsque je fus arrêté par un spectacle étrange.

A une quarantaine de pas du chemin s'élevait un grand tilleul séculaire vers lequel conduisait une avenue de jeunes sapins. Au tronc de cet arbre était attaché un Christ en croix de grande dimension, naturelle, grossier de forme, à demi vermoulu, déformé par le temps, et si saisissant dans sa simplicité rustique que j'en fus frappé. J'appris plus tard que ce grand tilleul était un but de pèlerinage pour les villageois qui avaient quelque grâce particulière à demander au Ciel.

J'avais envie d'aller m'agenouiller sur le banc placé au pied du tilleul; mais en voyant passer près de moi une femme accompagnée de ses enfants, leurs livres de prières à la main, je me dis que je n'avais guère de temps à perdre pour arriver à l'heure de la grand'messe. Je hâtai donc le pas, et en quelques minutes j'atteignis la petite campagne où j'avais affaire.

Le Petit Jardin était une assez grande maison mal entretenue, et qui n'avait plus été blanchie depuis longtemps. Quoique située au

bord du chemin, elle paraissait très isolée, car de quelque côté qu'on se tournât, on n'apercevait aucune autre habitation, les premières maisons du village étant cachées derrière un repli monstrueux du terrain.

Après l'avoir examinée d'un coup d'œil rapide, je m'approchai de la porte, et laissai retomber deux fois le marteau de fer. Une très vieille femme vint ouvrir. Elle me dit que son maître était sorti, et je lui fis mon message, puis je rebroussai chemin et retournai au village aussi vite que possible.

Lorsque j'entrai dans l'église, les prêtres montaient à l'autel, et j'aurais difficilement trouvé place, si dix personnes à la fois ne m'avaient offert leur chaise avec des démonstrations de déférence et de sympathie.

Le neveu, l'héritier du riche Jean Roobeck était sans doute un personnage important à Visseghem. Le respect, l'estime de ces bons villageois me consola et me donna du courage. Je pus donc assister aux offices sans trop songer aux humiliations qui m'attendaient au logis.

La messe finie, je restai dans l'église jusqu'à ce que la plupart des fidèles fussent sortis, car je voulais me dérober à la curiosité de la foule. Mais je fus grandement déçu dans mon espoir.

Dans le cimetière et même bien loin en de-

ors, beaucoup de gens, principalement des hommes et des filles, s'étaient placés sur deux rangs pour voir passer le neveu de M. Roobeck et bien regarder. Je cachai ma main estropiée et rouissai, la rougeur au front, entre les deux rangs, sans faire attention au salut amical des mères, aux agaçantes œillades des filles. Je hâtai le pas, et fus bientôt hors de la foule, et au milieu du Marché.

Là je vis un grand nombre d'hommes et de jeunes gens entrer au cabaret de la Vache Jassee pour boire leur pinte et se raconter les nouvelles des patriotes. J'avais grande envie de les suivre pour faire connaissance avec la partie masculine de la population, car les hommes m'inspiraient beaucoup moins de timidité que les jeunes filles. Mais l'idée que je ne pourrais cacher mon infirmité au milieu de tant de monde, qu'il me faudrait donner des explications à ce sujet, me retint et me fit rentrer dans la maison de mon oncle, quoique je n'en approchasse pas sans hésitation. Cette maison n'était-elle pas la sombre prison de mon âme ? Et ne devrais-je pas, derrière ces persiennes closes, vider pendant toute une semaine le calice amer de l'humiliation, avant qu'un nouveau dimanche vînt me rendre une heure de liberté ?

J'entrai cependant, et trouvai ma cousine

Marguerite occupée des apprêts du dîner. Je lui dis que je venais la délivrer et reprendre mon service auprès de mon oncle ; mais elle ne le voulut pas. L'oncle Jean était prévenu que je ne rentrerais que pour dîner. Je devais donc aller me promener, car elle n'était pas sûre de me procurer quelques heures de répit pendant la semaine.

Je me rendis au jardin. Il était plein d'arbres fruitiers, et les parterres ne renfermaient que des légumes. Une haute muraille l'entourait de tous côtés. Dans un coin il y avait une petite maison de jardinier, habitée sans doute par Corneille Sauteriot et sa sœur percluse.

Je n'y vis point de fleurs. Cela m'attrista. L'oncle Jean était-il ennemi des fleurs ? Quoiqu'il en fût, je me proposais bien d'apporter dans ce morne jardin des couleurs et des parfums, à moins que mon oncle ne le défendît formellement.

Je me promenai quelque temps en rêvant dans les sentiers du jardin. Plus d'une fois je dirigeai mes pas vers la maisonnette de Corneille Sauteriot, mais chaque fois je rebroussai chemin, repoussé par une secrète aversion. Quoique je n'en fusse pas certain, il me semblait qu'à mon arrivée le domestique avait voulu me dire du mal de ma cousine, et je la trouvais si bonne

et si serviable pour moi que je me sentais capable de haïr ceux qui osaient douter de sa générosité.

A la fin j'approchai d'une sorte de berceau encore sans feuillage, disposé à l'extrémité du jardin, et garni d'une table et de deux bancs.

Tandis que j'y repassais dans mon esprit tout ce qui m'était advenu depuis vingt-quatre heures, et que je tâchais vainement de découvrir un rayon de lumière dans mon avenir, Corneille, qui revenait de la messe, entra dans le jardin par la grille, et s'approcha en se promenant du côté où je me trouvais. Il tourna et retourna quelque temps autour du berceau, attendant évidemment que je lui adressasse la parole, mais je baissai profondément la tête, et feignis de ne pas l'avoir aperçu. Il finit par me dire :

— Bonjour, monsieur Félix. Beau temps, n'est-ce pas ? C'est dommage que les clématites, au-dessus de votre tête soient encore sans feuilles. L'été ce berceau est un frais abri contre le soleil.

Je murmurai quelques mots inintelligibles.

— Monsieur Félix n'a-t-il pas bien dormi ? demanda-t-il d'un ton où je crus démêler de l'ironie. Mademoiselle Marguerite m'a pourtant fait porter dans votre chambre les literies les plus moëlleuses de toute la maison. Votre cousine a bon cœur, pas vrai, monsieur ?

Je m'indignai à l'idée qu'il voulait, par son ironie déguisée, me faire douter de la sincérité et du bon caractère de ma cousine.

— Asseyez-vous là sur ce banc, dis-je en lui désignant une place devant moi. J'ai quelque chose à vous demander ; vous me direz, j'espère franchement et sans détours ce que je désire savoir.

Il me regarda, visiblement surpris, mais sans laisser voir aucun trouble.

— Vous me faites trop d'honneur, murmurait-il ; c'est seulement pour vous obéir, monsieur, que j'ose m'asseoir.

— Hier, repris-je d'un ton bref, lorsque vous m'avez amené à Visseghem, vous m'avez parlé de ma cousine Marguerite sur un ton singulier. Vous avez voulu me dire du mal d'elle, n'est-ce pas ?

— Du mal ? moi ? de mademoiselle Marguerite ? répéta-t-il ? Au contraire, monsieur ! N'ai-je pas affirmé qu'elle a un excellent caractère ?

— Mais votre intention, en me parlant ainsi, n'était autre, ce me semble, que de me mettre en méfiance contre ma cousine.

— Ah ! monsieur, quelle supposition ! Vous vous êtes trompé. Oserai-je calomnier quelqu'un qui n'a qu'un mot à dire pour nous faire jeter dans la rue, moi et ma sœur infirme ? Non.

non, mademoiselle Marguerite est la meilleure et la plus noble fille du monde, aussi vrai que Corneille Sauteriot marche droit dans ses souliers.

Et il remua de nouveau la tête avec un violent mouvement nerveux.

— Oui, je vous comprends bien, répondis-je sévèrement, vous craignez la juste colère de ma cousine, et c'est pour cela que vous parlez à double entente. Vous avez contre elle une grosse rancune.

— Comme on est souvent mal récompensé du plus pur dévouement ! dit-il en soupirant. Tenez, monsieur, je viens du *Lion Rouge*. Si vous m'y aviez entendu défendre mademoiselle Marguerite contre les méchantes insinuations d'un grossier paysan, vous ne douteriez pas de ma sincérité. Quoique je sois vieux et faible, j'étais prêt à me battre. Mais aussi, monsieur, ce que ces méchantes langues osent dire de vous et de votre cousine Marguerite n'était pas supportable.

— De moi ? Eh bien, qu'ont-ils dit ?

— Ah ! je ne puis ni ne dois vous le répéter, monsieur. Si mademoiselle Marguerite venait à savoir que j'ai osé vous parler de pareille chose, elle comprendrait peut-être mal mon intention, et Dieu sait ce qui arriverait.

Il résista longtemps à mes instances ; il ne se rendit qu'à mon ordre exprès, et après que je lui eusse répété l'assurance que je ne ferais jamais allusion à cet entretien en présence de ma cousine.

— Vous saurez donc, monsieur, ce que cet effronté paysan s'est permis d'affirmer. Mais je déclare d'avance qu'il n'a fait que mentir, et vous devez en être convaincu pour ne pas vous laisser aller à d'injustes soupçons envers votre cousine... Ne faites pas attention à mes mouvements de tête, monsieur. Ce sont ces maudits nerfs...

— J'écoute ! interrompis-je avec impatience.

— D'après ce paysan, reprit-il, votre cousine vous a fait venir à Visseghem parce qu'elle craignait que si vous restiez éloigné de votre oncle, et qu'il devînt lui-même mortellement malade, il ne vous instituât son unique héritier. Ce paysan affirmait, à tort sans doute, que M. Roobeck prend en grippe au bout de très peu de temps toutes les personnes qui demeurent avec lui, et que, pour être bien avec lui, il faut autant que possible vivre éloigné. La mauvaise langue n'eut-elle pas l'impudence de prétendre que votre cousine Marguerite ne vous avait fait venir à Visseghem que pour vous faire perdre l'affection de votre oncle.

— Quelle méchanceté ! m'écriai-je avec indignation. Mon oncle ne cache nullement ses intentions relativement à sa succession, et ma cousine sait bien que ces intentions sont irrévocables. Le dévouement rare qu'elle montre à notre oncle n'est qu'un sacrifice désintéressé de sa part.

— Oui, oui, vous avez raison, monsieur. — Les nerfs me travaillent terriblement. — Je l'ai si bien dit au paysan qu'il a fini par reconnaître qu'il n'était que l'écho d'autres méchantes langues. Mais, pour nous faire comprendre que pareilles choses ne sont pas impossibles, il nous a raconté alors un événement qui s'est passé dans son village lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. C'était l'histoire d'un neveu et d'une nièce qui demeuraient ensemble, comme vous chez un vieil oncle. Le neveu était un bon et candide jeune homme. La nièce lui témoignait tant d'amitié que le pauvre garçon ne pouvait pas se méfier d'elle. Mais elle travaillait en secret contre lui... et quand le vieil oncle mourut et qu'on ouvrit son testament, le neveu n'eut pas un sou, et la nièce eut tout. Vous voyez monsieur, combien les gens sont méchants. Ils inventent de pareilles histoires pour nuire à une brave jeune fille. C'est surtout...

Une contraction nerveuse l'interrompit.

Il voulut continuer, mais je le retins d'un geste et lui dis sévèrement.

— Assez ! Je veux bien croire que vous n'avez pas de mauvaise intention ; mais quoi qu'il en soit, je vous défends, entendez-vous, je vous défends de me parler encore de ma cousine... et si j'apprenais jamais que vous avez parlé méchamment, je n'hésiterais pas à me plaindre de vous à mon oncle. Tenez-vous pour averti, et laissez-moi.

Il se leva en murmurant :

— Monsieur a tort de se défier de moi, mais je respecterai sa défense. J'espère qu'il ne voudra pas faire de mal à un pauvre vieil homme tel que moi. S'il rapportait à mademoiselle Marguerite ce que de méchantes gens disent d'elle, il l'attristerait inutilement, et l'aigrirait peut-être contre moi.

— Non, ne craignez rien, répondis-je, je me tairai ; mais soyez plus prudent désormais.

Corneille Sauteriot s'éloigna profondément affligé de ma sévérité.

Je restai assis le regard perdu dans le vide, réfléchissant à ce que le domestique m'avait dit. Ma pauvre cousine, si innocente et si bonne, était l'objet de la haine de méchantes gens. Cela m'attristait fort. Le désintéressement le plus complet, le dévouement le plus noble

ne préservaient donc pas de la calomnie ?
Que penser du domestique ? Il semblait avoir
du respect et de l'affection pour ma cousine ;
mais ses paroles sincères ou non, me faisaient
mal parce qu'elles m'obligeaient à lutter contre
la méfiance qui voulait se glisser dans mon cœur.
Vraiment ce domestique, dont l'intention se-
crète restait un mystère pour moi, m'inspirait
de l'aversion, et je résolus d'éviter autant que
possible tout entretien avec lui. Au bout d'un
quart d'heure de réflexion j'avais tout à fait sur-
monté ma défiance. Marguerite était ma protec-
trice ; jusqu'à présent je n'avais reçu d'elle que
des marques d'amitié ; elle était ma seule con-
solation dans la vie amère à laquelle j'étais
condamné. Soupçonner ses intentions eût été
une coupable ingratitude.

Je me levai et quittai le jardin.

A peine eus-je mis le pied dans le vestibule
que j'entendis la voix tonnante de l'oncle Jean.

— Marguerite ! Marguerite ! criait-il, où est
mon neveu ? Qu'il vienne, le fainéant ! je lui ap-
prendrai à flâner dans le village tandis que je
suis seul ici, à me tordre de douleur ! Allez le
chercher et ramenez-le parses longues oreilles...
Tonnerre ! Me laissera-t-on crever comme un
chien !

Je montai en toute hâte.

Il va de soi qu'à mon entrée dans la chambre de mon oncle un nouvel orage éclata, si violent et si prolongé que les roulements en bourdonnaient encore dans mes oreilles lorsque je me mis au lit, ce soir-là, fatigué et découragé, et ne sachant pas si la sonnette ne me réveillerait pas une dizaine de fois.

IX

Quelques mois se passèrent ainsi sans changement.

Ma cousine Marguerite était toujours aussi bonne pour moi, et plus j'apprenais à la connaître, plus j'éprouvais de reconnaissance. Il y avait pourtant dans sa conduite quelque chose qui me faisait penser parfois avec une certaine défiance aux paroles ambiguës de Corneille Sauteriot. Il me semblait que Marguerite prenait beaucoup trop de souci de la succession de notre oncle. De temps en temps, quand nous étions seuls, elle exprimait la crainte que l'oncle Jean ne légât son bien à des parents éloignés, ou à des étrangers. Il semblait bien décidé, pour le moment, à me laisser la moitié de sa fortune. Mais il pouvait bien, sans que personne le sût,

faire un testament olographe avec des dispositions tout à fait inattendues. Je devais, dans mon intérêt et dans le sien, saisir l'occasion favorable de donner prudemment à mon oncle la conviction qu'il ne pouvait avantager d'autres personnes que celles qui le servaient et qui le soignaient dans sa maladie. Mais je reculai devant de semblables efforts. Parler de testament et d'héritage à mon oncle, comme si j'attendais sa mort avec impatience, je ne l'eusse pas osé pour tout le monde. Marguerite s'aperçut bientôt qu'en cela je ne pouvais ni ne voulais suivre son conseil, et elle n'insista pas davantage.

Je m'étais presque accoutumé aux gronderies de l'oncle Jean. Mais la contrainte continuelle où je vivais obscurcit mon cerveau, et souvent je m'apercevais avec anxiété que mes idées commençaient à devenir troubles et confuses.

Je ne jouissais d'un peu de trêve que lorsque les journaux nous apportaient des nouvelles inquiétantes de France. A Paris le peuple était depuis longtemps en révolution, et se livrait tous les jours à des actes de violence contre le roi, les nobles et le clergé. Mon oncle, quoiqu'il blâmât la conduite des Français, feignait pour me contrarier, une vive admiration pour Marat, Mirabeau et les Jacobins. Il convenait que c'étaient des coquins, mais eux seuls montraient du cou-

rage, tandis que les honnêtes gens courbaient la tête comme des lâches.

Il en voulait terriblement à maître Verdilleu, notre voisin, et non sans raison ; car pendant que l'oncle Jean souffrait de sa goutte, l'autre sciait et clouait constamment avec ses ouvriers et faisait tant de bruit que notre maison en tremblait, et que nous avions peine à nous entendre. Parfois, quand le tapage devenait insupportable, l'oncle Jean envoyait ma cousine chez le charpentier pour le prier de faire moins de bruit ; mais elle revenait toujours avec un refus grossier. On devine combien mon oncle tempêtait alors contre son ennemi Verdilleu, et le menaçait de son implacable vengeance.

Par malheur, durant plus de quatre mois l'oncle Jean resta affligé de la goutte et des rhumatismes, à ce point qu'il ne pouvait descendre. Mais depuis huit jours son état s'était sensiblement amélioré, et il pouvait faire quelques pas dans sa chambre en s'appuyant sur sa canne.

Cette amélioration me remplit d'espoir. Une fois mon oncle sur pied, je pourrais faire avec lui de longues promenades. Il ne souffrirait plus, et serait probablement d'une humeur plus patiente. Je pourrais quitter ma sombre prison et vivre au grand air.

Nous étions encore en plein été, et toute la

campagne était verte... O liberté promise, comme tu me souriais, même dans mes rêves !

Enfin mon oncle se rétablit si bien qu'un soir il m'annonça qu'il voulait essayer le lendemain une promenade. J'en fus si joyeux que je m'attirai une verte semonce. Cette joie, disait l'oncle Jean, n'était qu'une preuve de mon ingratitude. Si je me montrais si exalté à la seule idée d'une promenade au grand air, c'était parce que j'étais dégoûté de soigner et d'assister dans sa chambre un vieillard malade.

Cette fois ses reproches ne m'émurent guère. L'espoir d'un changement dans ma triste vie me donnait de la force.

Le lendemain je sortis en effet avec mon oncle. Il s'appuyait de la main droite sur une canne, et de l'autre côté je devais le soutenir avec le bras, quoiqu'il eût pu se passer facilement de mon aide.

Tandis que nous traversions la place, beaucoup de gens vinrent sur leur porte pour nous regarder ; mais la plupart disparaissaient à notre approche, comme s'ils avaient peur de nous. Deux ou trois seulement osèrent nous attendre et adresser à mon oncle quelques questions sur sa santé.

Ses réponses ne furent pas moins rudes que d'habitude, et je craignais qu'il ne se fît quel-

que querelle ; mais ces personnes qui le connaissaient bien, ripostaient en riant, et paraissaient exciter à dessein sa colère.

Je hasardai une timide observation.

Mon oncle me répondit avec courroux :

— Quoi ! innocent blanc-bec ! Vous osez ouvrir le museau pour vous mêler à notre conversation ? Quand les grandes personnes causent, les enfants doivent se taire.

Je me tus en effet et baissai la tête avec humilité.

Un peu plus loin l'oncle Jean entra au cabaret de la Vache Jaspée. Je dus lui apporter une chaise, lui mettre son verre de bière dans la main, ramasser sa canne, essuyer la table devant lui, et tous ces ordres me furent donnés si brutalement, et avec un tel accompagnement d'injures que les gens de la maison me témoignaient leur pitié par leurs tristes regards.

Mon oncle resta très longtemps au cabaret. Il y avait rencontré quelques paysans qui ne le craignaient ni ne l'épargnaient guère. Il dut entendre beaucoup de paroles désagréables, mais il paraissait tout heureux de pouvoir y répondre sur le même ton. Quand les paysans partirent, il les remercia de leur amusante société, et leur serra la main comme à ses meilleurs amis.

Nous quittâmes le cabaret. A peine avions-

nous fait quelques pas, que nous vîmes arriver le fermier Beks, le même qui m'avait dit tant de mal de mon oncle.

— Ah ! ah ! je suis charmé de vous rencontrer ! s'écria l'oncle Jean. Arrêtez-vous un instant, j'ai à vous parler.

— Laissez-moi en paix, vilain porc-épic, gromela le fermier Beks en passant. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. S'il vous faut quelqu'un à quereller et à injurier, cherchez ailleurs.

— Malhonnête rustre, lui cria mon oncle, prenez garde, je vous trouverai bien. Oui, mille tonnerres, vous saurez plus tard comment Jean Roobeck se venge.

Nous vîmes, de l'autre côté de la place M. Bakkerzeel qui nous saluait de la porte de la grande huilerie, et paraissait nous appeler. Nous allâmes à lui et entrâmes dans sa maison.

Il nous introduisit dans un beau salon et nous offrit des sièges. Je croyais m'asseoir comme mon oncle, mais celui-ci m'en empêcha sous prétexte que j'étais encore trop jeune pour prendre place parmi des personnes raisonnables. Je me levai et restai debout, immobile, tandis qu'ils échangeaient quelques mots sur l'indisposition de M. Roobeck.

— Il faut saluer ma famille, dit M. Bakkerzeel.

zeel. Ma femme et ma famille m'en voudraient si je ne leur donnais pas cette occasion de vous féliciter de votre rétablissement.

Il sortit à ces mots.

— Pourquoi êtes-vous là comme un écolier qui va recevoir la fêrule ? demanda mon oncle. Levez ta tête, et ne faites pas croire aux gens que je vous mets la corde au cou.

Il fut interrompu par le retour de notre hôte qui rentra avec une vieille dame et deux jeunes filles.

Ces demoiselles étaient très jolies, et très élégamment vêtues à la dernière mode française.

Je cachai soigneusement ma main difforme.

Après avoir félicité l'oncle Jean, les jeune filles daignèrent s'occuper de moi. Elles étaient curieuses de savoir si le village de Visseghem me plaisait, et si, maintenant que mon oncle était guéri, on ne me verrait pas un peu plus souvent. Je devais engager mon oncle, disaient-elles, à honorer quelquefois leur père d'une visite. Elles avaient un beau jardin, et si j'aimais les fleurs, elles se feraient un plaisir de me montrer toutes les nouvelles plantes qu'elles avaient fait venir de Gand au printemps.

Tandis que l'oncle Jean causait avec leurs parents, les demoiselles m'entraînèrent vers la fenêtre pour me faire jeter un coup d'œil sur le

jardin. Elles étaient si aimables et si gentilles que j'oubliai mon oncle. Je répondis du mieux que je pus, et il vint même un moment où je parlai tout haut, et où je les fis rire par un mot spirituel.

Cela m'attira tout à coup les railleries de mon oncle. Comment un blanc-bec, un écolier tel que moi osait-il se permettre de badiner avec des demoiselles et de faire le plaisantin ? C'était inouï ; on voyait bien que nous vivions en temps de révolution, car il n'y avait plus d'enfants.

Ma bonne humeur était partie : Je me reculai sans rien dire, et restai à côté de mon oncle, la tête basse, comme si j'avais commis quelque méfait.

— Il est temps que nous nous retirions, grommela l'oncle Jean, sans cela le don Juan imberbe pourrait devenir dangereux. D'ailleurs je me sens fatigué ; c'est trop pour ma première sortie.... Pourquoi restez-vous là comme une bûche ? Tendez les mains, et aidez-moi à me lever.

Je frémis. Je ne pouvais pas dissimuler plus longtemps mon infirmité. Je me soumis en soupirant à mon triste sort, et le pris sous les épaules pour le soulever.

Ah ! quelle cruelle blessure je reçus dans mon amour-propre ! Mon oncle pesta contre ma maladresse, et tandis que les jeunes filles pas-

me laissaient désagréablement surprises de mon infirmité, il m'appela manchot.

Il me semblait que j'allais rentrer sous terre de honte. Je ne sais comment je sortis de cette maison. Je crois même que je partis sans savoir.

En chemin, l'oncle Jean m'accabla encore de reproches, mais je ne l'entendais plus. Que m'importait d'ailleurs, puisque personne, surtout les demoiselles Bakkerzeel, n'étaient plus là pour être témoins de mon humiliation ?

A peine eus-je, avec l'aide de Marguerite, ramené mon oncle dans sa chambre et dans son fauteuil, que je m'enfuis dans ma chambre sous le premier prétexte venu, et me mis à pleurer pour soulager mon cœur.

Plus de grâce pour moi, mon oncle me rappela à différentes reprises, et quand je reparus, la vue de mes larmes mit le comble à sa fureur ; cette journée fut une des plus cruelles de ma triste vie.

Marguerite, la bonne Marguerite seule, versa un peu de courage et de consolation dans mon cœur brisé.

Bien des mois se passèrent ainsi sans que le moindre rayon vînt éclaircir mon sombre avenir.

Vers la fin de cette année d'importants évé-

nements politiques apportèrent un peu de répit à l'amertume de mon sort, quoique j'en fusse profondément affligé.

Après de longues et infructueuses négociations, l'empereur d'Autriche, successeur de Joseph II, avait envoyé vers nos frontières une armée considérable pour réduire de nouveau sous sa domination la Néerlande Catholique.

Les Belges qui, pendant tout l'été, avaient perdu un temps précieux à de furieuses querelles entre les partisans de Van der Noot et de Vonck, s'aperçurent au moment décisif qu'ils avaient aveuglement usé leurs forces, et que maintenant, sans unité de vues, et même sans confiance dans leur cause patriotique, ils pourraient difficilement tenir tête à un ennemi supérieur en nombre. Aussi se soumirent-ils après une faible résistance, et la Néerlande accepta sans grande émotion sa rentrée sous la domination autrichienne.

Ces événements n'apportèrent pas d'autre changement dans ma vie que d'occuper pendant quelques semaines l'esprit de l'oncle Jean, et de détourner sur d'autres que sur moi les éclats de sa colère. Auparavant il n'était pas rare qu'il s'élevât contre les patriotes ; maintenant il maugréait sans cesse contre les Autrichiens.

Cette hardiesse aurait pu lui attirer de graves

insagrémens ; mais la plupart des villageois partageaient sa haine contre les kaiserliks, et en surplus on le considérait comme un braillard sans conséquence, ou comme une espèce de fou dont les paroles ne signifiaient rien.

Mais à la longue on s'habitua au nouvel ordre de choses, d'autant plus facilement que le gouvernement autrichien traita les Néerlandais avec beaucoup de douceur. L'oncle Jean détournait son attention des affaires politiques, et redevenait, comme auparavant, le principal objet de son incessante mauvaise humeur.

Presque tous les jours, même pendant les froides journées d'hiver, je devais sortir avec lui, quoiqu'il n'eût même plus besoin de canne et qu'il pût se passer de mon aide, mais il semblait indispensable au bonheur de cet être bizarre de le voir me traiter devant tous comme son domestique, pour ne pas dire comme son chien. C'est ainsi qu'il me contraignit plusieurs fois de le suivre à l'huilerie, et chaque fois en présence des demoiselles Bakkerzeel, il m'abreuva de consultations et de moqueries. Les jeunes filles essayaient de m'en consoler, et cependant j'avais peur d'aller dans leur maison ; il semblait presque que l'on me conduisît au supplice.

Je devins stupide, apathique, et à peu près indifférent, du moins en apparence.

A force d'être humilié devant la plupart des habitants de notre commune, un sentiment d'ombrageuse timidité, sinon de misanthropie finit par se glisser dans mon cœur. Même quand j'étais libre, je restais à la maison dans ma chambre, et cherchais des consolations dans les livres que j'avais apportés du collège. Si par hasard je sortais, c'était par la petite porte du jardin, et à travers les champs, pour ne rencontrer personne.

Parfois mon esprit se révoltait contre le sort. Alors je me demandais s'il n'eût pas mieux valu pour moi dire adieu à mon oncle, et chercher dans l'une ou l'autre ville une place d'instituteur. Mais toujours je repoussais cette pensée avec indignation. Mes parents et moi n'avions-nous pas joui pendant toute notre vie des bienfaits de mon oncle ? Et je l'abandonnerais dans sa vieillesse, et je ne serais plus là pour lui fermer les yeux, quand Dieu trouverait bon de le rappeler à lui !

X

Le long hiver était passé et le long mois de mai avait de nouveau reverdi et refleurì les champs. J'étais si énérvé, si découragé, que je ne sortais pas et que je préférais rester assis dans ma chambre. J'étais devenu maigre et pâle, et Marguerite hochait parfois la tête avec pitié lorsqu'elle reconnaissait l'inutilité de ses efforts pour me consoler. Elle craignait que je ne devinsse malade.

Il allait se passer quelque chose d'insignifiant en apparence, mais qui devait avoir une influence décisive et durable sur ma vie.

Une après-midi, pendant que l'oncle Jean était assoupì, ma cousine Marguerite me dit :

— Cousin, je croyais sortir pour aller demander à M. Bokstal, le maître d'école, pourquoi il ne vient pas payer son loyer. Mais j'ai pensé que

je ferais mieux de vous charger de ce message. Connaissez-vous maître Bokstal?

— Je l'ai rencontré quelquefois et échangé un salut avec lui, répondis-je, mais il paraît peu communicatif.

— Sa vue est faible. Je doute qu'il vous ait reconnu. Vous vous plaignez, Félix, de n'avoir personne avec qui causer de livres et de littérature. Thomas Bokstal est un homme instruit. Il a été à l'Université de Louvain pour devenir docteur; mais une grave maladie des yeux l'a empêché de continuer ses études, et le besoin l'obligea à devenir maître d'école. Il doit connaître le latin comme vous, et saura, sans nul doute, parler des choses dont vous vous occupez sans cesse. Allez chez lui, sous le prétexte de son loyer, et tâchez de causer un peu avec lui. Ne secouez pas la tête; peut-être me remercieriez-vous de vous avoir fourni cette occasion. En tout cas, c'est à essayer. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le paiement du logis; il n'y a rien à craindre pour cela; je sais pourquoi il est en retard. Il faut savoir que maître Bokstal, qui a cinq enfants, ne peut pas gagner assez avec son école pour nourrir sa famille; mais il a une fille très instruite...

— Il a une fille! murmurai-je surpris et presque inquiet de cette particularité.

— Vous avez donc toujours peur des filles ? dit-elle en riant. Soyez tranquille pourtant, cousin. La jeune fille en question est depuis trois ans en Allemagne, et qui sait si elle en reviendra jamais. Lorsque les édits de l'empereur Joseph II commencèrent à émouvoir le peuple chez nous, elle était institutrice des enfants du comte d'Unterbach, qui habitait un château, à une demi-lieue d'ici. Elle partit pour l'Allemagne avec la famille du comte. A en croire son père il n'y a pas au monde de meilleur cœur ni d'âme plus noble. Il est certain qu'elle est très bonne, car elle envoie à son père, qui sans cela serait dans le besoin, assez d'argent pour se tirer honnêtement d'affaire ; s'il est en retard de payer, c'est probablement parce qu'il n'a pas encore reçu l'argent que sa fille doit lui envoyer... Allez le voir après quatre heures, sa classe est finie alors. Je dirai à l'oncle Jean que j'ai absolument besoin de vous pour cette commission. Si M. Bokstal pouvait payer tout de suite, voici une quittance acquittée.

A l'heure dite je me rendis au hameau de Blekhout et frappai à la porte de maître Bokstal.

Une petite fille d'environ huit ans m'ouvrit et me salua très poliment avec un doux sourire.

— Veuillez entrer, monsieur Félix, dit l'enfant qui paraissait me connaître. Mon père est au jardin. Il sera content de vous voir ; car nous avons si souvent parlé de vous ! Suivez-moi, s'il vous plaît, monsieur.

Cette enfant, avec ses yeux noirs et brillants, et ses joues roses, qui était si gentille et parlait une langue si choisie, cette enfant me charma. Je la pris par la main et me laissai conduire dans le petit jardin qui était très bien soigné et plein de fleurs.

Je vis de loin le maître d'école courbé sur un parterre. A la voix de sa petite fille qui m'annonça, il vint à moi.

M. Bokstal était un homme d'environ cinquante ans, maigre et maladif, et portait de grandes lunettes. Quoique visiblement usés, ses habits, par leur coupe élégante et leur couleur sombre, lui donnaient l'air d'un homme comme il faut.

Il s'approcha en souriant, me serra la main, et s'écria :

Quel bonheur pour nous d'être enfin honorés de votre visite ! Venez, M. Roobeck, il fait si bon ici, à l'air. Asseyons-nous sous cette tonnelle, nous causerons un peu.

Lorsque nous fûmes assis sur le banc sous la jeune verdure, il me dit :

— Si vous venez pour me parler du loyer, nous en aurons vite fini. A midi le messenger de Courtrai m'a apporté l'argent de notre bonne Hélène. Je vous remettrai le montant du loyer quand vous vous en irez. Causons un peu maintenant... Mais d'abord il faut que ma femme et mes enfants viennent vous saluer.

— Marguerite, cours vite avertir ta mère que M. Félix Roobeck est ici, dit-il à la petite fille. Les enfants peuvent interrompre un moment leur travail du soir.

Je ne tardai pas à voir apparaître une femme avec quatre charmants enfants, deux garçons et deux filles, de cinq à douze ans.

Tous me saluèrent poliment, et la femme prononça quelques mots pour me témoigner combien elle se sentait honorée de ma visite.

Les enfants, qui me regardaient timidement et en silence, reçurent l'ordre de me donner la main. Mon sourire leur apprit sans doute qu'ils étaient devant un ami, car ils se précipitèrent à l'envi, et s'aperçurent seulement alors que je n'avais qu'une main à leur tendre.

Pour la première fois de ma vie je ne m'en sentis point confus. Je n'avais pas à craindre de moqueries de ces innocentes créatures ni de leurs parents. Sans hésiter je leur montrai mon infirmité et leur dis :

— Voyez, chers enfants, que mon exemple vous apprenne à être prudents avec le feu. Quand j'étais tout petit, plus petit que vous, je tombai dans un chaudron d'eau bouillante, et vous en voyez les tristes suites.

Cette hardiesse, ou plutôt cette franchise me mit tout de suite à l'aise, et je n'eus plus à m'inquiéter avec ces bonnes gens de cacher ma main sous mes vêtements.

Je causai gaiement avec les enfants, je leur promis des jouets et des friandises, et les caressai l'un après l'autre : Mariette et Jeannot, ToINETTE et François.

Mon intimité avec les enfants paraissait plaire beaucoup au maître d'école et à sa femme ; mais il y mit bientôt fin en les renvoyant à leurs devoirs. Avant de nous quitter madame Bokstal me fit promettre de renouveler de temps en temps ma visite en passant. Lorsque je fus seul avec le père, il commença à me parler de choses qu'il avait à cœur autant que moi. Il savait que j'avais fait mes humanités au collège Saint-Paul à Tournai, et comme il avait passé lui-même plusieurs années à l'Université de Louvain, nous étions comme deux anciens étudiants qui rappellent avec plaisir leurs souvenirs de la vie scolaire et qui passent en revue les plus beaux morceaux des poètes et des philosophes qu'ont

leur a appris à admirer. Il était plus avancé que moi en ces matières, mais ma mémoire était plus jeune et plus fraîche, et je pouvais lui tenir tête sans trop d'infériorité.

C'est une chose étonnante combien un sentiment profond, également partagé, rend les hommes égaux. Maître Bokstal avait oublié son âge, et moi ma jeunesse relative. Nous causâmes pendant une heure comme deux compagnons d'études qui seraient tout fraîchement sortis des bancs du collège.

Notre intéressant entretien passa ensuite à d'autres sujets. M. Bokstal me parla, entre autres choses, de sa fille Hélène, qui était institutrice au château du comte d'Unterback, près de Prague, en Bohême. Une fois sur ce chapitre, il était difficile de l'en détourner. Son Hélène était son orgueil et son bonheur. Non pas seulement à cause de sa rare instruction (elle savait le flamand, le français et l'allemand,) mais surtout pour sa bonté, sa piété, la noblesse de son cœur. C'est à elle qu'ils devaient de traverser les difficultés de la vie sans avoir à souffrir du besoin.

Tandis que le père reconnaissant parlait avec enthousiasme de sa fille, je croyais pouvoir conclure de ses paroles que son Hélène était une très jolie fille. Il ne le disait pas, mais toutes les qualités morales qu'il me vantait, revêtaient

dans mon esprit une forme physique analogue : Aussi n'étais-je pas fâché d'apprendre qu'il se passerait encore des années avant qu'Hélène pût revenir, car un pressentiment secret me faisait craindre que sa présence ne m'empêchât de continuer mes visites chez M. Bokstal.

Nous nous promenions dans le jardin tout en causant. Le maître d'école était grand amateur de fleurs et de plantes. Il en connaissait tous les noms, flamands ou latins.

Mais je m'aperçus bientôt que la moindre circonstance évoquait en lui l'image d'Hélène avec son auréole d'amour et de noblesse. Ces belles anémones, elle les avait plantées elle-même ; ces roses mousseuses, près de la maison, elle les lui avait données pour sa fête ; ces grosses pivouines jaunes, elles les avait eues de la comtesse d'Unterbach ; tous les petits parterres du côté du soleil, pour les fleurs d'été, attendaient la semence qu'elle avait envoyée d'Allemagne. En un mot, tout dans ce jardin lui rappelait sa fille chérie ; on eût dit qu'il l'avait toujours devant les yeux.

Avant de quitter M. Bokstal, je connaissais donc le caractère de son Hélène, comme si j'avais vécu des années à ses côtés ; mais ce que je ne savais pas, et ce que je n'osai naturellement pas demander, c'était si la beauté de son

visage répondait à la beauté de son âme.

En fin de compte, j'avais passé dans ce joli jardin, en compagnie de M. Bokstal, une couple d'heures très agréables. J'avais soulagé mon cœur en parlant poésie, beaux-arts et science ; j'avais été éloquent, et je sentais maintenant que j'étais un homme et non plus un enfant, comme le disait encore l'oncle Jean, et comme j'avais presque fini par le croire à la longue.

Après avoir reçu le prix du loyer, j'entrai dans la maison pour prendre congé de la mère et des enfants.

Ils me témoignèrent beaucoup d'amitié, et me firent promettre de revenir bientôt, ce que j'eusse fait d'ailleurs sans y être invité, car si j'avais été mon maître, j'aurais volontiers, me semble-t-il, demandé à rester avec eux.

Toute la famille m'accompagna jusqu'à la porte et me serra la main. Je fus heureux et fier d'entendre mon nom prononcé avec autant de sympathie que de respect par ces chers petits qui me criaient : « Au revoir, M. Roobeck, bonjour M. Félix. »

Je revins à la maison d'un pas léger, fortifié et raffermi ; et l'idée d'être raillé ou injurié par mon oncle ne m'attristait plus. Il pouvait s'en donner à son aise ; je le souffrirais en silence

désormais, sans m'en affliger comme auparavant.

Lorsque je remis l'argent à Marguerite, et qu'elle me demanda si j'avais causé avec le maître d'école, et ce que je pensais de lui, je la remerciai chaleureusement du grand plaisir que son amitié m'avait procuré. Elle me promit qu'elle tâcherait de me donner de temps en temps quelques heures de liberté pour faire une ou deux visites par semaine au maître d'école. C'était assez difficile, car M. Bokstal n'étant libre qu'après quatre heures de l'après-midi, je ne pouvais profiter de la sieste de l'oncle Jean.

Marguerite ayant réussi à me donner quelques heures de liberté quatre jours après, je songeais à tenir ma promesse d'apporter des jouets et des bonbons aux enfants de M. Bokstal. L'argent ne me manquait pas, car mon oncle était fâché de ce que je n'eusse pas dépensé deux schellings, en dehors de quelques vêtements et de quelques livres que j'avais fait acheter par le messenger.

Je m'étais fait rapporter d'Ypres deux poupées tout habillées et deux polichinelles, et de plus, pour chaque enfant, un paquet de gâteaux, d'un poids égal, pour ne pas exciter de jalousie entre mes petits amis.

Il avait plu toute la journée, et la rue était couverte de flaques d'eau.

M. Bokstal vint ouvrir lui-même, lorsque je frappai à sa porte. Il m'introduisit dans la salle à manger, en exprimant le regret que le temps ne nous permît pas de nous promener au jardin. Sa femme et ses enfants étaient assis autour d'une table, ayant devant eux qui un cahier, qui un livre, qui une ardoise, et occupés à faire leurs devoirs de classe.

On leur permit de se lever et de me donner la main. J'étais mes cadeaux; et donnai à chaque petite fille une belle poupée et à chaque petit garçon un grand polichinelle qui faisait d'étranges gambades quand on tirait la ficelle.

Je crus que les pauvres enfants allaient devenir fous de joie. Ils me baisèrent la main, remplirent la chambre de leurs cris joyeux et se mirent à danser en rond. Ce fut bien pis quand chacun d'eux reçut un paquet de sucreries représentant les bonshommes et des animaux de toutes couleurs, avec des menues dragées comme on en distribue au baptême des enfants riches.

La première explosion de leur joie étant un peu calmée, M. Bokstal voulut leur faire mettre les jouets et les bonbons de côté, jusqu'à ce qu'ils eussent fini leurs devoirs. Les enfants obéirent sans murmurer et reprirent leurs places autour de la table. Mais il était visible, à leurs regards tristes et distraits, qu'ils n'avaient plus la tête

à l'étude. A la prière de la mère, on leur accorda une heure de congé.

Mariette vint me chercher pour m'asseoir à la table et jouer avec eux. Je m'en acquittai avec un vrai plaisir. Je fis parler les poupées et danser les polichinelles. Je racontai une drôlerie à chaque friandise qu'ils tiraient du sac, et je répétais en plaisantant toutes les petites farces, tous les petits tours d'escamotage que j'avais appris au collège. C'était une fête pour ces chers enfants et une fête aussi pour mon cœur, affamé depuis plus d'un an d'affection et d'intime causerie.

Bokstal et sa femme paraissaient aussi heureux que nous, et je lisais sur leur visage combien ils étaient reconnaissants du plaisir que je procurais à leurs enfants. Madame Bokstal surtout était heureuse, ses yeux se mouillaient de larmes, et elle répéta plusieurs fois que je devais avoir un excellent cœur, puisque j'aimais tant les enfants.

Peu à peu l'attention des enfants passa à d'autres objets. Ils me montrèrent les joujoux qu'ils possédaient déjà, leurs images, leurs livres, et chacun de ces objets amena sur leurs lèvres le nom de leur sœur Hélène. Ce qu'ils disaient d'elle devait être exagéré, car on n'eût pas autrement parlé d'un ange.

A la fin jouets et friandises furent serrés dans un tiroir, et les enfants durent reprendre leur travail du soir.

Monsieur Bokstal me fit monter à son cabinet d'étude et me montra les œuvres de beaucoup de poètes latins, parmi lesquels plusieurs m'étaient totalement inconnus. Nous lûmes, nous causâmes, nous parlâmes littérature et linguistique jusqu'à ce qu'il fût mon heure de retourner au logis. Le maître d'école me remercia des agréables instants que je lui avais fait passer, et je lui exprimai ma profonde reconnaissance pour le bonheur que j'avais éprouvé en sa compagnie.

Nous nous séparâmes avec une cordiale poignée de main, et la promesse de nous revoir bientôt.

XI

Chaque dimanche après-midi, et une ou deux fois dans la semaine j'allais voir M. Bokstał, et je passais une couple d'heures à causer avec lui ou à jouer avec ses enfants. J'étais comme de la famille, et les petits, si le respect et la bienséance ne les en eussent empêchés, m'auraient appelé leur frère.

J'avais beaucoup d'amitié et de reconnaissance pour le savant maître d'école, cela se comprend. Je lui devais le réveil de mon esprit et de mon courage. Je ne ressemblais plus à ce que j'étais auparavant. J'étais encore réservé, mais mon excès de timidité avait disparu ; j'avais dépouillé l'enfant, et j'étais devenu un homme par la clarté de mon esprit, et la conscience de ma valeur personnelle.

Mon oncle remarquait ce changement avec un courroux réel ou feint, quoiqu'il ne sût pas à quoi l'attribuer. Je m'enhardis d'abord à vouloir lui prouver froidement qu'il avait tort dans telle ou telle circonstance. Mais l'ouragan de gros mots qui se déchaîna chaque fois sur ma tête me décida à renoncer à de pareilles tentatives et à laisser mon oncle grogner tout à son aise.

Souvent, lorsque je rentrais au logis après avoir entendu parler d'Hélène par son père enthousiasmé, l'image de la jeune fille se dressait devant mes yeux. Je la voyais admirablement belle ; et les figures charmantes de ses frères et sœurs, la beauté même à peine flétrie de madame Bokstal autorisaient cette supposition.

Mais en réalité Hélène était-elle jolie ? Cette question s'imposait à mon esprit avec une irritante importunité. Que m'importait cependant qu'elle fût belle ou laide, cette jeune fille qui vivait loin de moi, que je ne verrais peut-être jamais, ni ne désirais voir ?

Et cependant, j'aurais voulu le savoir.

Le demander à quelqu'un, je ne m'y fusse pas hasardé. Je n'étais sur un pied de familiarité qu'avec M. Bokstal et sa famille. Marguerite ne connaissait pas Hélène.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que j'avais

lié connaissance avec M. Bokstal. Depuis quelques jours il se plaignait de la fatigue de ses yeux, et craignait que cet état n'empirât. Il savait par expérience qu'un mois de repos absolu suffirait à sa guérison. Mais il n'y pouvait pas songer. Si, dans cette saison de l'année, il avait donné un congé de quelques semaines à ses élèves, ils ne seraient plus revenus, et seraient allés à l'école chez le sacristain. Il ne pouvait pas supporter une si grosse perte ; car, en dehors de l'argent qu'envoyait Hélène, son école était sa seule ressource pour lui et sa nombreuse famille. Il devait donc ménager sa vue, dans l'espoir qu'elle se rétablirait petit à petit.

L'oncle Jean, souvent attaqué de la goutte, était pour le moment en proie à un nouvel accès qui le tenait au lit. Il m'était difficile de le quitter, et je restai six ou sept jours sans aller voir le maître d'école.

Au premier jour de répit, je me rendis chez lui en toute hâte. Je trouvai sa femme et ses enfants tout en pleurs et désespérés. J'appris qu'un grand malheur les menaçait. M. Bokstal était sur le point de devoir fermer son école et renvoyer ses élèves. L'état de sa vue avait empiré, et il était presque aveugle.

Elle me conduisit auprès de lui, et je trouvai mon pauvre ami assis dans sa chambre presque

obscur, avec une grande vision devant les yeux.

Je fus si ému de compassion que j'eus toutes les peines du monde à retenir mes larmes. Que j'eusse voulu le consoler ! Mais que pouvais-je lui dire, sinon des paroles banales d'espoir et de sympathie.

Il ne doutait pas de sa guérison. Deux ou trois fois déjà il avait été dans le même état, et il s'en était tiré au prix d'un long repos. Ce qui le désolait, lui et sa famille, c'était la nécessité de renvoyer ses élèves et la perte de son gagne-pain.

Son cœur saignait à l'idée que ses enfants pourraient souffrir du besoin et tomber dans la misère. Il connaissait les déplorables conséquences de la fermeture momentanée de son école. Chaque fois qu'il avait dû s'y résigner pour la même cause, il y avait perdu la moitié de ses élèves. Et il lui en restait si peu, que la moindre désertion l'obligerait à fermer définitivement. Et alors, que faire à son âge pour entretenir sa famille ?

Ses plaintes me touchèrent si profondément que je m'en retournai en soupirant et en ruminant toute sorte de projets pour lui venir en aide. Lui offrir de l'argent ? Je le ferais au besoin ? Mais à quoi pouvait servir le peu d'argent dont

je disposais, s'il devait fermer définitivement son école ?

Je racontai son malheur à Marguerite. M. Bokstal et sa famille étaient les seuls habitants de Visseghem dont elle parlait avec estime et avec sympathie. Elle parut prendre pitié comme moi de leur infortune.

— Croyez-moi, ma cousine, lui dis-je pour finir, si j'étais mon maître, je sais bien ce que je ferais pour sauver M. Bokstal et sa famille.

— Et quel moyen emploiriez-vous ? demanda-t-elle.

— Un moyen infailible. Mais c'est une chose à laquelle je ne puis pas penser maintenant. Et pourtant, Dieu le sait, Marguerite, je donnerais mon sang pour montrer à M. Bokstal, dans son malheur, combien je lui suis reconnaissant.

— Et de quel moyen voulez-vous parler, cousin ?

— De quel moyen ! N'ai-je pas acquis assez d'instruction au collège pour pouvoir la donner à de jeunes garçons ? J'en sais dix fois trop. Eh bien, si j'étais libre, je dirais à M. Bokstal : ne renvoyez pas vos élèves : je vous remplacerai jusqu'à votre guérison ; votre école restera ouverte et vous ne perdrez pas votre gagne-pain.

— Mais vous comprenez, cousine, que cela n'est pas possible. Notre oncle ne me le permettrait pas.

Elle garda un moment le silence, puis elle releva la tête et demanda avec un sourire singulier :

— Impossible ? Et si l'oncle Jean vous l'offrait lui-même ?

— L'oncle Jean me l'offrir ! répétais-je incrédule.

— Je l'essayerai, cousin. Si vous receviez l'autorisation ou l'ordre d'aller donner l'instruction pendant une couple de semaines, ou plus, aux élèves de M. Bokstal, consentiriez-vous à passer le reste de vos journées auprès de votre oncle, pour me laisser le temps de faire aussi mon ouvrage ?

Je lui certifiai qu'en dehors des heures de classes je ne demanderais pas un moment de liberté ; mais j'ajoutai qu'à mon avis tous ses efforts pour obtenir le consentement de l'oncle Jean seraient vains.

Elle monta en courant, et en me disant :

— Attendez-moi ici, je vais le savoir tout de suite.

J'entendis bientôt retentir la voix de mon oncle. Je ne distinguais pas ses paroles, mais mon nom qu'il prononçait au milieu d'un torrent d'injures, me faisait comprendre qu'il ne fallait pas espérer son consentement.

Marguerite ne descendit que longtemps après.

— Ne l'avais-je pas dit, cousine, que c'est impossible ? soupirai-je. Voilà mon oncle très irrité contre moi.

— Oui, répondit-elle, il est furieux contre vous parce que vous avez refusé à M. Bokstal le service que ce malheureux implorait de vous.

— J'ai refusé à M. Bokstal un service qu'il me demandait ?

— Notre oncle le croit, et maintenant il vous enjoint de remplacer M. Bokstal jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Je la regardai avec stupeur. Je savais bien que, pour obtenir quelque chose de mon oncle, le meilleur moyen était souvent de lui demander le contraire ; mais je n'aurais pas cru que ce moyen pût réussir à ce point.

— Tenez-vous bien, me dit Marguerite ; notre oncle vous accusera d'insensibilité et d'égoïsme. Ne faites semblant de rien ; feignez de ne pas vouloir faire la classe de M. Bokstal. N'ayez pas peur d'un petit mensonge, maintenant que vous savez que ce petit mensonge peut seul vous permettre de faire une bonne action... Montez, l'oncle Jean vous attend pour éclater contre vous.

J'obéis lentement, et j'essayai de prendre des forces pour le rôle que m'assignait ma cousine. Je n'étais plus si impressionnable qu'autrefois,

et je comprenais qu'avec des gens tels que mon oncle il était parfois nécessaire d'user de dissimulation. Mais si je n'étais pas encore assez cuivré pour mentir effrontément, je pouvais me faire, et laisser croire à mon oncle, par mon attitude et l'expression de mes traits, que j'avais envers M. Bokstal les dispositions peu charitables qu'il m'attribuait.

Cela se passa ainsi. L'oncle Jean était furieux contre moi. Dans une longue explosion d'indignation il me traita de lâche et de sans cœur. Si j'avais refusé de venir en aide à M. Bokstal, c'était par paresse et par égoïsme.

Je me défendis plus ou moins et balbutiai que je ne pouvais pas, tous les jours, abandonner si longtemps un oncle malade. Mais lui, excité par ma résistance apparente, finit par m'intimer l'ordre d'aller immédiatement avertir M. Bokstal que je ferais la classe à sa place avec tout le zèle et le soin dont j'étais capable, jusqu'à sa complète guérison. Mon oncle me menaçait même de sa perpétuelle disgrâce si j'osais hésiter dans l'accomplissement de ce devoir.

Je promis d'obéir, en feignant une tristesse profonde. Mais quand je sortis de chez mon oncle, mes yeux rayonnaient de joie et mon cœur battait de bonheur.

Après avoir remercié Marguerite avec effusion,

je courus tout d'une haleine chez M. Bokstal, et lui appris la bonne nouvelle avec une joie sans mélange.

Le brave homme se défendit longtemps d'accepter mon offre. C'était un trop grand sacrifice, disait-il. Un fils n'en eût pas fait davantage. Mais il finit par consentir et me serra dans ses bras en pleurant.

Il appela sa femme et ses enfants qui partagèrent sa joie et me comblèrent de bénédictions. Ils seraient tombés à mes genoux, si je ne les en eusse empêchés. Les enfants me baisaient les mains, et grimpaient sur moi pour me passer les bras autour du cou.

Cette journée fut une des plus heureuses de ma vie, tant la conscience du devoir accompli nous met de joie au cœur.

Au bout d'un quart d'heure les enfants se retirèrent avec leur mère, car il était temps qu'ils allassent se coucher.

M. Bokstal me remit une lettre qu'il avait reçue d'Allemagne, et comme sa mauvaise vue ne lui permettait pas de me la lire, il me pria d'en prendre connaissance.

C'était l'écriture d'Hélène, de cette Hélène dont l'image me poursuivait sans cesse. Ma main tremblait.

La lettre s'était probablement égarée en route.

car sa date remontait à plus d'un mois. Elle contenait une nouvelle qui m'inquiéta. Hélène espérait, disait-elle, qu'elle reviendrait dans quelques mois. Elle n'en était pas encore sûre, mais selon toutes les probabilités, son service chez le comte d'Unterbach deviendrait inutile au commencement de l'année suivante. L'une de ses élèves devait se marier, et l'autre entrer au couvent.

Quand je rendis à M. Bokstal la lettre de sa fille, ma bonne humeur avait presque disparu. Hélène, revenir ! Sa présence m'empêcherait de rester dans la maison sur le même pied d'intimité, et peut-être même de continuer mes visites. Mais dans tous les cas elle devait encore rester plusieurs mois en Allemagne. Cette idée me permit d'écouter sans trop de distractions les paroles de M. Bokstal.

Je reçus de lui toutes les explications dont je pouvais avoir besoin pour faire sa classe dès le lendemain. Il me remit la liste nominative de ses élèves, suivant leur degré d'avancement, me montra les livres dont on se servait dans chaque classe, et me donna tant de détails que je finis par être au courant presque aussi bien que lui.

Le lendemain, lorsque neuf heures sonnèrent au clocher de l'église, les écoliers de M. Bokstal étaient assis sur leurs bancs. J'entrai en classe

et leur adressai une courte allocution, moitié sérieuse, moitié plaisante, pour leur apprendre la maladie de M. Bokstal, et la mission que j'avais de le remplacer en attendant sa guérison.

D'abord les petits garçons m'écoutèrent bouche bée, et avec une visible méfiance. Mais mon ton amical et mes paroles encourageantes amenèrent bientôt le sourire sur leurs lèvres, et avant que j'eusse cessé de parler je pus m'apercevoir que les écoliers n'étaient pas fâchés d'avoir un instituteur si jeune et si affable.

Je passais tous les jours cinq heures, assiduellement, dans l'école de M. Bokstal. Je me sentais heureux, et ce bonheur rayonnait au dehors. Mes élèves, charmés et encouragés, faisaient des progrès sensibles, et répandaient dans toute la commune l'éloge du nouveau maître d'école. Au bout de quinze jours, l'école de M. Bokstal avait six nouveaux élèves, et huit autres devaient se présenter encore. Dans l'état de gêne où se trouvait M. Bokstal, c'était une fortune pour lui. Sa vue s'améliorait lentement mais sensiblement, et l'on prévoyait une guérison certaine. Qu'on juge d'après cela de la joie de sa famille, et des témoignages de gratitude dont j'étais comblé !

Dès que la classe était finie, je retournais chez mon oncle au plus vite, pour reprendre mon service et délivrer Marguerite.

Mon oncle dont le pied était très enflé, souffrait beaucoup et son humeur était fort difficile. Les injures pleuvaient. Mais j'étais si content de moi que je supportais tout sans chagrin.

Au bout de six semaines de repos les yeux de M. Bokstal étaient guéris. Il y avait déjà cinq jours que je l'empêchais de reprendre son service, mais enfin, à bout de prétextes, je ne pus lui résister davantage, et je quittai définitivement son école en le prévenant que je resterais probablement quelques jours sans venir le voir. Mon intention était de rester assidûment à la maison pour que Marguerite pût à son tour, jouir de sa liberté dont elle avait été privée pendant mon absence.

Six jours se passèrent en effet sans que je sortisse, même pendant la sieste de l'oncle Jean.

Le matin du septième jour Marguerite m'envoya à une métairie située à une demi-lieue du village, et où mon oncle faisait bâtir une nouvelle grange. Je devais m'assurer si les ouvriers s'acquittaient bien de leur travail, et transmettre quelques ordres au maître maçon.

Quand je revins, Marguerite m'entraîna dans la chambre vers le jardin, en me disant :

— Devinez un peu, cousin, qui est venu vous demander :

— Comment puis-je le deviner ?

— Essayez.

Je nommai les villageois que je connaissais le mieux, et comme Marguerite se moquait de mon peu de perspicacité, je prononçai même les noms du professeur Charles et de mes camarades de collège, Mouton, De Reus, et Davreux.

— Mais qui donc, alors, demandai-je impatienté.

— Qui ? Hélène Bokstal.

— Hélène Bokstal ? Est-ce possible ? ô ciel !

— Elle est arrivée à Visseghem, à l'improviste, hier au soir. Son père lui a raconté ce que vous avez fait pour l'obliger, et elle est venue ce matin avec sa mère pour nous remercier, mon oncle, vous et moi. C'est une fille intelligente, modeste, réservée, aimable et polie. On voit bien, à son langage et à ses manières, qu'elle a passé de longues années avec des gens de haute volée.

— Mais comment est son air, son visage ? demandai-je avec hésitation.

— Que vous dirai-je ? répondit-elle en levant les épaules. Certes, il y a des femmes plus jolies...

— Ah ! dieu merci ! elle est laide, m'écriai-je avec joie.

— Laide ? Je crois que vous rêvez, Félix ! La

filles de M. Bokstal est au contraire charmante de visage.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine en soupirant.

— Qu'est-ce que cela signifie ? ricana Marguerite. Cela vous attriste que Hélène soit plus ou moins jolie ? Auriez-vous mieux aimé qu'elle fût laide ? Vous semblez effrayé.

— Je suis triste, répondis-je, très triste. Je n'irai plus voir M. Bokstal comme précédemment.

— Parce que sa fille est assez jolie ! Ah, oui, j'oubliais que vous avez peur des filles, et surtout de celles qui ne sont pas laides. Je le comprends, Félix, vous craignez d'être touché au cœur, et comme votre infirmité vous fait douter qu'on réponde à vos sentiments, vous aimez mieux ne pas vous exposer à pareille désillusion. Il faut accepter votre lot tel qu'il est. Un homme, suffisamment averti, a assez de force et de courage pour arracher de son cœur toute affection qu'il ne veut pas y laisser enraciner.

Je baissai la tête, car les paroles de ma cousine ne me persuadaient pas. Pour ne pas rester muet je demandai :

— Vous dites que mademoiselle Bokstal est venue pour remercier mon oncle. L'a-t-il reçue ?

— Non, cela ne se peut pas, vous le savez. Je

me suis chargée de lui transmettre ses remerciements ; mais je ne le ferai pas. Notre oncle est jaloux ; il ne veut pas que nous ayons du dévouement pour personne, hormis pour lui. S'il apprenait que cette Hélène est une jolie fille, il craindrait ce que vous craignez vous-même, et vous empêcherait probablement d'aller encore chez M. Bokstal. Si nous ne pouvons pas lui tenir caché le retour d'Hélène, je lui ferai croire qu'elle est laide, — cela dépend des goûts. — De votre côté, ne me démentez pas.

— Et mademoiselle Bokstal a-t-elle l'intention de rester longtemps à Visseghem ?

— Elle dit qu'elle va s'établir couturière ; et comme elle connaît les modes nouvelles et qu'elle est très habile, elle espère que cet état lui fera gagner longtemps sa vie.

— De sorte qu'elle va demeurer ici ? demandai-je tristement.

— Allons, allons, Félix, pas d'enfantillages. Je lui ai annoncé qu'aussitôt après le dîner, pendant la sieste de l'oncle Jean, vous iriez la remercier de sa visite... Cela vous répugne-t-il vraiment, cousin ? N'irez-vous plus voir du tout votre ami Bokstal ? Quelles raisons acceptables donneriez-vous pour expliquer cette rupture ?

Je ne savais que répondre, et je reconnus que je ne pouvais pas rompre ainsi brusquement.

J'irais donc le voir au moins une fois encore, et après cette première rencontre avec sa fille, je verrais comment j'agirais désormais.

Je causai avec Marguerite jusqu'à l'heure du dîner.

Les paroles de ma cousine avaient en partie dissipé mes appréhensions ; et quand l'oncle Jean fut endormi, je quittai le logis, poussé par elle, pour aller remercier de sa visite la fille du maître d'école.

XII

J'allais donc la voir, cette Hélène que j'avais constamment devant les yeux depuis six mois.

Je marchais à pas lents et la tête basse. D'étranges sentiments m'agitaient, je regrettais sincèrement qu'elle ne fût pas laide... et je me réjouissais en secret qu'elle fût jolie. Plus d'une fois j'eus envie de faire un grand détonr, et mes pas suivaient, comme malgré moi, le chemin le plus direct vers Blekhout ; je souriais, je soupirais, je me parlais à moi-même.

Deux ou trois fois, en regardant ma main difforme, j'avais rougi de honte. Cacher mon infirmité ? A quoi bon ? Les frères et sœurs d'Hélène n'avaient certainement pas manqué de lui faire de moi un portrait fidèle, et de lui parler de mon accident. Si pénible que cela me fût, je

résolus de ne rien faire pour détourner l'attention d'Hélène de ma difformité, car ces efforts seraient vains et ne pourraient que me rendre ridicule à ses yeux.

Quoique profondément ému, je feignis d'être très calme, et j'entrai hardiment quand madame Bokstal m'ouvrit la porte et m'invita à la suivre dans la salle commune où je devais trouver Hélène.

Mon premier regard tomba sur le visage de la jeune fille. O ciel, elle était vraiment belle ! J'en frémis.

Elle vint à moi avec un doux sourire, et me tendit la main en m'exprimant sa reconnaissance dans un langage ému et choisi. Elle savait tout : mon amitié pour son père, mon dévouement généreux qui l'avait sauvé, lui et sa famille, d'une ruine certaine. Elle avait appris tout cela en Allemagne par les lettres de ses parents, et elle éprouvait un vif désir de connaître le noble cœur qui aimait son père comme un fils.

Certes, ainsi que Marguerite me l'avait fait pressentir, cette Hélène n'était pas une femme ordinaire. Son langage était pur et châtié ; tout ce qu'elle disait avait une forme exquise ; sa réserve, ses gestes mesurés, l'aisance de ses manières, tout en elle attestait qu'elle avait vécu

au milieu de gens haut placés et bien élevés.

Nous prîmes tous place autour de la table, et la conversation roula sur le séjour d'Hélène en Allemagne et sur son projet de se fixer dans le village comme couturière. Puis nous abordâmes une foule d'autres sujets variés.

Hélène ne m'adressait la parole qu'avec les formes d'un profond respect et d'une politesse exquise. Elle semblait ne voir en moi que l'ami et le bienfaiteur de ses parents, et n'était ni timide ni embarrassée. Son aisance me mit à l'aise moi-même. Bientôt je recouvrai toute ma liberté d'esprit et je fus fort étonné que la présence de cette jeune fille me laissât, contre mon attente, aussi libre d'esprit que si j'avais causé avec un jeune homme de mon âge.

Je profitai de l'occasion pour la contempler avec attention. Ses traits, sans être d'une beauté saisissante dans leur ensemble, étaient fins et délicats. Elle avait des cheveux bruns, de grands yeux noirs très expressifs. Elle était de taille moyenne, et de complexion délicate. Il y avait dans toute sa personne quelque chose d'élégant, de distingué, et ses vêtements, malgré leur humilité, confirmaient encore cette impression. Elle ne devait pas avoir vingt ans.

Comme je n'étais venu que pour saluer Hélène, je voulus abréger cette première visite au-

tant que la bienséance le permettait. Aussi, lorsque M. Bokstal eut quitté un instant sa classe pour venir me serrer la main, je me levai pour me retirer.

Hélène et sa mère m'accompagnèrent jusqu'à la porte, et la jeune fille me dit qu'elle espérait que je viendrais voir M. Bokstal comme auparavant. Ce serait un honneur et un bonheur pour elle d'exprimer sa reconnaissance à l'ami de son père.

Je retournai à la maison le cœur léger, content de moi-même, et souriant de ma puérile timidité.

— Eh bien, cousin, comment trouvez-vous Hélène Bokstal ? demanda Marguerite en me revoyant.

— Ah ! ma cousine, répondis-je, elle est intelligente, aimable et très polie. Comme une éducation choisie peut transformer une humble villageoise, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je veux parler de son visage.

— Elle n'est pas laide, balbutiai-je, du ton le plus indifférent que je sus prendre. Au contraire, ses traits sont agréables, et elle a de magnifiques yeux noirs.

— Comme vous dites cela, cousin ! Vous n'avez donc pas eu peur d'elle ?

— Pas du tout. Je ne sais comment expliquer

cela, mais je me sentais tout à fait à mon aise avec elle. Ma crainte a disparu. C'est un grand bonheur pour moi. Maintenant du moins je ne devrai pas rompre mes relations amicales avec M. Bokstal, car la présence d'Hélène ne me gêne pas du tout. Je continuerai à voir son père comme auparavant.

— C'est surprenant ! Et vous êtes sûr que cela continuera ainsi ? demanda-t-elle en riant.

— Très sûr, ma cousine.

Elle me regarda un instant avec un sourire singulier et secoua la tête.

Moi, qui me sentais fort, j'essayai de la convaincre que ses doutes n'étaient pas fondés. Je savais trop, disais-je, à quel sort me condamnait mon infirmité dans les affaires de cœur, et en tout cas, s'il devenait nécessaire, je suivrais son conseil et chercherais un prétexte pour rompre avec M. Bokstal. Mais, à mon avis, un tel danger n'était point à craindre.

Marguerite parut se réjouir de mes paroles. Elle me demanda si Hélène persistait dans son projet de se faire couturière. Je répondis que je l'avais trouvée occupée à couper et à coudre des vêtements pour ses petites sœurs, et qu'elle avait l'intention de faire le lendemain une tournée dans le village pour se recommander à la bienveillance des habitants.

— Et vous seriez bien aise, sans doute, me dit-elle, qu'Hélène trouvât promptement quelques pratiques ?

— Naturellement, comme ami de son père je dois le souhaiter, répondis-je, car le fruit de son travail peut seul préserver les Bokstal du besoin.

— Eh bien, Félix, je veux être sa première cliente. Je lui donnerai bien pour quinze jours d'ouvrage à moi seule. Je vais renouveler toute ma toilette des dimanches ; manteau, robe, tunique, tout. C'est un bon commencement, n'est-ce pas ? Cette Hélène me plaît, et même je le fais par pure amitié pour vous.

— Je vous remercie de tout cœur pour ces braves gens ; votre étrenne leur portera bonheur...

— L'oncle Jean appelle. Il est réveillé ! Venez, cousin, nous montons. Tout à l'heure j'irai jusqu'à Blekhout pour remettre mes nouveaux habits à Hélène.

Et elle ajouta pendant que nous montions :

— Et je lui dirai que c'est à vous qu'elle doit la première cliente.

— Non, je vous en prie, ne faites pas cela, murmurai-je.

— Bah ! dit-elle en riant. Je croyais que l'opinion d'Hélène vous était tout à fait indifférente.

— Elle l'est en effet, répliquai-je. Agissez comme il vous plaira, cousine ; mais je ferai comprendre à Hélène qu'elle doit son premier ouvrage à votre bon cœur seul.

Nous ouvrîmes la porte, et l'oncle Jean nous salua, comme de coutume d'une bordée d'injures qui dura au moins une demi-heure. Marguerite sortit pour faire son ouvrage, et je restai seul avec mon oncle. Sa goutte le faisait tant souffrir qu'il dut se mettre au lit. A chaque instant il poussait des cris qui se résolvaient en une pluie de reproches contre moi ; mais j'étais devenu presque insensible à sa rudesse apparente, du moins quand il n'y avait personne pour être témoin de mon humiliation.

Quatre jours après, seulement, je résolus d'aller voir le maître d'école, quoique Marguerite, par plaisanterie, n'eût cessé de me pousser à y aller plus tôt. Mais la sévère bienséance d'Hélène me retenait. Je ne voulais pas me montrer inférieur à elle de ce côté. Lui imposer trop souvent ma présence pouvait lui paraître une indiscretion.

Lorsque la mère Bokstal m'introduisit, je vis Hélène assise près de la grande table couverte d'étoffes nouvelles. Autour d'elle, étalés sur des chaises, ou pendus à la muraille, il y avait beaucoup de vêtements de femme faufileés ou prêts à être cousus.

La jeune fille se leva dès qu'elle me vit ; et me dit, en me regardant avec des yeux rayonnants de bonheur et de gratitude.

— Merci de votre visite, monsieur. Combien nous la désirions ! Depuis avant-hier nous ne pensons qu'à vous...

— A moi, mademoiselle ? murmurai-je étonné.

— Oui, monsieur ! Je suis si heureuse que je désirais faire part de notre joie au généreux ami de mon père, — et à l'ami de ses enfants aussi, n'est-ce pas ? Voyez, sur la table et sur les chaises, le bel ouvrage qu'on m'a confié. Ah ! j'ai eu une bonne idée de m'établir couturière. Je gagnerai beaucoup d'argent. Je dois chercher des ouvrières et des apprenties. Peut-être mon travail me fournira-t-il plus tard les moyens de permettre à mon père de fermer son école sans avoir à s'inquiéter de l'avenir de mes frères et sœurs. Si tout va bien, je puis ouvrir une boutique, et alors mon pauvre père n'aura plus besoin de s'abîmer la vue ; c'est le rêve de ma vie, et avec l'aide du ciel, je le réaliserai. Et ainsi, monsieur, je pourrai rester dans notre cher Visseghem, pour assurer les vieux jours de mes parents. Je bénis le ciel du fond de l'âme de cette heureuse perspective.

Madame Bokstal, émue, ouvrit les bras et serra la bonne fille sur son cœur.

J'avais les larmes aux yeux. La voix d'Hélène avait des accents qui allaient au fond de l'âme, et faisaient vibrer les cordes de mon cœur.

Je ne savais que dire. Hélène remarqua mon embarras, et s'imagina sans doute que sa joie l'avait entraînée trop loin, car elle parut se faire violence, et me dit d'un ton plus calme :

— Daignez m'excuser, monsieur. L'idée que je pourrai préserver mon pauvre père d'un danger menaçant me fait perdre mon sang-froid. Il est bien naturel, n'est-ce pas, que je fasse part de notre bonheur à vous, l'ami, le bienfaiteur de mes parents?

— Certes, mademoiselle, répondis-je, je suis bien reconnaissant de vos bons sentiments à mon égard. Ce que j'ai pu faire pour votre père est peu de chose. Mais, croyez-le, si je pouvais contribuer à vous faire toucher ce que vous appelez le but de votre vie, j'en bénirais le ciel autant que vous, car ce serait pour moi un vrai bonheur.

Elle me pria ensuite de remercier en mon nom Marguerite pour l'importante commande qu'elle lui avait faite. Son étrenne avait porté bonheur à Hélène, comme je pouvais le voir, et je devais le lui dire, car cela ferait sans doute plaisir à ma bonne cousine.

— Permettez-vous que je continue mon tra-

rail, M. Roobeck ? demanda Hélène. Veuillez vous asseoir. Les enfants ont congé cette après-midi. Mon père va venir à l'instant. Lui aussi est de bonne humeur. Il aura plaisir à causer avec vous. Tous les jours il allait à la porte voir si vous ne veniez pas. Mon père vous aime comme son propre fils, monsieur, et il a des raisons pour cela.

Elle avait, tout en causant, repris sa place auprès de la table, et cousait une robe de satin bleu destinée, à ce qu'elle me dit, à mademoiselle Béatrice, la fille de M. Bakkerzeel, le fabricant d'huile.

Pour dire quelque chose, je lui demandai si son long séjour en Allemagne lui avait plu.

Elle se mit à me parler du comte d'Unterbach, de ses filles, — ses élèves — du beau château qu'elle avait habité, et de toutes les personnes au milieu desquelles elle y avait vécu. A l'en croire elle n'avait rencontré que de bons et nobles cœurs. Elle faisait l'éloge de tous et en parlait avec une sincère gratitude. Elle nous décrivit aussi d'une façon pittoresque les beaux environs du château ; les montagnes, les vallées, les pics rocheux, les cascades murmurantes ; et elle nous en fit un tableau si vivant, que je me figurai être avec elle au pied des Alpes saxonnes.

Je ne répondais rien, non par timidité, mais

parce que je craignais de l'interrompre par des remarques intempestives.

Quant à madame Bokstal, assise auprès de l'âtre, elle ne quittait pas sa fille des yeux et elle l'écoutait parler avec admiration, comme on écoute une musique délicieuse.

Je subissais le même charme, et les petits enfants qui faisaient leurs devoirs à la petite table, avaient déposé leur plume pour mieux écouter leurs sœurs.

Quand M. Bokstal entra, j'appris de lui que les principaux habitants du village avaient à l'envi apporté leurs plus beaux ouvrages à sa fille. Il en rendait grâce à la protection du ciel; mais je me disais, moi, qu'il y avait encore une autre raison. La politesse extrême d'Hélène, le charme de son langage, la bonté d'âme qui rayonnait dans ses yeux devaient avoir contribué pour beaucoup à lui gagner la faveur des gens.

Probablement pour montrer à sa fille que j'étais un jeune homme instruit, M. Bokstal amena insensiblement la conversation sur les poètes latins, dont les œuvres étaient le sujet habituel de nos entretiens.

Je lui en sus gré, car ce fut alors mon tour de tenir le dé de la conversation.

Ensuite nous passâmes aux grands tragiques français, à Corneille et à Racine dont j'étais en-

housiaste, et il m'arriva de dire que, de tous les peuples modernes, les Français seuls avaient une littérature capable, par la grandeur des conceptions et la pureté de la forme, d'entrer en lice avec les œuvres des anciens maîtres de l'art.

Quand je cessai de parler, Hélène me demanda la permission de faire une observation. Elle ne voulait pas, dit-elle, méconnaître les grands mérites des poètes français ; mais nous, Flamands, si voisins de la France, nous n'entendions souvent qu'une cloche, et ne savions pas toujours ce qui se passait chez d'autres peuples. La-dessus elle se mit à nous exposer les heureux efforts qu'on avait tentés depuis quelques années en Allemagne, pour créer une littérature libre de toute influence étrangère, et fondée sur la nature même du peuple allemand. On y comptait une foule d'écrivains d'un vrai mérite, à la tête desquels brillaient Klopstock, Goethe et Schiller, dont les noms devaient, d'après elle, acquérir une célébrité universelle. Elle parla encore de Lessing, de Herder, de Jacobi et de Wieland, et nous fit regretter sincèrement que l'éducation incomplète de nos collèges nous laissât ignorants de tout ce qui se passait dans le monde des arts en dehors de la France.

Elle connaissait aussi quelques poésies des maîtres d'Outre-Rhin, et nous récita quelques

vers pour nous faire apprécier l'harmonie et la richesse de la langue allemande. Entre autres choses elle nous raconta que lorsque le mal du pays la faisait soupirer après ses parents et après son beau pays de Flandre, elle avait trouvé, en Bohême, une véritable consolation à répéter le beau lied de la Mignon de Goethe.

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ! »

Et, pour sa propre satisfaction sans doute, elle en récita trois strophes en allemand avec des inflexions de voix si tendres, et une si douce expression dans le regard, que nous écoutions encore en silence après qu'elle avait cessé de parler.

Il ne pousse ni orangers ni citronniers en Flandre, mais le village natal, où qu'il soit situé, et ne produisit-il que des ronces et des orties, reste cher au cœur de l'homme. Un italien, disait-elle, n'a pas plus de nostalgie en pensant à sa patrie ensoleillée, qu'elle n'en avait éprouvé elle-même en pensant continuellement à l'humain petit coin de terre où elle avait bégayé pour la première fois le doux nom de mère.

Enfin, pendant que je causais avec Hélène et avec son père, dans un complet oubli du monde entier, le poids du coucou pendu à la muraille

en descendant tout à coup avec bruit me tira de mon enchantement, et la sonnerie de l'horloge m'avertit que depuis plus d'une heure j'aurais dû être de retour à la maison.

Je pris congé d'Hélène et de son père, et les remerciai de tout cœur des moments agréables qu'il m'avait été donné de passer en leur amicale compagnie.

XIII

Après cette seconde entrevue, je continuai à faire régulièrement des visites au maître d'école, c'est-à-dire que deux fois par semaine je passais une partie de l'après midi, et même quelquefois de la soirée dans sa famille.

Pendant les premières semaines, pour satisfaire à ma demande, il me conduisit souvent dans sa chambre où nous restions des heures à causer littérature et sciences. Une timidité secrète m'empêchait de rester longtemps en compagnie d'Hélène ; mais bientôt ce dernier reste de ma timidité disparut, et j'osai exprimer le désir de m'asseoir à la table de travail d'Hélène, et de la voir prendre part à nos entretiens, croyant n'avoir d'autre mobile que les agréments de sa conversation.

Souvent je trouvais chez M. Bokstal d'autres habitants du village, principalement des femmes et des jeunes filles, clientes d'Hélène, qui attirées par son amabilité et son esprit, restaient assises pendant des heures autour de sa table.

Autrefois leur présence m'eût déplu. Maintenant au contraire j'y trouvais du plaisir. Pour moi, habitué à courber la tête sous les humiliations, j'étais flatté dans mon amour-propre lorsque, dans mes discussions avec M. Bokstal et sa fille, je pouvais montrer que j'étais un jeune homme instruit, et jouir de l'étonnement que j'inspirais à mes auditeurs.

Parmi ces nouveaux visiteurs il y en avait deux qui venaient presque tous les soirs, et qui étaient pour ainsi dire les amis particuliers de ses parents, les siens, et un peu aussi les miens.

Le meunier Gaspard Vlierings, qui demeurait dans le voisinage, avait quatre enfants. Nos deux amis étaient son fils aîné Gérard, un garçon de vingt-cinq ans, et sa fille aînée Jeanne, une fille de vingt et un.

Tous deux étaient des personnes simples et illettrées qui, vouées au travail, n'avaient pas eu le temps d'aller longtemps à l'école. Il n'était pas bien sûr qu'elles fussent en état de lire le livre de prières avec lequel elles allaient à l'église. Tous deux étaient d'ailleurs de joyeuse humeur,

répétaient volontiers les mêmes plaisanteries villageoises, et riaient si fort, si bruyamment et si longtemps, qu'il nous fallait rire avec eux, bon gré mal gré.

La sœur était assez réservée ; mais le frère, dans sa grosse gaieté, s'exprimait souvent en des termes qui ne s'accordaient pas avec nos idées, et qui faisaient parfois rougir Hélène ; mais elle le lui pardonnait volontiers, à cause de son ignorance des usages, et elle se contentait de l'avertir amicalement qu'il risquait de franchir les bornes de la bienséance.

Ce jeune homme travaillait depuis son enfance au moulin de son père et faisait la ronde chez les paysans avec son cheval pour chercher le blé et reporter la farine. Il était large d'épaules, solidement bâti, et il avait de grosses mains calleuses. Sa figure ouverte n'était pas laide, malgré ses gros traits ; il pouvait même passer pour un beau paysan.

Si le père Vlierings était roi de la confrérie de Saint Sébastien, son fils Gérard pouvait se vanter d'être, après lui, un des archers les plus adroits de la commune. En outre il faisait partie de toutes les sociétés de tir au blason, de jeu de boules ou de quilles, de jeu de palet, et d'autres encore. Il était partout le boute-en-train, le joyeux compagnon, et chacun l'invitait et l'aimait.

Sa sœur avait des jones fleuries, des yeux bleus très doux et une jolie bouche toujours souriante, même lorsqu'elle croyait avoir des raisons d'être triste. En un mot, Jeanne était une grosse, saine et jolie paysanne.

Bien des mois se passèrent sans qu'il survint un changement dans ma façon de vivre ou dans celle de mes amis ; mais, petit à petit, certaines circonstances éveillèrent mon attention et troublèrent quelque peu la quiétude de mon esprit.

Il me semblait que Gérard commençait à se montrer bien familier avec Hélène et ne se souvenait pas toujours du respect qu'il lui devait. J'éprouvais souvent un certain déplaisir à entendre les louanges grossières qu'il lui adressait sans discernement, et à le voir lui prendre la main ou lui frapper hardiment sur l'épaule en causant avec elle.

Je ne comprenais pas que cela fût possible, et Hélène ne paraissait pas froissée de sa familiarité. Y était-elle indifférente, ou le contact fréquent de ces gens peu délicats lui avait-il déjà fait perdre quelque chose de sa réserve habituelle.

Quoi qu'il en fût, je conçus un sentiment d'aversion pour ce hardi jeune homme. Et comme sa conduite y donnait sans cesse un aliment nouveau, j'aurais sans doute fini par le haïr, si la

crainte d'être injuste à son égard ne m'avait fait refouler ce sentiment au fond de mon cœur.

Sa sœur Jeanne, au contraire, me fatiguait par sa trop grande amitié. Était-ce par pur hasard qu'elle finissait toujours par être assise à mes côtés et très près de moi, quoi que je fisse pour l'éviter ? Et pourquoi ne me quittait-elle pas des yeux ? Comment se faisait-il qu'en me parlant elle fût sérieuse contre son habitude, et qu'au lieu de bavarder bruyamment, elle tâchât de retenir et d'adoucir sa voix ?

Je croyais remarquer que l'amitié d'Hélène pour moi diminuait insensiblement, en même temps que son amitié pour le fils du meunier semblait augmenter. Lorsque parfois mes yeux se levaient sur elle et rencontraient le regard profond de ses yeux noirs, il me paraissait qu'un frisson glacé courait dans mes veines sans que je pusse dire pourquoi.

Des questions inquiétantes s'élevaient dans mon esprit, mais je ne pouvais ou ne voulais pas y répondre franchement. Éprouvais-je quelque dépit à cause de la légèreté de Gérard avec Hélène, je l'expliquais par le déplaisir que me causait ce manque de respect envers la noblesse de la fille. Si je détournais souvent le regard de son visage, comme si je craignais de rencontrer le sien, c'était, pensais-je, par un reste de timidité.

Et c'est ainsi que je tâchais de me tromper moi-même, pour écarter le danger qui me menaçait.

Pendant les quelques mois qui suivirent le retour d'Hélène à Visseghem, mon oncle avait été souvent alité, mais il avait eu cependant, à différentes reprises, quelques semaines de bonne santé, et alors je sortais avec lui pour le soutenir et le guider.

La seule personne du village qu'il voulût bien honorer de sa visite était le riche fabricant d'huile Bokkerzeel, en présence duquel il m'avait si cruellement humilié précédemment. Plus d'une fois depuis j'avais dû l'accompagner dans cette maison, et chaque fois j'y avais rencontré les deux demoiselles Bakkerzeel. L'oncle Jean n'était pas plus aimable avec moi ; mais moi, devenu beaucoup plus hardi, je n'y faisais plus attention, d'autant moins que ces demoiselles ne montraient surabondamment qu'elles ne prenaient pas les paroles de M. Roobeck au sérieux, et qu'elles considéraient sa grossièreté comme un dada.

Tandis que mon oncle causait avec le fabricant d'huile, ses charmantes filles me conduisaient ordinairement au jardin, pour me montrer les belles fleurs, objet de leur prédilection. Elles étaient fort aimables avec moi, surtout Béa-

trice, une très gentille personne, spirituelle, instruite et bien élevée, et assez au courant des poètes français pour en parler avec moi. Dans les derniers temps celle-ci m'avait témoigné une amitié si particulière, que sa compagnie m'était pour ainsi dire devenue à charge. A mon avis cette jeune fille avait des manières trop libres, et l'esprit trop léger. Quand je la comparais parfois à Hélène Bokstal, Béatrice me paraissait bien inférieure, quoiqu'elle eût les traits plus réguliers. Mais il lui manquait les beaux yeux noirs d'Hélène, son esprit, sa distinction, sa réserve et probablement aussi sa délicatesse de sentiments.

Depuis quelques jours l'oncle Jean était de nouveau sur pied, il m'ordonna de le suivre chez l'huilier.

A peine avions-nous échangé les compliments d'usage que M. Bakkerzeel témoigna le désir de causer un moment seul avec l'oncle Jean. Les jeunes filles m'invitèrent à les suivre au jardin.

Anna ne se tenait pas de joie, et battait des mains en me regardant avec malice. Béatrice, quand je l'interrogeai du regard pour avoir l'explication de cette gaieté insolite, rougit jusqu'aux oreilles et balbutia des mots inintelligibles. Il était clair qu'on me cachait un secret ; quelque chose de grave se tramait entre mon oncle et M. Bak-

erzeel ; mais qu'est-ce que ce pouvait être ?

On résista pendant quelque temps à mes pressantes questions, puis je vis Anna faire à la dérobée un signe à sa sœur, et Béatrice, sous prétexte d'arroser une fleur, s'éloigna jusqu'à l'autre bout du jardin.

Anna me dit mystérieusement :

— Soyez content, Félix ; le bonheur vous sourit. Aujourd'hui même le vœu le plus doux de votre cœur sera sans doute rempli.

— Je la regardai avec étonnement.

— Ne devinez-vous pas ce que mon père veut demander à votre oncle ?

— Nullement, mademoiselle ; je n'en ai aucune idée.

— Allons, ne feignez pas, Félix, c'est inutile, mon père va proposer à votre oncle de vous marier à Béatrice.

Cette révélation me fit pâlir, et mon visage exprima si clairement ma stupeur, qu'Anna se mit à douter si elle ne s'était pas trompée sur ses sentiments envers sa sœur.

— Vous aimez ma sœur Béatrice, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Moi ! aimer votre sœur ? murmurai-je. Pas du tout, mademoiselle ; je n'y ai jamais pensé. Je l'estime et je la respecte : j'ai beaucoup d'amitié pour elle. Mais je n'ai point d'amour.

— Ainsi, si M. Roobeck consentait à votre mariage avec Béatrice... ?

— Je refuserais, mademoiselle.

— Ciel ! monsieur, vous seriez assez cruel pour nous faire cet affront ?

— Oui. Je ne veux pas me marier.

— Mais votre oncle pourrait vous forcer.

— J'aimerais mieux m'enfuir de Visseghem et n'y revenir jamais.

Et comme je voyais que mes paroles l'affligeaient profondément, je dis, d'un ton plus doux :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, si mes paroles vous blessent. Il m'est impossible d'agir autrement. Ne voyez-vous pas comme la seule idée de ce mariage me fait trembler ?

Elle marcha lentement vers sa sœur et lui fit part de ma résolution. Je vis Béatrice sortir d'un sentiment, les larmes aux yeux et les mains étendues. Vraiment je souffrais de devoir payer ainsi les sympathies de la pauvre fille.

Mais j'étais dominé par une irrésistible aversion, et je n'eusse pas accepté la main de Béatrice pour tout l'or du monde. Mais que lui dire ? Ma situation était si terrible que je frémis à son approche.

Heureusement j'entendis la voix furieuse de l'oncle Jean résonner au même instant. Il m'ap-

pelait, et semblait d'une impatience extrême.

Je courus à lui en balbutiant quelques excuses aux deux jeunes filles : il était déjà dehors. Il se parlait à lui-même en grommelant.

— Tonnerre ! il me le paiera, l'avide huilier ! Ah ! il attend ma mort. Il a beau calculer, ma fortune lui passera devant le nez, mille milliards !... j'aimerais mieux me casser la jambe que de remettre les pieds dans sa baraque... Il ose dire que je donnerai mon consentement bon gré mal gré ! Si c'est cela que Béatrice attend, il peut la conserver dans du sel, sa fille.

L'oncle Jean devait être furieusement en colère, car il jurait en allemand, et il oubliait de me demander mon appui. Comme je marchais derrière lui, il se retourna, et éclata :

— Ici, séducteur hypocrite ! Vous ne me l'aviez pas dit, n'est-ce pas, que pendant que je causais avec Bokkerzeel, vous jouiez l'amoureux avec ses filles ?

— Moi, mon oncle, bégayai-je. Qui vous a dit cela ?

— Ne faites pas l'innocent, manchot ridicule. N'avez-vous pas avoué à Béatrice que vous êtes follement épris d'elle ?

— Pas du tout, mon oncle. Je ne l'aime nullement.

— Et vous ne désirez pas vous marier avec elle ?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Vous me trompez, coquin.

— Je vous en prie, mon oncle, ne persistez pas dans cette erreur.

— Ainsi, vous osez soutenir que vous ne désirez pas épouser Béatrice Bokkerzeel ? c'est une jolie petite et son père est riche.

— Quand même il serait un Crésus et elle une Vénus, je ne le voudrais pas encore, m'écriai-je.

— Et si je vous l'ordonnais ? demanda-t-il avec un regard sévère qui me fit frémir.

Je n'osai pas répondre.

— Ah ! vous vous taisez ! ricana-t-il. Vous espérez ?... Eh bien, pourquoi restez-vous là muet comme un poisson ?

— Je crains, balbutiai-je, que par un mouvement de votre impénétrable volonté vous ne me condamnerez à cette union...

— Et si je vous ordonnais en effet d'épouser Béatrice ?

— Je refuserais, mon oncle. Je ferais tout pour vous être agréable, mais épouser mademoiselle Bokkerzeel, jamais !

— Et si je vous menaçais de vous déshériter ?

— Pas davantage, mon oncle. Mon unique souhait est de rester auprès de vous, libre de tout lien, fût-ce pendant quarante ans.

— Bravo ! mon garçon, alors je serais plus que centenaire dit-il avec un bon sourire qui m'étonna. Mais, Dieu merci ! je ne durerai pas si longtemps. Je suis cependant content de vous, Félix. Je craignais que vous n'eussiez l'ingratitude de m'abandonner pour une femme. Cela m'était fort pénible. Je suis bien aise que vous m'épargniez ce chagrin. J'ai foi en votre franchise, Félix. Le rusé Bokkerzeel a voulu me tromper, mais il saura pourquoi, l'impos-
teur !

Nous fîmes quelques pas, puis il reprit d'un ton très amical :

— Croiriez-vous, Félix, que ce gros sac d'écus m'a affirmé sur tous les tons que vous aimiez sa fille depuis longtemps, et que vous seriez au comble du bonheur de pouvoir l'épouser ? Il supputait, couronne par couronne, ma fortune et la sienne et de plus il avait l'impudence d'ajouter que j'irai bientôt dans le royaume des vers. L'imbécile ! Il a raison peut-être ; mais on ne dit pas aux gens des choses si désagréables en face. Je ne trouvais pas étonnant, mon garçon, que vous vous fussiez laissé ensorceler par Béatrice. Elle a reçu sa part quand le créateur a fait la distribution des jolis visages. Mais qu'une fille comme elle puisse aimer un estropié tel que vous, c'est une histoire à conter aux oies. L'ar-

gent seul, et la perspective d'un gros héritage, inspirent Bokkerzeel et sa fille. N'a-t-il pas eu la folle hardiesse de rire de ma colère? Jusqu'au dernier moment il a osé soutenir que mon refus n'était pas sérieux, que je reviendrais sur ma décision, et qu'au besoin vous, Félix, vous m'y contraindriez par vos instances et vos larmes. Heureusement le pauvre homme est fou... car n'oubliez jamais, mon neveu, que si une femme devait se mettre entre nous, non seulement je vous déshériterais sans pitié, mais je vous bannirais pour toujours de ma présence. Cette menace a l'air de vous faire de la peine? Allons, ne craignez rien. Vous n'oublierez pas votre devoir, je le sais bien.

Jamais il ne m'avait parlé si doucement, et j'en étais profondément touché. Aussi je l'assurai de mon dévouement d'une voix attentive et les larmes aux yeux.

Cela parut lui déplaire, car il se remit à grogner et à me traiter d'enjôleur et de blanc-bec, et nous n'étions pas encore rentrés à la maison qu'il avait repris son ton habituel. Le soir, rentré chez moi, je réfléchis à tout cela et je me réjouis de ce moment d'expansion de mon oncle. Il avait donc du cœur? Mais ne jamais me marier tant qu'il vivrait. Cette défense absolue n'était pas faite pour me plaire.

XIV

Le lendemain, je m'éveillai en sursaut, et plus tôt que d'habitude, le front trempé de sueur. Impossible de me rendormir. Je me levai tout doucement et me mis à la fenêtre.

Pourquoi étais-je agité et tout tremblant ? Que m'était-il arrivé ?... Il me semblait avoir rêvé toute la nuit de Béatrice et d'Hélène ; dans le premier moment mes souvenirs n'étaient pas bien clairs.

Mais peu à peu la mémoire me revint. J'avais rêvé que j'étais à l'église, devant l'autel ; Béatrice était agenouillée à côté de moi, coiffée de la couronne de fiancée. L'orgue résonnait, et le prêtre implorait la grâce divine pour le jeune couple que sa bénédiction allait unir pour la vie. Toute l'église était pleine de monde, nos

amis et connaissances... Le prêtre descendit de l'autel et commença la cérémonie nuptiale ; mais lorsqu'il me demanda si j'acceptais Béatrice Bokkerzeel pour ma femme, au moment où j'allais prononcer le oui fatal, j'entendis retentir sous les voûtes de l'église un cri d'angoisse, le cri d'un cœur qui se déchire, et une voix bien connue me crier : « Félix, Félix, ayez pitié de moi, ne me tuez pas ! » Je courus vers l'endroit d'où le cri était parti... je vis Hélène Bokstal étendue par terre, immobile et pâle comme un cadavre !... C'est sans doute à ce moment que je me réveillai, car je ne me rappelais rien de plus.

Je me demandai dans quels mouvements de mon âme ce rêve avait pris sa source. Il avait évidemment sa cause prochaine dans la proposition que M. Bokkerzeel avait faite à mon oncle. Mais pourquoi Hélène s'y trouvait-elle mêlée et d'où pouvait me venir l'idée qu'elle souffrirait si j'épousais Béatrice ? Elle aimait Gérard Vlierings, c'était assez visible, et depuis six mois j'en étais convaincu.

Je ne pouvais méconnaître qu'un amour naissant pour Hélène ne se fût éveillé dans mon cœur ; mais tout espoir m'était défendu à cet égard. Cet amour, lors même qu'il eût été partagé, où nous aurait-il conduits ? Au chagrin et au désespoir. Je n'avais pas le droit d'aimer ; je

ne pouvais pas me marier ! L'oncle Jean avait prononcé un arrêt irrévocable. Je ne m'effrayais pas beaucoup de la menace qu'il m'avait faite de me déshériter ; mais être banni de sa présence et poursuivi de la haine de mon bienfaiteur ! Ah ! oui, mon cœur devait rester fermé !... A force de me pénétrer du sentiment de ce devoir, je finis par me persuader que ce que j'éprouvais pour Hélène n'était que de l'estime et de l'amitié. J'essayais ainsi de me tromper moi-même, et j'y réussis assez bien pour retrouver ma liberté d'esprit.

L'après-midi je me rendis chez le maître d'école.

Madame Bokstal vint m'ouvrir et me conduisit dans la pièce commune où Hélène travaillait. Elle échangea avec moi un salut amical et un doux sourire, mais petit à petit elle devint si taciturne que je fis de vains efforts pour ranimer la conversation. Pourquoi étions-nous maintenant si embarrassés tous les deux ?

Je ne pouvais naturellement pas lui parler de mon rêve ; et j'avais peu d'envie de lui parler du projet de l'huilier.

Tandis qu'elle continuait son travail en silence, je la contemplais involontairement avec plus d'attention que d'habitude. Qu'elle était belle ! quelle douceur dans ses traits fins et char-

mants ! Je détournai la tête en frémissant, sans oser la regarder davantage.

Ce long silence que la mère Bokstal essaya vainement d'interrompre, augmenta encore mon embarras. Et pour dire quelque chose, je demandai à Hélène si elle avait du chagrin.

Elle me répondit qu'elle avait la migraine depuis le matin, ce qui lui arrivait fréquemment maintenant... mais pourquoi, soupira-t-elle en même temps ?

La conversation tomba de nouveau, et j'avais envie de m'en aller, lorsque Gérard Vlierings et sa sœur Jeanne entrèrent gais et rians.

Le jeune meunier s'approcha hardiment d'Hélène, lui serra les mains, et se mit immédiatement à débiter une foule de plaisanteries plus ou moins spirituelles.

Je fus aussi peiné que surpris de voir avec quelle promptitude Hélène avait oublié son mal de tête en présence du jovial Gérard. Avec moi, malgré tous mes efforts, elle avait à peine échangé quelques mots, et avec lui elle retrouvait toute sa gaieté et toute sa volubilité. Je remarquai en outre que, même pour me répondre quand je lui parlais, elle tournait la tête vers le fils du meunier.

Dépité, et voulant peut-être me venger un peu, je me mis à causer très familièrement avec

Jeanne. Nous riions, nous plaisantions, et je feignais de ne plus faire aucune attention à Hélène ni à Gérard.

Quand cette comédie eut duré quelque temps, Hélène dit tout à coup que sa migraine empirait et devenait insupportable. Elle nous pria de l'excuser, mais il fallait qu'elle se retirât dans sa chambre pour se remettre un peu par le silence et le repos. Jeanne resterait auprès d'elle, Gérard et moi, nous ne pouvions faire autrement que de lui dire adieu jusqu'au lendemain, en lui souhaitant d'être promptement rétablie.

Madame Bokstal nous dit qu'elle ne savait pas ce qui rendait Hélène si triste et si concentrée depuis quelques jours. Elle craignait que sa fille ne tombât malade. Après l'avoir rassurée de mon mieux, je sortis avec Gérard Vlie-rings.

Une fois dehors, il me dit mystérieusement :

— Félix, vous êtes l'ami d'Hélène et le mien, n'est-ce pas ? J'ai quelque chose sur le cœur que je voudrais vous confier. Je vous en prie, venez faire un bout de chemin avec moi dans les champs.

Je le suivis sans répondre, et quand nous fûmes assez loin, il m'arrêta et me dit avec plus de sérieux que je ne lui en avais jamais vu.

— Vous êtes un homme instruit, Félix, et

vous avez plus d'esprit dans votre petit doigt que moi dans tout mon corps. Depuis quelque temps j'ai la tête si vide que j'en perds l'appétit, et que je ne dors plus. C'est pour cela que je veux vous demander conseil avant de prendre une résolution grave... Hélène Bokstal est une fille aimable et spirituelle, honorable, soigneuse, laborieuse, et à qui son état de couturière peut rapporter gros. Il me semble qu'à tous égards elle est faite pour rendre heureux l'homme qu'elle acceptera pour mari. N'est-ce pas aussi votre avis ?

Je le regardai avec stupeur, comme si je ne l'avais pas compris.

— Je ne veux point parler de sa beauté, poursuivit-il. Cela ne gâte rien, mais je fais beaucoup plus de cas de son bon caractère, de son esprit et de son instruction que des charmes de son visage que la moindre maladie peut détruire. Ne croyez-vous pas aussi, Félix, que je serais heureux avec elle ?

— En effet, répondis-je sans bien savoir ce que je disais, la beauté de l'âme n'a rien à craindre du temps ni de la maladie...

— Vous êtes donc également convaincu, Félix, que le jeune homme qui prendra Hélène pour femme n'aura pas plus tard à regretter son choix ? Vous vous taisez ? Parlez, quelle est vo-

tre pensée ? Cela exige-t-il tant de réflexion ? La chose vous paraît-elle douteuse ?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela ? murmurai-je avec une impatience que j'essayais de dissimuler autant que possible.

— Ne le comprenez-vous pas ? répondit-il en seurant malicieusement. Voyons, Félix, ne dissimulez pas avec moi. Vous avez bien remarqué, n'est-ce pas, ce qui se passe depuis plusieurs mois entre Hélène et moi ?

Je levai les épaules.

— Vous êtes donc aveugle comme une taupe pour ces choses-là ? Je vais donc parler franchement et en deux mots. Voici la chose : j'aime Hélène Bokstal si ardemment et si profondément, que j'en deviendrais malade ou fou si je devais continuer à vivre ainsi. Le seul remède est le mariage. Je n'ai pas encore osé en parler à mon père ; ma sœur Jeanne sait où le bât me blesse. J'ai longtemps hésité, et j'hésite encore ; mais puisque vous exprimez ainsi la conviction que je serai heureux avec elle, j'épierai une occasion favorable, fût-ce aujourd'hui ou demain, pour obtenir le consentement de mon père... et, cet obstacle écarté, le reste ira comme sur des roulettes, car je ne doute pas plus d'Hélène que de moi-même.

J'étais sur des charbons ardents. Que n'eussé-

je pas donné pour être loin ! Je m'étais cru fort, Je m'étais cru fort, peut-être avec raison ; mais je n'étais pas armé contre un pareil coup. Chaque mot du jeune meunier me perçait le cœur, et je ne pouvais rien laisser paraître !

Rassemblant péniblement mes forces, je trouvai assez de calme pour répondre avec une feinte indifférence :

— Pourvu que vous ne vous fassiez pas illusion, Gérard ! Il me semble qu'Hélène ne peut pas se marier, lors même que son plus ardent souhait serait de devenir votre femme. Vous savez aussi bien que moi qu'elle veut et qu'elle doit travailler pour ses parents, et qu'elle fera même en sorte que son père puisse fermer son école pour ne pas se rendre aveugle en travaillant.

— Oui, Félix, mais cela n'est pas un empêchement. Mon père, outre quelques pièces de terre, a un gros sac plein de couronnes, et il n'est pas avare. De plus, quand nous serons deux à travailler pour maître Bokstal, cela ira plus facilement encore. Hélène demeurera au moulin avec moi...

Je secouai la tête en murmurant :

— Cela me paraît très douteux, Gérard ; mais puisque vous croyez si fermement pouvoir compter sur son consentement...

— Compter ? répéta-t-il d'un air triomphant. Compter ? Elle consentira en pleurant de joie. Ne le croyez-vous pas ? je l'aime à la folie, mais elle m'aime encore beaucoup plus... Tiens, pourquoi mes paroles vous font-elles pâlir ? Bon, voilà que vous rougissez ! qu'est-ce que cela signifie, Félix ? seriez-vous jaloux ? Envieriez-vous mon bonheur, par hasard ?... Allons, c'est pour rire, ce que j'en dis. C'est impossible. Hélène ne pourrait jamais devenir votre femme, à vous le plus riche héritier de la commune. Elle est pauvre, et d'ailleurs... ne vous fâchez pas, elle ne vous aime point. Supposez qu'il en fût autrement, et que le maître d'école vous offrît la main de sa fille. Que feriez-vous ?

— Je refuserais, répondis-je la gorge serrée.

— Naturellement, je le sais bien, reprit-il. Vous n'avez pas assez de confiance en moi pour m'avouer que votre cœur est pris ailleurs, en meilleur lieu. J'ai entendu raconter hier à la machine Jaspée que vous allez épouser Béatrice Bokkerzeel. C'est une demoiselle de votre condition : riche et très jolie. Vous secouez la tête, vous voulez me faire croire qu'il n'est pas question de mariage entre elle et vous ? L'huilier l'a dit lui-même à maître Verdilleu le charpentier, c'est celui-ci qui l'a raconté en ma présence.

Voyons, soyez franc avec moi : convenez qu'ils ne mentent pas.

Son long bavardage m'avait laissé le temps de surmonter mon trouble, et je saisis avec joie l'occasion qu'il m'offrait d'échapper à son pénible interrogatoire.

— Non, ils ne mentaient pas, répondis-je. Il y a en effet quelques mots de mariage échangés entre M. Bokkerzeel et mon oncle ; mais ils resteront probablement sans résultat.

— Oui, Félix, nous connaissons ce refrain, dit-il en riant. On parle toujours ainsi au commencement : mais la femme mûrit avec le temps et le mariage aussi. Je vous félicite de tout cœur, car mademoiselle Bokkerzeel est une bonne et charmante fille.

Je lui fis comprendre que je n'avais pas le loisir de causer plus longtemps, parce que mon oncle m'attendait. Il me serra la main, et dit adieu en s'éloignant :

— *Motus* sur cette affaire avec tout le monde et surtout avec Hélène. Elle ne sait rien de mes intentions. Mes parents doivent d'abord bâcler la chose. Le reste, je puis le considérer comme fait. Ne soyez donc pas étonné, Félix, si dans une couple de semaines, dans quelques jours peut-être, vous apprenez qu'Hélène Bokstal devient ma femme. Adieu.

Je restai un instant immobile. Les paroles de Gérard me bourdonnaient encore aux oreilles. Puis je repris le sentier qui se dirigeait vers la place à travers champs, le long des tilleuls du saint Calvaire. Ce sentier solitaire était depuis un certain temps mon chemin habituel quand j'allais chez maître Bokstal.

Je chancelais, je m'arrêtais, je parlais tout haut ! je me sentais profondément malheureux. Gérard aimait Hélène, et elle l'aimait avec une tendresse infinie ! Je le savais depuis des mois ; pourquoi donc mon cœur battait-il si fort ? Ce n'était pas la jalousie, non ; mais voir Hélène devenir la femme de Gérard ! Ne plus pouvoir m'approcher d'elle sans être coupable, du moins devant Dieu ! Me voir privé de ses causeries, ne plus voir briller ses yeux noirs, lui devenir tout à fait étranger ! Je n'exigeais ni ne souhaitais son amour ; mais il me semblait que j'en mourrais.

Je luttais en vain contre la lumière qui pénétrait dans mon cerveau. Je ne pouvais plus longtemps me mentir à moi-même. Je poussai un profond soupir, et m'écriai en essuyant deux larmes.

— Malheureux que je suis ! Oui, oui, ma conscience me le crie : je l'aime follement, autant qu'il est possible d'aimer ! Hélas ! que faire pour

arracher de mon cœur cette passion victorieuse?

En ce moment j'approchais des tilleuls. Obéissant à un sentiment secret, je m'agenouillai sur le banc de bois, et priai Dieu d'éclairer mon esprit.

Lorsque je quittai enfin cet endroit isolé, je me sentis plus calme. La tempête de mes idées s'apaisa, et ma raison reprit le dessus. Hélène n'était-elle pas libre de disposer de son cœur et de sa main? Et puisqu'elle aimait Gérard Vlierings, quel droit avais-je d'assombrir le ciel de leur bonheur par l'aveu de mon amour insensé? Ne me rendrais-je pas ridicule aux yeux de tous, si quelqu'un pouvait supposer que j'aimais une jeune fille fiancée à un autre? Comment me comporter dans ma triste situation? Quel était mon devoir? Ah! si pénible que fût le sacrifice, je ne pouvais méconnaître la vérité. Je devais étouffer dans mon cœur cet amour sans espoir qui deviendrait plus tard un sentiment coupable; et en attendant, il fallait cacher mon secret à tout le monde, me taire et dissimuler ma faiblesse, non seulement pour me soustraire à la honte, mais pour ne pas laisser ternir l'honneur d'Hélène par les vains propos des bavards.

Oui, je ferais ainsi; il n'y avait pas d'autre moyen. Et dans l'hypothèse où Hélène m'eût aimé au lieu d'aimer le jeune meunier, en quoi

Cela eût-il changé ma position ? Je ne pouvais pas me marier ; je devais rester libre auprès de mon oncle, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler à lui. Cela valait donc mieux ainsi ; je serais seul à souffrir, et Hélène du moins serait heureuse.

Cette dernière réflexion changea le cours de mes idées, et me fit secouer la tête avec inquiétude.

— La bonne fille serait-elle bien heureuse comme elle le mérite ? murmurai-je. Pauvre amie ! vous avez reçu une éducation soignée ; vous êtes douce, sensible, délicate, polie, instruite, spirituelle... et le sort vous donne pour fiancée, pour compagne à un brave garçon qui sait à peine lire, qui est ignorant, grossier et dur !... J'essaierai d'oublier ce que mon cœur éprouvait pour vous ; mais quand j'aurai triomphé de mon égarement, l'idée du triste sort qui vous attend me poursuivra encore comme un mauvais rêve...

Perdu dans ces réflexions, je regagnai notre demeure, fermement résolu à cacher à tout le monde le chagrin que me causait l'idée seule du mariage d'Hélène.

Ce qui m'affligeait surtout, c'était de penser qu'il ne me serait plus possible de rendre visite à M. Bokstal. Quelle attitude pouvais-je garder

en présence de sa fille ? Et, lorsqu'elle m'annoncerait son mariage avec Gérard, mon émotion ne lui révélerait-il pas le secret qui devait rester éternellement enfoui dans mon cœur comme dans un tombeau ?

Mais comment justifier cette rupture soudaine d'une si longue amitié ? Feindre une maladie et gagner du temps pour habituer M. Bokstal à mon absence ? Oui, je pouvais chercher des prétextes, du moins jusqu'au jour où Hélène quitterait la maison paternelle pour aller demeurer au moulin avec son mari. Alors je pourrais encore de temps en temps, en son absence, rendre visite à maître Bokstal.

XV

Conformément à ma résolution prise, je fis d'être indisposé, tant pour l'oncle Jean et pour Marguerite que pour les autres. Le second jour Corneille Sauteriot alla dire à M. Bokstal que je ne me sentais pas bien et qu'il ne devait pas s'étonner si je restais quelque temps sans aller voir.

J'étais fort triste et ne pouvait chasser l'image d'Élène, qui me poursuivait jour et nuit ; mais malgré les révoltes de mon cœur blessé, le sentiment du devoir me donna la force de ne pas changer dans ma résolution.

Je restai à la maison une semaine entière sans voir.

Le huitième jour, pendant que mon oncle faisait sa sieste, je dis à Marguerite que j'avais be-

soin d'air et que j'allais me promener un peu dans la campagne derrière notre jardin. Je m'étais éloigné peut-être d'une dizaine de minutes et je me trouvais dans un chemin, immobile, la tête basse, et le regard perdu dans une ornière comme si je demandais à la terre le secret de mes souffrances.

Tout à coup j'entendis la voix de quelqu'un qui semblait m'appeler avec colère. Je frémis à l'idée que l'oncle Jean pouvait me surprendre là ; mais je me trompais. C'était Gérard Vlierings qui s'approchait, les poings fermés, avec des gestes furieux. Il paraissait avoir l'intention de m'attaquer, mais lorsqu'il vit avec quel froid étonnement je le regardais, il s'arrêta à deux pas de moi et s'écria :

— Je ne sais ce qui me retient de vous tor-dre le cou, hypocrite ! Pendant des mois entiers vous avez attendu le moment de me piquer mortellement comme un reptile venimeux.

— Savez-vous bien, Gérard, répliquai-je irrité, que vous poussez la grossièreté trop loin ou bien êtes-vous devenu fou ?

— Fou, furieux, enragé ! Remerciez Dieu de n'avoir qu'une main, et de ne pouvoir vous défendre, sans cela un de nous deux ne sortirait pas de ce chemin.

— Mais que voulez-vous dire ? demandai-je.

Que vous ai-je fait, qui vous fâche à ce point ?

— Vous m'avez trompé, vous avez détruit mon bonheur à jamais ; et si je viens à me noyer dans quelque étang, ne vous en prenez qu'à vous. Vous serez la cause de ma mort.

Des larmes coulaient de ses yeux et il paraissait en proie au plus grand désespoir.

— Mais, Gérard, je ne vous comprends pas, lui dis-je avec une compassion sincère. Apprenez-moi la cause de votre chagrin, je tâcherai de vous consoler.

Il répondit en sanglotant, d'une voix étranglée :

— Il n'y a plus d'espoir pour moi ; je suis un homme perdu. J'avais obtenu le consentement de mon père ; il était allé chez M. Bokstal, qui lui avait répondu qu'il laissait Hélène entièrement maîtresse de sa résolution. Il ne fallait donc plus que le oui d'Hélène pour me rendre l'homme le plus heureux du monde... Hélas ! Hélène a refusé ! Mon père et ma sœur l'ont suppliée de m'épargner ce coup mortel : Je me suis agenouillé devant elle en pleurant... Rien, rien. Elle ne sera jamais ma femme, dit-elle. Pourquoi, elle ne veut pas le dire ; elle reste muette ; des soupirs et des larmes sont sa seule réponse.

Surmontant mon émotion, je répondis avec un calme affecté.

— Je vous plains, Gérard. Oui, votre chagrin doit être grand. Mais quels motifs croyez-vous avoir de me menacer comme si j'étais cause de votre malheur?

— Vous dissimulez encore, j'en suis certain, s'écria-t-il. Si vous n'existiez pas, Hélène accepterait ma main avec joie.

— Comment pouvez-vous vous mettre pareille folie en tête, Gérard? Puisqu'Hélène vous aime, mon sentiment sur ce mariage, si je l'avais exprimé, devait lui être tout à fait indifférent.

— Oui, c'est moi qu'elle aime, moi seul... et cependant vous êtes cause que je mourrai de désespoir.

— Allons, Gérard, le chagrin vous égare. Vous vous trompez. Je suis si peu mêlé à cette affaire que, depuis notre dernière rencontre, je n'ai plus été chez M. Bokstal, et j'avais fermement résolu de ne plus voir Hélène avant le jour de votre mariage.

Il semblait porté à croire à ma sincérité. Pourtant après un moment d'hésitation il reprit avec un redoublement de colère :

— Que vous soyez innocent, cela ne fait rien à l'affaire. Hélène n'en est que plus coupable. Ah ! je sais bien ce qui la pousse à ce refus impitoyable quoiqu'elle m'aime. C'est la cupidité, le désir de votre héritage. Elle doit s'appeler

madame Roobeck, habiter un château, rouler en voiture. Un paysan tel que moi est beaucoup trop commun pour elle, et que ce paysan meure de chagrin, elle n'en versera pas une larme, tant la cupidité gâte le cœur humain. Les écus, les terres, les fermes de votre oncle lui donnent dans l'œil, et mon bonheur, son amour, elle sacrifie tout à cet espoir d'être riche... Mais, aussi vrai que je vis encore, je me vengerai, je me vengerai cruellement ! Elle ne connaît pas encore Gérard Vlierings. Ah ! elle me livre à la risée du monde. Eh bien, elle saura ce qu'il en coûte, oui, elle le saura !

En achevant ces mots il s'enfuit en grommelant.

D'abord un joyeux sourire éclaira mon visage ! Hélène avait refusé sa main ! Elle resterait donc libre ; il n'y aurait pas de mari entre elle et moi pour m'éloigner d'elle.

Mais cette illusion de mon esprit se dissipa promptement. Si Hélène, malgré son amour pour Gérard, n'avait pas consenti, c'était sans doute parce qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas quitter ses parents sitôt. Ce n'était qu'une affaire de temps, et en tout cas, qu'elle influence ce refus pouvait-il avoir sur mon sort ou sur ma conduite ? Plus encore qu'auparavant je devais m'éloigner d'Hélène, car à toutes les rai-

sons que j'avais pour cela venait se joindre la crainte de donner quelque apparence de fondement aux soupçons du vindicatif Gérard.

Je retournai à la maison, ne dis pas un mot à Marguerite de ma rencontre, et fit semblant d'être plus malade.

Quand j'eus passé quatre jours de tristesse dans la solitude, Marguerite alla une après-midi au village pour différentes commissions. Elle resta longtemps dehors, et quand elle rentra, elle m'appela du bas de l'escalier.

Lorsque j'arrivai auprès d'elle, elle me regarda avec un sourire étrange, où je pouvais lire en même temps l'étonnement ou la moquerie.

— Eh bien, cousin, innocent garçon que vous êtes, s'écria-t-elle, voilà douze jours que vous restez au logis, sans soupçonner ce qui se passe dehors. Tout le village est monté contre vous.

— Contre moi, ma cousine ?

— Oui, vous exercez terriblement la langue des gens. Tout le monde s'occupe de vous. Il paraît que vous n'ensorcelez pas seulement Hélène, mais aussi Béatrice Bokkerzeel, Jeannette Vlierings et d'autres filles encore. Vous ne pouvez cependant avoir donné votre cœur qu'à une seule, et bien sûr, c'est à Hélène Bokstal. Hy-Hypocrite ! Je vous en veux. Moi, votre amie, votre

protectrice désintéressée, vous me l'avez caché !
ce n'est pas bien, Félix, ce n'est pas bien.

— Mais, cousine, répondis-je avec embarras, tout cela, mais ce sont de pures suppositions. Hélène aime le fils du meunier. Jamais un mot n'a été échangé entre elle et moi qui pût faire croire pareille chose. C'est Gérard Vlierings qui, dans son dépit, répand ces sottises accusations contre moi. Le désespoir le rend fou.

— En effet, j'ai causé avec Gérard. Il prétend qu'Hélène l'aime ardemment, et qu'elle désire cependant se marier avec vous. Le pauvre garçon ne sait plus ce qu'il dit, et il est vraiment à moitié fou. Cela n'empêche pas que les gens l'écoutent et qu'il monte tout le village contre vous.

— Dit-on du mal de moi, ma cousine ? demandai-je.

— De vous pas autant que d'Hélène Bokstal. Il y en a qui sont tellement exaspérés contre elle qu'ils ne parlent de rien moins que de la chasser de la commune.

— Ciel ! est-ce possible ? m'écriai-je. Pourquoi cette injuste colère contre une innocente jeune fille ?

— On la traite de séductrice, de trompeuse... et celui qu'elle aurait séduit n'est autre que vous-même, Félix. — Vous me regardez avec

stupeur ! c'est pourtant ainsi. Tenez, je n'ai pas beaucoup de temps, et je veux vous expliquer la chose. Gérard Vlierings, du moins à ce qu'il a dit, très sûr de l'amour d'Hélène pour lui, l'a fait demander en mariage par son père. Elle a refusé, fermement refusé, sans laisser le moindre espoir au pauvre garçon.

— Ce n'est pas étonnant, interrompis-je. Hélène veut rester auprès de ses parents pour travailler. Vous le savez bien, Marguerite, elle ne peut pas se marier.

— Gérard l'accuse de cupidité. Selon lui elle refuse sa main pour vous épouser. Moi je n'en sais rien, mais les autres se laissent exciter contre Hélène. Gérard a beaucoup d'amis qui croient devoir tirer sur la même corde. Tout le village est monté contre Hélène. Et, bien sûr, sa réputation est perdue pour toujours à Visseghem, ou du moins fortement entamée. Déjà quelques clientes lui ont retiré leurs commandes.

— Pauvre Hélène ! soupirais-je. Ainsi, la plus grande bonté, le meilleur cœur ne préserve pas de la calomnie ! Qui aurait pu supposer que Gérard Vlierings fût un si méchant homme ?

— Ce n'est pas lui seul qui excite le village contre Hélène. L'huilier et ses filles se mettent de la partie, aidées de Jeanne Vlierings, de Thérèse Moers, de Catherine Vedels et de beaucoup

d'autres qui crient comme si on leur avait volé leur bien. Il paraît que vous faites des miracles sans le savoir, Félix : Toutes les filles de Vissegghem sont folles de vous ou de votre héritage... Et vous n'en saviez rien vraiment ?

— Sauf le dernier entretien de mon oncle et de l'huilier, rien, absolument rien, Marguerite. La tête m'en tourne. Je n'y comprends rien, mais je n'ai pas besoin de vous dire combien tout cela m'afflige. M. Bokstal en sera bien malheureux, lui qui aime Hélène comme la prunelle de ses yeux. La réputation de sa fille perdue ; son gagne-pain compromis ! Ah ! c'est un grand malheur pour ces braves gens... Je n'oserai plus aller voir mon pauvre ami maintenant.

— Pourquoi pas, cousin ?

— Je donnerais un nouvel aliment à la médian-
sance.

— Et vous laisseriez donc le maître d'école sans consolation, précisément quand vous croyez qu'il est très malheureux ? Moi, à votre place, je rirais des vains propos, et je n'écouterai pas les bayardages de paysans. N'êtes-vous pas indépendant ? Qui a le droit de vous demander compte de vos actions ? Il faut aller voir M. Bokstal aujourd'hui même : C'est votre devoir de le consoler et de le conseiller, si vous pouvez. Ainsi vous saurez du moins ce qui se passe chez lui,

et vous jugerez en connaissance de cause comment vous devez vous comporter dorénavant. Dans une heure j'aurai fini mon ouvrage ; je viendrai vous remplacer auprès de notre oncle, et vous enverrai dehors sous un prétexte quelconque. Allez droit à Bleckhout et tachez de rendre un peu de courage à votre ami. Peut-être la malveillance des gens se calmera-t-elle plus vite que nous ne pensons. Si vous voulez réellement rompre avec M. Bokstal et sa fille, dites-leur du moins vos raisons et prenez congé d'eux... Non, non, ne répliquez pas, vous avez tort. N'êtes-vous pas un homme ? Et si rien ne charge votre conscience, que craindriez-vous ? Remontez maintenant jusqu'à ce que je vienne vous délivrer.

J'eus à essuyer un torrent d'injures de mon oncle. Il nous accusait non sans raison cette fois, de ne pas faire attention à ses cris pour bavarder à notre aise ; mais ses reproches ne m'émurent pas : mon esprit était ailleurs.

Marguerite tint parole. Elle vint bientôt me délivrer et m'envoya dehors sous prétexte d'aller surveiller des maçons qui construisaient un nouveau puits.

Quoique je ne sortisse que pour obéir à Marguerite, l'idée de me retrouver en présence d'Hélène me rendait heureux. Je devais rassembler

bles mes forces, fermer mon cœur, et composer mon visage pour que personne ne pût deviner mon secret.

Je sortis par le jardin et puis par des chemins détournés pour ne rencontrer personne.

Au moment où j'approchais de la maison du maître d'école, je sentis tout à coup quelqu'un me prendre la main. C'était Mariette, la petite sœur d'Hélène, qui s'écria toute joyeuse :

— Bonjour monsieur Félix ! Je suis bien contente que vous veniez chez nous ! Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu. Mon père sera content, et Hélène aussi... Hélène est si malade, monsieur !

— Malade, votre sœur est malade ! répétais-je avec inquiétude.

— Oui, monsieur, elle pleure toujours. Elle a tant de chagrin !

— Pourquoi donc, Mariette ? dites-le moi ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Et, comme si l'enfant voulait chercher une explication, elle regarda un moment à terre, puis elle me demanda à mon grand étonnement :

— Est-il vrai, monsieur Félix, que vous allez vous marier avec Béatrice Bokkerzeel ?

— Qui vous a dit pareille chose ?

— C'est Hélène qui me l'a dit, monsieur.

— Et c'est pour cela qu'elle est si triste ?

— Non, pas pour cela, monsieur. C'est Gérard qui lui fait du chagrin. Il vient toujours lui dire de vilaines choses. Mais maintenant Hélène ne travaille plus en bas.

Nous étions devant la maison, et je suivis l'enfant dans la salle commune où je ne trouvai personne en effet.

— Montez, monsieur, dit Mariette en me prenant par la main. Ma sœur sera joyeuse.

— J'hésitais à paraître devant Hélène sans être annoncé et je demandai à l'enfant où était son père. Il descendait justement.

Il me salua profondément, avec une sorte de solennité.

— Monsieur Roobeck, dit-il, nous sommes devenus très malheureux depuis votre dernière visite. Je dois vous dire quelques mots en particulier. Ayez la bonté de me suivre.

Je le suivis passivement, le cœur serré. Pourquoi cette solennité insolite ? Savait-il mon secret et allait-il m'accuser ?

Il ferma la porte derrière nous et me monta un siège.

— Veuillez vous asseoir, dit-il. Ce que j'ai à vous demander m'est pénible, mais vous êtes bon et généreux, et vous comprendrez la crainte et le souci d'un pauvre père. Écoutez-moi avec bienveillance, je vous en prie.

se mit à me raconter et à m'expliquer ce que je savais déjà : la demande du meunier, le refus d'Hélène, et l'irritation du village contre elle et contre ses parents.

- Je supposais bien, dit-il, qu'Hélène ne consentirait pas à se marier déjà. D'ailleurs je la laissais entièrement libre. Son refus ne m'étonna pas, et pour consoler Gérard, je lui fis espérer que plus tard Hélène pourrait prendre une disposition plus favorable ; mais l'irascible jeune homme ne voulut rien entendre et menaça de se venger. Il l'a fait cruellement, et il a excité contre nous tous ses amis et connaissances. Hélène a perdu plus de la moitié de ses pratiques ; cinq élèves ont quitté mon école. Nous sommes si reconnaissants à Dieu du bonheur qui nous était promis, et maintenant, hélas, peut-être est-ce la misère qui nous attend.

- Espérons, balbutiai-je avec embarras, que cette pénible situation ne durera pas longtemps. Les villageois, égarés par Gérard, s'apercevront bientôt que leur irritation est sans fondement. Savez-vous, monsieur, de quoi on ose accuser Hélène ?

- Je répondis que je le savais.

- Comment est-il possible que l'on croie pareille chose de ma bonne Hélène ? Depuis que nous nous honorez de vos visites, s'est-elle

amais écartée du respect qu'elle vous doit ?

— Jamais. Sa réserve ne s'est jamais démentie.

— Et l'on prétend dans le village qu'elle a employé des artifices pour vous séduire, non par amour pour vous, mais par intérêt ! La perte de notre gagne-pain est certes un grand malheur. Mais voir ternir la réputation de ma chère et noble Hélène, cela me fait tant de peine que je crains d'en perdre la raison. Que faire, ô ciel, pour la défendre contre la calomnie ?

Je balbutiai quelques consolations banales, car vraiment j'avais beau chercher, je ne trouvais rien de raisonnable à dire. En tout cas le maître d'école, tout à ses propres pensées, ne m'écoutait pas.

— Oui, reprit-il, j'en perdrai la tête... J'avais presque oublié ce que je voulais dire. Votre compagnie m'était précieuse, monsieur Félix ; elle m'a consolé et rajeuni. Je ne doute pas que vous n'ayez aussi trouvé du plaisir en notre société. Rompre ces douces relations est une résolution qui me déchire le cœur ; mais l'honneur de ma fille est pour moi le bien suprême, et aucun sacrifice ne me coûte pour le garder intact. Ne vous étonnez donc pas de ce que je vais vous demander ; pardonnez-le-moi ; mes sentiments n'ont pas changé, mais mon devoir de père, le bonheur de ma

la fille... Il avait les larmes aux yeux. J'eus pitié de lui, et l'interrompant :

— Il est convenable, croyez-vous, M. Bokstal, pour faire taire la médisance, que je cesse mes visites et ne parle plus à Hélène.

— En effet, monsieur Félix, c'est douloureux pour tous deux, mais ce sacrifice prouvera aux gens qu'ils se trompent et l'orage se calmera peu à peu.

— Vous avez raison, maître. Quoi qu'il m'en coûte, j'obéirai.

— Et vous n'en voudrez ni à moi ni à mes enfants ?

— Nullement ; je vous garderai la même estime et la même amitié.

— Merci, monsieur Félix. Aujourd'hui que tout le monde est contre nous, vous êtes notre seul ami, et si je devais perdre aussi votre amitié...

— Non, non, ne le craignez pas, dis-je en me levant pour lui serrer la main. Jamais je n'oublierai votre bonté, et je me tiendrai toute ma vie pour votre obligé. Les temps peuvent changer. J'aurai peut-être un jour les moyens de vous prouver ma gratitude autrement qu'en paroles. Ne redoutez donc pas trop la pauvreté. J'ai une grosse dette envers vous, et je ne l'oublierai pas.

— Noble cœur ! soupira le maître d'école d'une voix émue. Je vous crois, mais il ne peut pas être question de pareilles choses entre nous. Vous dites que les circonstances peuvent changer. Oui, et plus vite que nous ne le pensons. Hélène ne pourra peut-être pas continuer son état de couturière. Elle chercherait alors une place d'institutrice et devrait quitter le village. Si elle y part, nous pourrions encore causer ensemble comme auparavant.

L'idée qu'Hélène pourrait être forcée de s'en éloigner m'attrista.

Le maître d'école le remarqua, et dit :

— Ce n'est qu'une crainte qui ne se réaliser peut-être pas. Si Hélène conserve assez de pratiques elle restera à Visseghem.

Il se leva et me prit la main.

— Ainsi, monsieur Félix, sans adieu. Nous continuons à nous aimer, malgré notre séparation forcée.

— Mon amitié pour vous et les vôtres est inébranlable, maître.

Nous étions émus jusqu'aux larmes. Il m'accompagna dans le vestibule et me répéta son adieu. Je m'arrêtai, le regard fixé sur la porte de la salle commune.

— Hélène ? demanda-t-il. Voudriez-vous le voir encore une fois ?

— Il serait si cruel, répondis-je, d'être venu et de partir sans l'avoir saluée.

— En effet, vous pourriez lui dire pourquoi vous ne viendrez plus la voir désormais. Elle le trouverait moins triste ; car elle aussi a besoin de causer de temps en temps avec des personnes intelligentes et bonnes. Suivez-moi, monsieur, j'ayez la bonté de ne rester qu'un moment avec moi d'Hélène.

Elle me précéda et ouvrit la porte de la pièce où se trouvait sa fille.

Elle était pâle et ses yeux étaient rougis par les larmes. A mon apparition inattendue, elle se leva, et il me sembla que ses mains tremblaient ; mais je m'étais trompé sans doute, ou bien elle avait sur-le-champ son émotion. Du moins je ne perçus rien dans l'expression de son visage, mais dans son attitude qu'un grand abattement, qu'elle expliquait suffisamment par le chagrin que lui causait la calomnie dont elle était l'infortunée victime.

Elle fit un pas vers moi, et balbutia un bonjour amical.

— Vous êtes malade, mademoiselle ? demandai-je.

— Non, monsieur, je ne suis pas malade, dit-elle d'une voix très faible.

— Monsieur Roobeck vient vous dire adieu

pour quelque temps, Hélène, dit le maître d'école. Je l'ai prié de suspendre ses visites. Il ne s'émotionne pas, et reconnaît avec nous que ce qui est nécessaire pour convaincre les gens que Gérard est un calomniateur. M. Roobeck n'en restera pas moins notre bon et fidèle ami.

— Toujours, mademoiselle, affirmai-je. Qu'il arrive, mon estime pour vous et votre père ne s'affaiblira pas.

Un sourire qui ressemblait à une triste ironie plissa ses lèvres.

— Qu'il me soit permis de féliciter M. Roobeck dit-elle. Je prierai Dieu de bénir son union avec Béatrice Bokkerzeel.

— Vous vous trompez, mademoiselle, il n'est pas question, m'écriai-je.

— Votre oncle aurait-il refusé son consentement ?

— Ce consentement n'était pas nécessaire ; refusé.

— Béatrice est pourtant une très jolie fille fort bien élevée.

— Qu'importe ? Je n'ai pas la moindre inclination pour elle.

— Ah ! que doit-on... que peut-on croire tout ce que disent les gens, hégaya-t-elle en cherchant de la main le dossier d'une chaise pour s'appuyer.

Elle se retourna vers moi, et reprit avec un sourire dont la vivacité m'étonna :

— Le chagrin me rend un peu malade. J'éprouve parfois une faiblesse soudaine, mais cela passe vite. Adieu, M. Roobeck, je ne puis rester longtemps debout. Adieu, excusez-moi, il faut que je m'assoie.

Le maître d'école me prit par la main et m'entraîna dehors.

— Pauvre Hélène, dit-il, elle n'est pas moins triste que moi, d'en être réduite par la calomnie, à se priver du plaisir de vos visites. Mais il le faut, nous devons en prendre notre parti et nous consoler.

Je me laissai reconduire sans répondre, et quittai la maison de M. Bokstal en balbutiant quelques mots sans suite, dont l'accent désolé put convaincre le brave homme que cette séparation ne me faisait pas moins de peine qu'à lui.

XVI

J'étais content de n'avoir plus à chercher de prétextes pour rester éloigné d'Hélène, et je ne doutais pas que la blessure de mon cœur ne fût bientôt guérie. Mais hélas ! combien j'avais mal calculé mes forces. L'image d'Hélène me poursuivait si obstinément qu'on eût dit que pour moi il n'y avait plus qu'elle au monde.

D'après les informations que je recevais de Marguerite et du domestique, l'exaspération des villageois contre Hélène n'avait pas diminué. Elle n'avait presque plus de pratiques ; son père avait perdu la moitié de ses élèves... Qu'allaient-ils devenir ? Tomber dans la misère et lutter contre le besoin ? Eux, si dignes, si bons, si nobles ?... Et moi, qui leur devais le seul bonheur de ma vie, je ne pouvais ni les consoler, ni les

ider ! Comment espérer que, devant la calomnie qui nous poursuivait, M. Bokstal accepterait mes secours, et même comment oserais-je lui offrir de l'argent ?... Cette idée seule me faisait frissonner.

Le sentiment de mon impuissance devant leur détresse me torturait si cruellement, qu'au bout de six semaines j'avais perdu tout mon courage. Je ne sortais plus ; j'évitais même la présence de Marguerite, pour rêver à mon aise, seul dans ma chambre. Car ma cousine, qui ne soupçonnait pas sans doute le mal qu'elle me faisait ne se lassait pas de me parler d'Hélène, de vanter sa beauté et son esprit, de plaindre son malheur, et de raviver ainsi mon amour et ma pitié pour la fille du maître d'école.

Une après-midi, pendant que mon oncle dormait, je sortis par la porte du jardin. La veille au soir, il m'était venu le désir d'aller revoir les tilleuls du Calvaire. Une force secrète me poussait malgré moi vers le sentier qui y conduisait. J'avancais machinalement, la tête baissée ; mes pieds me portaient sans que ma volonté y eût pour rien.

Tout à coup il me sembla que j'entendais soupirer près de moi. Je levai la tête et regardai vers le crucifix... Je me mis à trembler comme une feuille. Un cri expira sur mes lèvres ; mon

émotion était si forte que je ne pus articuler aucun son, et je demeurai cloué au sol.

Là, au pied du Tilleul, à dix pas de moi, une jeune fille était agenouillée, la tête basse, et si profondément absorbée dans sa fervente prière, qu'elle ne m'avait pas entendu approcher.

O ciel, c'était Hélène Bokstal !

Je retins mon souffle, et tâchai de comprimer les battements de mon cœur. Hélène tenait la tête un peu sur le côté, et je la voyais de profil. Elle pleurait amèrement ; ses larmes roulaient sur ses joues comme de grosses perles.

Je croyais n'avoir pas bougé, et cependant malgré moi, je m'étais avancé si près d'Hélène qu'en étendant le bras j'aurais pu lui toucher l'épaule.

Tout à coup elle fit un mouvement : elle leva les bras vers la croix, et dit en sanglotant :

— Dieu miséricordieux, exauce ma prière. Pour détourner de moi la calomnie, pour sauver mes parents de la misère, je dois accepter la main d'un homme que je n'aime pas. Je suis prête... mais, Seigneur, donne à mon âme la force d'accomplir ce douloureux sacrifice.

Avais-je bien entendu ? N'était-ce pas un rêve ? Hélène n'aimait pas Gérard : elle le confessait devant Dieu. Il y avait donc place dans son cœur pour une autre inclination ?

Quel espoir vint luire à mes yeux ! Mais ce ne fut qu'un éclair. Hélène ne venait-elle pas de dire qu'elle voulait se sacrifier pour épouser son persécuteur, si cruel que dût être son avenir ?

Ces réflexions traversèrent mon esprit avec une rapidité foudroyante. L'émotion me rendait fou ; je ne savais plus ce que je faisais. Je m'écriai avec force :

— Hélène, chère Hélène !

Elle, au son de ma voix, se leva d'un bond, et poussa un cri d'effroi, en me regardant avec une étrange expression de terreur. Frémissante, et faisant un pas en arrière, elle s'écria :

— Vous ici, monsieur ? Vite, éloignez-vous. Si quelqu'un vous voyait, je serais perdue pour toujours... Non, non, je vous en supplie, partez.

Au lieu d'obéir, je me rapprochai, uniquement pour justifier ma présence en cet endroit ; mais elle, voyant mon intention, voulut fuir. J'ouvris mes bras pour la supplier de m'écouter un instant. Elle crut sans doute que je voulais la retenir de force, car elle devint pâle comme une morte, et ses jambes se dérochèrent sous elle. Elle poussa un cri déchirant, et serait infailliblement tombée, si je n'avais étendu le bras pour la soutenir.

Ma position était cruelle. Hélène était dans

mes bras sans mouvement, les yeux fermés et les lèvres décolorées, comme si elle avait cessé de vivre. J'avais peine à me tenir debout. La force allait me manquer... Que faire?... Et pas de secours, mon Dieu!

Je regardai autour de moi avec angoisse, et me mis à crier de toutes mes forces. Mes cris résonnaient dans la campagne... En même temps j'appelais Hélène par son nom en murmurant de douces consolations à son oreille... Mais elle restait inanimée et pesait de tout son poids sur mon bras... Si la vie l'avait réellement abandonnée! si c'était son cadavre que je soutenais en frémissant!

Dans mon désespoir, je jetai un regard de détresse sur le crucifix en implorant l'assistance du Très-Haut.

Il vint du secours. Mes cris de détresse avaient été entendus d'une dizaine de villageois, hommes et femmes, qui travaillaient aux champs. Ils approchaient en courant, craignant un malheur.

Lorsqu'ils me reconnurent, et qu'ils reconnurent aussi celle que je soutenais, ils s'arrêtèrent étonnés, et me regardèrent avec des yeux où brillaient l'indignation et la haine. Je devinai leurs soupçons, qui me percèrent le cœur, non pas pour moi, mais pour la pauvre innocente Hélène.

— Mes amis, leur dis-je, votre arrivée me remplit de joie. Je passais par hasard. Madeiroiselle Bokstal est tombée en syncope. Soyez bons ; ne restez point immobiles ; je vous en supplie, secourez la pauvre fille. Allez chercher de l'eau.

Une des femmes, moins insensible que les autres, s'approcha et prit Hélène dans ses bras. A sa demande un des hommes lui tendit une bouteille pleine d'eau. Au moment où elle allait humecter le visage de la jeune fille, celle-ci fit un mouvement et reprit ses sens.

Elle regarda d'un air surpris et inquiet les gens qui l'entouraient, détourna de moi ses yeux effarés, jeta un cri, et fit quelques pas en allant à la femme qui la secourait :

— Par pitié, soutenez-moi, ramenez-moi à la maison. Hélas ! Dieu m'a abandonnée.

La peur lui donnait des forces ; elle courait bientôt qu'elle ne marchait, et disparut bientôt à bout de chemin.

Je demeurai un instant anéanti : mais les rires tumultueux des paysans, leurs murmures à travers lesquels je croyais entendre de méchantes accusations contre Hélène, me rappelèrent au sentiment de la réalité, et je m'éloignai à pas précipités. En rentrant je ne dis rien à Marguerite. Il me restait encore une demi-heure avant le réveil

probable de mon oncle. Je m'enfermai dans ma chambre pour réfléchir à ce qui venait de se passer.

J'étais effrayé et profondément affligé... Et pourtant je riais parfois malgré moi, et mon cœur battait joyeusement comme s'il m'était arrivé un bonheur inattendu. Hélène n'aimait pas Gérard Vlierings ! Et si elle en aimait un autre ; qui cela pouvait-il être ? Moi ? Mais alors pourquoi avait-elle ainsi peur de moi ? Pourquoi ma vue l'avait-elle effrayée ? Parce qu'elle craignait la médisance ? Probablement. Quoi ! elle pourrait m'aimer !... Ah ! je me berçais d'un vain espoir. C'était impossible : sans cela, ne m'en fussé-je point aperçu auparavant ? Jamais Hélène, ni par ses paroles, ni par l'expression de son visage, ne m'avait donné le droit de croire qu'elle éprouvât pour moi autre chose que du respect et de l'amitié...

En tout cas, à quoi ces décevantes réflexions pouvaient-elles me conduire ? Hélène allait accepter la main de Gérard. Si elle avait pour moi plus que de la sympathie, c'était un malheur pour elle, car ce sentiment empoisonnerait sa vie, à moins qu'elle ne l'étouffât immédiatement. Pauvre Hélène, être réduite à épouser un homme qui avait agi envers elle comme un bourreau, qui avait terni sa réputation, qu'elle haïssait.

sait peut-être!... Et si elle m'aimait, moi? Ah! que pouvais-je faire? Je n'étais pas libre : sans cela, qui m'eût empêché de demander sa main et de l'arracher au malheur qui la menaçait? Mais c'était une idée insensée ; il m'était interdit de songer au mariage. Je ne pouvais rien pour elle. La conscience de cette cruelle impuissance m'arrachait des larmes et des soupirs, mais la tristesse et le désespoir ne m'étaient d'aucun secours.

C'est ainsi que ballotté entre des sentiments contraires, passant de l'espoir au découragement, je passai toute cette journée, et pour comble de disgrâce, mes distractions m'attirèrent les reproches et les injures dont mon oncle était si prodigue.

XVII

Le lendemain, dans l'après-midi, comme j'étais assis au jardin, sous la tonnelle, réfléchissant au malheureux sort d'Hélène, je m'entendis appeler. Je reconnus la voix de Marguerite, qui revenait du village et avait probablement quelque chose de particulier à m'apprendre. Dès que je l'eus rejointe dans la salle basse, elle me dit :

— Félix, mon garçon, si vous saviez ce qui s'est passé cette nuit, vous ne seriez pas si tranquille.

— Que s'est-il donc passé ? murmurai-je en comprimant violemment mon émotion.

— Est-il vrai, cousin, que vous avez eu hier un rendez-vous secret avec Hélène Bokstal sous les tilleuls du Calvaire ?

— Un rendez-vous ? Nouvelle calomnie. Je passais par là sans me douter de rien !

— Comment se fait-il alors, Félix, qu'une douzaine de témoins vous aient surpris tenant Hélène dans vos bras ?

— Cela peut paraître inexplicable en effet. A mon apparition inattendue, Hélène poussa un cri d'angoisse. Elle devint pâle comme une morte, et serait tombée si je n'étais accouru pour la soutenir. Elle était évanouie ; j'ai crié au secours, et les gens sont accourus.

— N'aviez-vous réellement rien dit qui pût la terrifier ?

— Rien.

— Et Hélène ?

— Pas un mot non plus, ma cousine.

— C'est incompréhensible, grommela-t-elle en secouant la tête. Ainsi, vous ne saviez pas qu'Hélène devait venir là ?

— Comment pouvais-je le savoir ? Depuis plus de deux mois je n'ai plus rien appris d'Hélène, sinon par vous ou par le domestique... et encore, rien que des bruits de rue.

— Quoi qu'il en soit, cousin, Hélène est perdue maintenant, dit Marguerite avec un soupir. Aucun malheur plus grand ne pouvait lui arriver ; et vous, conscient ou non, vous en êtes la cause... J'ose à peine parler... Félix, hier au soir,

les garçons du village ont donné à Hélène un charivari assourdissant. Jusque bien avant dans la nuit ils ont fait un vacarme infernal devant la maison du maître d'école, adressé des injures à Hélène : ils l'ont traitée de « scandale du village, » et lui ont juré qu'ils ne lui laisseront point de repos jusqu'à ce qu'elle ait quitté pour toujours Visseghem qu'elle déshonore par sa conduite.

Je blêmis d'indignation. Un charivari ; à elle ? Elle, déshonorée, insultée, bannie ! c'était horrible. Je poussai un cri de désespoir, et laissai tomber ma tête sur ma poitrine, muet, consterné, anéanti.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? ricana Marguerite. Vous voyez qu'on veut porter le coup de la mort à la pauvre Hélène, votre amie, le cœur le plus pur, le plus noble, et pour l'assister, pour la sauver, vous ne savez que soupirer, et larmoyer peut-être en secret ?

— Inutile, répondis-je avec dépit. Hélène fera taire la calomnie et cesser la persécution. Elle va épouser Gérard.

— Ah ! ah ! vous êtes fou ! répliqua Marguerite. Ce sont les amis de Gérard, instigués par lui, qui ont donné un charivari à Hélène. Et elle épouserait son persécuteur !

— Croyez-le, Marguerite, je dis la vérité.

— Mais comment pouvez-vous le savoir ?

— D'une façon singulière. Pendant qu'Hélène priait au pied du crucifix, je l'ai entendue demander au ciel le courage et la force d'accepter la main de Gérard. Elle disait qu'elle ne l'aimait pas, et que cependant elle voulait l'épouser pour sauver ses parents de la honte et de la misère.

— Une pareille abnégation ! s'écria Marguerite. Oui, elle en est capable, la noble fille ! Pauvre victime !

Je me laissai tomber sur une chaise. Des larmes coulaient de mes yeux. Marguerite me regarda un moment sans rien dire ; puis elle posa sa main sur mon épaule, et me dit :

— Allons, Félix, ne soyez pas si abattu. Tout n'est pas perdu. Montrez un peu de courage. Vous êtes un homme, et vous pleurez comme une faible femme.

— Oui, m'écriai-je, je suis un homme, et j'ai honte de pleurer. Mais si vous saviez, cousine, combien je suis malheureux !

— Est-ce la calomnie et le chagrin d'Hélène seuls qui vous désespèrent ainsi ?

— Hélas ! non, Marguerite, pas cela seul.

— Ah ! vous êtes franc enfin ! Vous n'avez pas besoin de me faire un aveu plus complet. Depuis longtemps, cousin, j'ai lu dans votre cœur, mais j'ai respecté votre secret, puisque vous vouliez

me le cacher. Maintenant le moment de feindre et d'hésiter est passé. Si vous reculez encore devant une résolution ferme et énergique, vous devenez le véritable bourreau d'Hélène. Dites-moi, Félix, voulez-vous la sauver de la misère, elle et ses parents ? Voulez-vous lui rendre l'honneur ?

— Ah ! ma bonne cousine, si c'était possible, je le ferais au prix de mon sang, de ma vie, m'écriai-je.

— Eh bien, répondez-moi franchement. Vous aimez Hélène ?

Je fis un signe affirmatif.

— Profondément, cousin ?

— Plus que je ne puis dire.

— Hélène le sait-elle ?

— Elle ne peut le savoir ; nous ne nous sommes jamais parlé qu'avec la plus grande réserve.

— Vous aime-t-elle ?

— Je ne le sais pas non plus, Marguerite.

— Et moi, cousin, je n'en doute pas. Tout dans sa conduite semble attester que son cœur et le vôtre saignent de la même blessure.

— Ah ! cousine, c'est une simple supposition de votre part.

— En effet, je n'en suis pas tout à fait sûre. Mais quoi qu'il en soit, c'est votre devoir de

secourir la pauvre fille. Il faut à tout prix empêcher qu'elle devienne la victime de la méchanceté, de l'égoïsme et de la sottise de Gérard.

— Si cela m'était possible j'en bénirais le ciel!

— Oui, il faut du courage, poursuivit-elle en réfléchissant. Si vous hésitez, Hélène est perdue, condamnée à un malheur éternel, et vous auriez toujours le remords de ne pas l'avoir sauvée quand vous le pouviez.

— Mais le moyen, cousine?

— Il n'y en a qu'un, et il est souverain, répondit-elle, mais oseriez-vous y recourir? Voilà la question.

— Ah! parlez, parlez, je suis prêt à tout. Ce moyen, quel est-il?

— Vous marier : épouser Hélène.

Je me sentis trembler et pâlir. Me marier! Cette idée jetée à l'improviste dans mon esprit, me remplit d'effroi. Je baissai la tête et ne répondis point.

— Vous hésitez? votre courage faiblit? murmura Marguerite avec un accent de mépris. Ainsi, vous abandonnez Hélène à son malheureux sort?

— Mais, ma cousine, vous le savez bien, balbutiai-je; je ne dois pas, je ne peux pas me marier.

— Pourquoi pas?

— Mon oncle ne m'a-t-il pas défendu de songer au mariage tant qu'il vivra ?

— Bah ! n'est-ce que cela ? Je me fais fort d'obtenir son consentement.

— Il refusera inexorablement !

— Vous vous trompez, Félix. Je m'expose sa colère, oui ; mais que sa résistance soit insurmontable, ne le croyez pas ; je peux tout sur lui.

Dans un transport de joie que je ne pus contenir, je saisis la main de Marguerite, et, la regardant avec des yeux étincelants, je m'écriai :

— O Marguerite, que vous êtes bonne et généreuse ! Vous feriez consentir l'oncle Jean mon mariage avec Hélène ? Je pourrais sauver ma pauvre amie et la rendre heureuse ! Comme nous vous bénirions !

— Mais, m'écriai-je tout à coup, pris d'une terreur soudaine, si Hélène ne m'aimait pas ?

— Je ne doute pas de son amour pour vous ; mais avant de faire une démarche auprès de notre oncle, nous devons avoir une certitude sur ce point.

— Mais comment ? cousine.

— Rien de plus facile : vous allez trouver M. Bokstal et lui demander la main de sa fille. Hélène ne pourra cacher ce qu'elle ressent pour vous : amour ou indifférence. L'idée d'une

reille démarche vous fait frémir? Pourquoi? N'allez-vous pas leur apporter le bonheur, si elle vous aime, comme je le crois? plus que le bonheur même, le salut. Réfléchissez bien, Félix. Si vous êtes publiquement reconnu pour son fiancé, on n'osera plus médire d'elle à la légère, car ce sera votre droit et votre devoir de la défendre. L'argent ne vous manquera pas pour traduire au besoin Gérard et les autres mauvaises langues devant les tribunaux. Le bailli est très irrité du tintamarre de cette nuit, et sur votre plainte, il ne négligerait rien pour mettre un terme à de pareilles algarades. Voilà pour l'honneur d'Hélène. Pour ce qui regarde le sort de son père et de sa famille, vous pourrez l'améliorer à votre guise quand vous serez marié. L'oncle Jean vous donnera une pension suffisante. Je veillerai à cela... Maintenant, cousin, il ne dépend que de vous de sauver Hélène et de réaliser le plus cher désir de votre cœur. Vous irez demain à Bleckhout, n'est-ce pas, pour demander la main d'Hélène?

Une telle hardiesse m'effrayait. Je secouai encore la tête avec hésitation.

— N'en auriez-vous pas le courage? dit-elle avec colère. Seriez-vous assez lâche, oui, assez lâche pour reculer devant une bonne action dont la récompense doit être le bonheur de toute

votre vie?... souhaitez-vous peut-être que je fasse la démarche pour vous? Mais cela serait ridicule; vous avez vingt-quatre ans et je ne suis pas votre mère.

— Eh bien, c'est décidé! m'écriai-je. Vous avez raison, Marguerite, je rassemblerai mon courage, et demain j'irai à Bleckhout. Mais je vous en prie, ma cousine, si l'oncle Jean...

On frappa doucement à la porte de la rue.

— Voici quelqu'un dit Marguerite. Probablement on m'apporte encore de mauvaises nouvelles d'Hélène. Ne remontez pas encore, je vais voir qui c'est.

Marguerite revint avec une vieille femme : à ma grande surprise je reconnus la mère d'Hélène.

— Voici madame Bokstal qui désire vous parler, me dit ma cousine. Prenez une chaise, madame... Félix, j'entends appeler l'oncle Jean, et je vais auprès de lui. Ne causez pas trop haut. Je tiendrai les portes closes là-haut.

En s'éloignant elle me fit signe des yeux et de la main que je ne devais pas négliger de saisir l'occasion si favorable qui s'offrait à l'improviste.

C'était ma ferme résolution. Cependant j'approchai de la mère d'Hélène, si ému et si hésitant, que je devais avoir l'air d'un coupable devant son juge.

— Madame Bokstal, vous êtes malheureuse, n'est-ce pas ? bégayai-je. Ah ! les gens sont bien méchants et bien cruels ! Mais il est consolant de pouvoir espérer que cette persécution ne durera plus longtemps.

Elle se mit à me décrire en pleurant les tristes scènes de la nuit. Maintenant Hélène était au lit et le médecin redoutait une forte fièvre. Dès qu'elle serait guérie elle quitterait la commune et chercherait une autre place d'institutrice dans une ou l'autre ville. Ses parents devraient la suivre, car ils ne pouvaient plus gagner leur vie à Visseghem.

Elle pleurait si amèrement que moi-même j'avais besoin de toutes mes forces pour retenir mes larmes.

— Mais puisqu'Hélène consent à épouser Gérard ? dis-je.

— Quoi ! vous savez, monsieur ? s'écria-t-elle avec une surprise mêlée d'inquiétude. Hélène nous en a-t-elle parlé ?

— Non, pas Hélène, répondis-je avec embarras. Mais je le sais.

— Hélas ! oui, monsieur, la pauvre enfant est prête à se sacrifier par amour pour nous ; mais nous ne le voulons pas. Dieu nous punirait si nous étions assez inhumains pour livrer Hélène au méchant homme qui, par vengeance, parce

qu'elle ne peut pas l'aimer, a lâchement terni son honneur, son seul bien sur terre... Mais mes sens s'égarent. Qu'est-ce que je vous dis là ! J'oublie pourquoi je suis venue.

Elle reprit d'un ton suppliant :

— Monsieur Roobeck, pardonnez à une pauvre mère la prière qu'elle vous adresse. Ayez pitié de nous et d'Hélène ! Ne faites plus un pas pour la voir, ce serait donner de nouvelles armes à la calomnie. C'est par amitié, par plaisanterie seulement, n'est-ce pas, que vous avez voulu surprendre ma fille près du crucifix ? Le danger auquel elle s'exposait sans le savoir l'a presque fait mourir de peur. Hélas ! son pressentiment ne la trompait pas ; avec quelle cruauté on nous a tous punis de votre imprudence ! Nous ne resterons plus longtemps à Visseghem ; mais j vous en conjure, monsieur, soyez généreux pour nous : Jusqu'au jour de notre départ, tâchez d'oublier que vous nous avez connus.

Elle se tut. Le moment solennel avait sonné. Je le sentais, et je faisais de si grands efforts pour recueillir le courage nécessaire, que je ne répondis point à son accusation. Elle aussi croyait donc que j'avais volontairement surpris sa fille sous les tilleuls ; mais je jugeai inutile de la convaincre du contraire. Mon parti était pris, j'allais parler, parler franchement.

— Asseyez-vous encore un instant, madame Bokstal, dis-je, et écoutez-moi. Ce que j'ai à vous apprendre vous étonnera peut-être, c'est un secret que j'ai religieusement caché à tout le monde, même à Hélène. Mais son bonheur, le vôtre et le mien peuvent dépendre de mon courage : je n'hésite plus... madame, j'aime votre fille... je l'aime d'un amour sans borne.

— O mon Dieu ! vous aimez ma fille, s'écria-t-elle, quel malheur ! maintenant elle partira de Wisseghem dès qu'elle pourra se lever. Vous ne pouvez plus la voir ; ce serait la déshonorer.

— La déshonorer ! Je ne vous comprends pas.

— Un pareil amour sans but légitime est coupable aux yeux de Dieu et des hommes ?

— Calmez-vous, je vous prie. Mon amour pour Hélène n'est pas sans but, et pour vous en convaincre, je vous dirai que j'avais l'intention d'aller chez vous en plein jour, au vu de tout le village...

— Oh ! ne le faites pas, monsieur !

— Pour demander à M. Bokstal la main de la fille.

Elle me regarda toute stupéfaite, en ouvrant de grands yeux ; elle semblait douter qu'elle eût bien compris ; et cependant un sourire de bonheur éclairait son visage.

— Vous vouliez demander à mon mari la main d'Hélène, répéta-t-elle ? Vous feriez d'elle votre femme ?

— Mon vœu le plus cher est de consacrer toute ma vie à son bonheur et au bonheur des siens.

La mère Bokstal prit ma main en tremblant, et la serra tendrement en disant :

— Soyez béni, monsieur !... mais n'allez pas à Bleckhout : Il ne faut pas qu'Hélène apprenne cette bonne nouvelle sans y être préparée.

— Puis-je espérer qu'elle accueillera ma demande ?

Madame Bokstal leva les épaules.

— Je ne sais pas, répondit-elle : peut-être hésitera-t-elle de crainte de justifier, du moins en apparence, les méchants propos des gens.

— Hélas ! elle ne m'aime donc pas ?

— Ah ! ne parlez pas ainsi, monsieur Félix : ne vous a-t-elle pas toujours témoigné la plus profonde estime et la plus vive amitié ?

— De l'amitié et de l'estime, oui ; mais ce n'est pas assez. Peut-être ferais-je mieux de renoncer à ma vaine espérance. Me marier sans amour !

— Taisez-vous, monsieur ; taisez-vous, dit-elle avec une sorte d'indignation. Si vous aviez souffert comme notre pauvre Hélène, si le chagrin vous avait rendu malade, vous ne douteriez

pas. Ah ! vous levez les épaules et ne voulez pas me comprendre ? Vous exigez un aveu suprême de la bouche d'une mère ! Trahir le secret d'Hélène ! Je n'ose pas...

— Parlez, je vous en supplie ; m'écriai-je respirant à peine.

— Félix, je fais mal peut-être en vous le disant, répondit-elle, encore hésitante ; personne au monde n'est aimé plus que vous.

Et, en achevant ces mots, elle s'affaissa sur une chaise en pleurant, comme si elle était à bout de forces.

Je lui sautai au cou et l'embrassai tendrement.

— Ne soyez pas triste, chère mère, dis-je en lui tenant la main. Nous serons tous heureux. Hélène ne peut pas refuser. Je deviens votre fils. Mon oncle me donnera les moyens de faire honneur à son nom. Hélène ne travaillera plus. Avant de songer à m'allier à lui, j'ai promis à Maître Bokstal de pourvoir à son avenir à celui de ses enfants. Je tiens parole... Vous n'avez plus rien à craindre, chère mère, ni misère ni opprobrium, car Hélène trouvera en moi et en mon oncle des défenseurs naturels, et, croyez-moi, je remplirai mon devoir avec tout le dévouement dont je suis capable... Maître Bokstal agréera-t-il ma demande ?

— Pas tout de suite, monsieur ; lui aussi hésitera ; mais je suis mère et le bonheur de mon enfant passe avant tout. La crainte de justifier la médisance ne peut m'arrêter. Je convaincrai mon mari qu'il doit accepter votre généreuse proposition. Ne doutez donc pas davantage, monsieur.

— J'ajournerai donc ma visite à Bleckhout et parlerai d'abord à mon oncle.

— Ciel, qu'entends-je ? s'écria la mère Bokstal, avec une subite inquiétude. Est-ce possible ? Votre oncle ne sait rien de votre projet ? Hélas ! monsieur, vous m'avez cruellement trompée.

— Mais non, vous avez tort de vous inquiéter, mon oncle donnera son consentement, soyez en sûre. Cela coûtera peut-être quelque peine, mais je ne reculerai pas, et lui ferai comprendre que son refus me réduirait au désespoir. Marguerite m'aidera ; mon oncle ne lui refuse jamais rien ; elle peut tout sur lui. Vous concevez bien que je ne pouvais parler de ce mariage à mon oncle, avant de savoir si Hélène m'aimait assez pour m'épouser... Il est trois heures ; mon oncle m'attend. Rentrez chez vous, madame, et faites part de mon projet à votre mari et à Hélène. Demain ou après-demain je viendrai vous dire que mon oncle a consenti. Laissez les calomniateurs répandre leur venin : ils sont impuissants contre

nous. Que le spectacle de notre bonheur à tous soit leur seule punition !

La mère Bokstal se leva et se dirigea vers la porte. Elle ne paraissait pas tout à fait convaincue que les choses s'arrangeraient si facilement et si bien.

Je lui posai la main sur l'épaule en ajoutant :

— Soyez tranquille, chère mère, et bon espoir ! Nous avons tous bien souffert, mais un bel avenir nous sourit. Demain peut-être je pourrai presser maître Bokstal sur mon cœur en l'appelant mon père.

Je la reconduisis jusqu'à la porte, et avant de monter je m'arrêtai un moment dans le vestibule. « Personne n'est plus aimé que vous. » Ces douces paroles résonnaient encore à mon oreille, car elle l'avait dit, et une mère ne peut mentir. Il n'y avait plus d'obstacle. Hélène accepterait ma main ; Marguerite obtiendrait le consentement de mon oncle ; il ne pouvait rien lui refuser ; mon bonheur était donc certain... Le ciel allait s'ouvrir pour moi.

Je montai d'un pas léger pour délivrer ma cousine. Elle vint à ma rencontre et me demanda à voix basse :

— Eh bien, cousin, avez-vous demandé Hélène en mariage ?

— O ma cousine, répondis-je, que je vous baise les mains ! Hélène m'aime.

— Je le savais, Félix. Et votre mariage ?

— Ils consentent... Tout mon espoir repose en vous. Je n'ose en parler moi-même à mon oncle. Il refuserait certainement.

— Vous n'avez pas à vous en mêler, laissez-moi faire. J'épierai le bon moment, car, soit entre nous, c'est une entreprise difficile. Mais par amitié pour vous je la mènerai à bonne fin, n'en doutez pas. Allez auprès de l'oncle Jean maintenant, et ne faites semblant de rien. Tâchez de le satisfaire en tout et de vous le rendre favorable. Ce soir, dès qu'il sera couché, et qu'il vous aura donné la permission de vous retirer, descendez, je vous attendrai ; car avant de faire la démarche décisive, je dois vous faire connaître mes conditions et vous demander aussi un important service. Jusque là plus un mot sur cette affaire.

Elle descendit l'escalier et me laissa stupéfait et inquiet. Elle voulait me poser des conditions et me demander un service important ! Qu'est-ce que cela pouvait-être ? Et si je ne pouvais pas lui rendre ce service ? Hélas ! Je le sentais bien, un nouveau danger me menaçait.

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir longtemps, car l'oncle Jean m'appelait ; et ma

nant surtout je ne pouvais pas le laisser attendre...

Que les aiguilles de l'horloge pendue à la muraille ne paraissent lentes et paresseuses ! Avec quelle impatience j'attendais le moment où l'oncle Jean se mettrait au lit !

Enfin il me rendit ma liberté, et je me hâtai de descendre.

XVIII

Ma cousine était assise près de la table dans la salle basse, et m'attendait. Elle me montra un siège en face d'elle et me dit.

— Asseyez-vous, cousin. C'est toute une histoire que j'ai à vous raconter. Je veux être franche avec vous, et vous confier les désirs les plus intimes de mon cœur. La fierté et les reticences ne conviennent qu'aux personnes faibles ou méchantes, et je ne suis ni méchante ni faible. écoutez-moi avec patience.

Dès que je fus assis, elle commença :

— Vous le savez, cousin, je suis née à Loochristy, près de Gand, de pauvres ouvriers que je perdis dès le berceau. Comme j'étais gentille, fraîche et rose, je fus recueillie par la femme d'un riche notaire sans enfants, mais au

about d'un an il leur vint une petite fille qu'ils nommèrent Claire. Nous fûmes élevées ensemble, et j'aurais été très heureuse si je ne m'étais pas aperçue, quand je n'avais pas six ans, que Claire était beaucoup mieux habillée et mieux traitée que moi. J'en conçus du chagrin et de l'envie. Quand Claire allait atteindre sa dixième année, sa mère la conduisit un jour dans un château voisin où il y avait un enfant atteint de la petite vérole. Elle rapporta le germe de la contagion. Nous en fûmes atteintes l'une et l'autre, et marquées toutes les deux ; Claire fut même plus grêlée que moi, quoique chacun autour de nous ne parût remarquer que ma laideur à moi. A partir de ce moment ma situation devint pire. Le notaire, que ma jolie figure avait séduit d'abord, regrettait sans doute d'avoir constamment sous les yeux un visage défiguré. Sa femme seule restait bonne pour moi. Cela fit que petit à petit je demeurai confinée à la cuisine. Claire prit l'habitude de me commander, et me traita comme sa servante. Il va sans dire que la différence entre nos toilettes s'accroissait de plus en plus... Nous étions devenues grandes filles, et le notaire parlait de chercher pour Claire un bon mari. Dans ma simplicité je considérais ce projet comme insensé. J'étais convaincue que laides comme nous

étions — elle encore plus que moi, — nous ne pouvions inspirer de l'affection à aucun homme. Hélas ! cela n'était vrai que pour moi. Le notaire se mit à donner des dîners et des soirées. Vingt jeunes gens, aimables et beaux, s'empres-
saient autour de Claire, et vantaient à l'envi ses qualités : ils louaient son esprit, sa tournure élégante, la douceur de ses yeux bleus, et sem-
blaient heureux d'un de ses regards. Ah ! je comprenais bien : elle était riche, et cet avan-
tage suffisait pour qu'on fermât les yeux à la laideur de son visage... et moi, pauvre créature repoussée, personne, pas même un valet, ne m'accordait un sourire de sympathie... Je sup-
portais patiemment mon sort en apparence mais l'envie me rongait le cœur. Non pas con-
tre Claire, car je me serais volontiers sacrifiée pour la voir heureuse, mais parce que j'étais
convaincue que ma pauvreté serait pour moi une cause éternelle d'humiliation. De temps en
temps un rayon d'espoir perçait cependant à travers cette sombre perspective : peut-être se-
rais-je riche un jour, plus riche que Claire... Je comptais dans les environs une douzaine de
cousins et de cousines par lesquels j'avais ap-
pris que nous avions à Visseghem un oncle
maladif dont la fortune dépassait un million, à
ce qu'ils disaient. Nous devions hériter de lui.

Nous étions nombreux, il est vrai, mais un million partagé entre quatorze laisse encore une folle somme à chacun... Je serais donc riche ! Cela devint chez moi une idée fixe, un rêve continuel, où je puisai la force de dévorer mon chagrin... Claire fut conduite à l'autel par le fils de notre bailli. Sa mère ne survécut que dix mois à ce mariage, et un an après le notaire se remaria avec une vieille dame de Gand très riche, qui semblait m'avoir prise en aversion. A chaque instant elle me reprochait ma laideté...

— Mais, ma cousine, interrompis-je avec impatience. vous êtes trop sévère pour vous-même. Vous parlez comme si...

— Oui, oui, ne disputons par là-dessus, cousin, répondit-elle en riant. Mais pour qui me méprisait, il n'était pas difficile de me trouver affreuse... mais ne m'interrompez pas, ce serait trop long. Cette nouvelle maîtresse me traitait si durement que je ne pus le supporter. Je me révoltai un beau jour, et ne lui épargnai pas mes paroles amères. J'osai même lui dire : « Parce que vous êtes riche, madame, vous vous croyez une autre pâte que moi, et vous me traitez en esclave ; mais mon sang est aussi noble que le vôtre, et s'il plaît à Dieu, je serai un jour plus riche que vous, et j'aurai le droit de vous ren-

dre vos mépris !... » La suite de cette sortie fut que le notaire me montra la porte, et que tout le village me taxa d'ingratitude. Que faire maintenant ? Entrer en service ? J'en avais assez ce n'était pas une existence pour une personne destinée à devenir riche. Je voulais rester indépendante et vivre de mon travail. Mais le notaire et sa femme n'avaient rendu cette tâche presque impossible, tant ils avaient dit du mal de moi. Le peu d'argent que j'avais épargné fut bientôt épuisé, et plus d'une fois j'eus faim et froid dans la petite chambre que j'avais louée. Dans ma misère j'eus l'idée d'écrire à mon oncle. Je travaillai pendant deux jours entiers à composer une lettre où je lui racontais mes malheurs, et où je lui donnais des assurances, vingt fois répétées, de mon amour et de mon dévouement, le tout sur un ton si désolé que je ne doutais pas qu'il n'en fût ému jusqu'aux larmes. Je ne lui demandais pas de secours, mais je le suppliais de me permettre d'aller le voir pour lui exposer ma détresse... Huit jours après le facteur m'apporta cent florins et une lettre de mon oncle. Cent florins ! c'était un trésor pour moi. Cet oncle millionnaire existait donc réellement ? Mais la lettre ? que pouvait-il m'écrire ? Sans doute il me permettait d'aller le voir, et alors, qui sait ? Peut-être me tirerait-il définiti-

vement de la misère. Je courus m'enfermer dans ma chambre, et décachetai la lettre d'une main fiévreuse. Voici ce qu'elle disait : « Ma nièce, je vous envoie cent florins. Ne m'écrivez plus, car je jetterai au feu vos sottises lamentations sans les lire. Si vous osez venir à Visseghem, je vous déshérite. » Il n'y avait pas un mot de plus. Je pleurai de dépit et de chagrin ; mais je fus bientôt consolée par la certitude de ne pas m'être bercée de vains rêves. Je serais tout de même riche un jour ! Je n'exigeais pas davantage du sort... Je végétais ainsi pendant quelques mois. Alors arriva à Loochristy une femme qui avait été pendant trois ans au service de l'oncle Jean, et qui l'avait quitté par impatience et par colère. Je me fis son amie et la fis jaser sans perdre un mot de ce qu'elle me racontait de Visseghem et de l'oncle Jean. En moins d'une semaine je connaissais tout mon oncle, son caractère et ses faiblesses comme si j'avais vécu chez lui depuis mon enfance. Ce qui m'inquiétait, c'était de savoir que mon oncle jetait son argent par les fenêtres de telle façon que s'il vivait encore longtemps, il ne lui en resterait pas grand'chose. Il donnait des sommes considérables à l'église, au bureau de bienfaisance ; il avait fait parer une route à ses frais, et distribuer, des bannières et des prix à

des sociétés d'archés et de joueurs de boule. Il manifestait l'intention de faire un testament pour appeler amis et ennemis à sa succession. Il y avait auprès de mon oncle un certain domestique qui paraissait avoir aussi beaucoup de chances d'obtenir une bonne part de l'héritage. Je serais donc dépouillée par des étrangers, et mon légitime espoir s'évanouirait en un vain rêve. Non, non, cela ne pouvait pas être. J'avais du courage et l'esprit inventif. L'inquiétude qui me tourmentait depuis une semaine l'aiguisa encore. Sitôt mon projet formé, je l'exécutai sans hésiter, sans faiblesse mais non sans feinte, avec une volonté inébranlable. J'avais un but : devenir riche, et je ne le manquerais pas... Quelques jours plus tard je me présentais ici, dans cette maison. Le domestique se laissa persuader et me conduisit auprès de mon oncle. Je savais comment je serais reçue, mais je savais aussi comment il fallait s'y prendre pour le dompter. Dès ce moment je fus maîtresse de lui.. Ah ! si quelqu'un mérite d'être récompensé du dévouement le plus absolu, c'est bien moi ! Pour plaire à l'oncle Jean j'ai renié mon caractère et tout mon être ; j'ai feint d'être méchante et grossière, j'ai appris des mots injurieux, je me suis faite son esclave, et voilà quatre ans que je passe dans une situation dont un chien perdu ne vou-

ndrait pas ; mais tout cela n'est rien pourvu que je devienne riche... et je le deviendrai coûte que coûte.

Marguerite se leva.

— Tant parler altère, dit-elle. Attendez, Félix, je cours à la cave chercher un broc de bière. Nous allons parler de vous. Vous le voyez, je ne recourne pas autour de la question et me montre à vous telle que je suis. C'est parce que vous êtes un bon garçon, et que j'ai de l'amitié pour vous. Je suis incapable de vous tromper d'ailleurs, nous avons le même intérêt, et mes efforts sont peut-être plus à votre avantage qu'au mien.

Elle sortit. Je ne savais que penser de ses confidences. Son furieux désir d'être riche me semblait une passion quelque peu blâmable, mais combien j'aimerais et j'enviais sa force de caractère ! Quel mal faisait-elle ? S'il était vrai que, sans elle, l'oncle Jean eût disposé de sa fortune aux dépens de ses parents, la lutte qu'elle avait engagée n'était qu'une légitime défense, et tous ses cohéritiers devaient lui en savoir gré, car c'était leur cause qu'elle défendait en même temps que la sienne.

Lorsqu'elle revint avec la bière, je lui dis :

— Ma cousine, j'admire votre courage. Sans vous, je le reconnais, je n'aurais pas pu passer

six mois dans cette maison. Je me fusse enfui, ou mon oncle m'eût chassé, et dans les deux cas j'aurais perdu mon héritage. Je vous dois beaucoup, et vous serai éternellement reconnaissant.

Elle se rassit et reprit ses explications.

— C'est ce que nous allons voir. Écoutez encore. Vous croyez, Félix, que l'oncle Jean me porte une véritable affection ? Il me haïrait, que je ne m'en étonnerais pas ; cependant je ne crois pas que cela aille si loin. Mais une chose dont je suis sûre, c'est qu'il n'aime qu'une personne au monde, après lui, et cette personne, c'est vous.

— Réellement, cousine ? Cela me réjouit fort. Mais n'êtes-vous pas trop modeste et injuste envers vous-même ?

— Ne m'interrompez pas. N'est-il pas naturel que l'oncle Jean n'aime que vous, le fils de son frère unique ? Tous ses autres collatéraux sont, comme moi, des descendants de frères ou sœurs de feu sa femme. Ils ne sont pas réellement de son sang. L'oncle Jean m'a souvent parlé de vous comme d'un jeune homme simple qu'il ne voulait pas mander auprès de lui, parce qu'il n'espérait pas que vous supporteriez ses grossièretés. A la fin de la troisième année il me vint à l'esprit de le forcer à vous appeler à Visseghem.

— Et je vous en remercie de tout mon cœur, cousine.

— Non, ne me remerciez pas, Félix. Ce que j'en faisais, ce n'était point par amitié pour vous, car je ne vous connaissais pas, et comme nous sommes cohéritiers, je devais vous considérer comme un ennemi plutôt que comme un ami. Mais j'avais spéculé sur votre caractère, et jusqu'à présent je ne me suis, je dois le reconnaître, trompée en rien dans les jugements favorables que j'avais portés sur vous. Voici maintenant mes mobiles : D'après l'intention qu'il avait plus d'une fois exprimée votre oncle, vous devriez hériter de la moitié de ses biens, et quant à l'autre moitié il voulait la partager entre ses quatorze collatéraux d'une part, et ses légataires étrangers d'autre part. Or, à ce compte, que devait-il me revenir ? J'en ai fait très exactement le calcul. La fortune de notre oncle peut s'élever au plus haut à quarante-quatre mille couronnes impériales, soit environ deux cent quarante-cinq mille francs. La moitié étant pour vous, reste cent vingt-deux mille. Déduisez encore la moitié pour les legs, reste dixante et un mille, qui doivent être partagés entre quatorze héritiers. Il me reviendrait donc la somme ridicule de sept cents couronnes, qui plus ni moins que les cousins qui n'ont

jamais vu l'oncle Jean. Ne trouveriez-vous pas cela scandaleusement injuste, Félix, que moi qui depuis plus de quatre ans vis dans cette prison, qui me laisse invectiver et maltraiter du matin au soir, qui m'épuise à embellir les vieux jours de mon oncle, et qui ai résolu de rester son esclave impassible, dût-il devenir centenaire, je ne reçusse pour ma récompense rien de plus que des inconnus qui n'ont jamais rien fait pour être utiles ou agréables à l'oncle Jean ?

— Certes, cousine, ce serait une scandaleuse injustice, affirmai-je. Mais votre crainte n'est pas fondée. Malgré sa grande rudesse notre oncle est un noble cœur, incapable de ne vous laisser qu'une aumône pour prix du dévouement avec lequel vous le servez.

— Eh bien, vous vous trompez. Maintes fois j'ai tâché de lui faire entendre raison là-dessus. C'est la seule chose à laquelle il refuse obstinément de prêter l'oreille. Il m'est difficile de parler pour moi-même : je sens bien que j'y manque d'autorité. Quand l'oncle Jean m'accuse d'avidité et d'égoïsme, je ne sais presque que répondre. Quelqu'un d'autre doit plaider pour moi. Et qui le pourrait avec plus de chances de réussite que le fils de son frère, que la seule personne qu'il aime au monde ? C'est pour cela que j'ai contraint l'oncle Jean à vous mander à Vis-V.

eseghem, Félix. Que n'ai-je pas fait pour mériter votre bienveillance et votre amitié ? Je vous ai consolé, encouragé, protégé : j'ai porté votre chaîne avec la mienne, et je me suis privée de toute liberté pour vous en procurer un peu. J'ai tâché de deviner vos moindres désirs et les vœux les plus secrets de votre cœur pour aider à leur accomplissement. J'ai vu que vous seriez devenu malade de tristesse et d'ennui. Je vous ai fait lier connaissance avec la famille Bokstal, et j'ai protégé vos relations avec elle au prix de mon propre repos. Vous le dirai-je, Félix ? dès ce moment j'entrevis dans Hélène une consolation et une force pour vous. Si cette inclination a eu des fruits amers pour elle et pour vous, la faute en est à votre timidité. Mais je suis toujours convaincue qu'il n'y a pour Hélène et pour vous d'autre espoir de salut et de bonheur qu'un prompt mariage. Ce mariage, je vais le rendre possible. C'est un effort qui peut me faire perdre entièrement les sympathies de l'oncle Jean, mais j'invoque à mon tour votre protection et veux la mériter par cette preuve de dévouement. Le moment est venu pour moi de demander la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous. J'espère que vous ne me la refuserez pas.

— Tout ce que vous pouvez désirer, ma cou-

sine, m'écriai-je. Mettez-moi à l'épreuve. Je serai trop heureux de vous prouver ma profonde reconnaissance.

— Voici donc le service que j'attends de vous. Je veux être riche après la mort de l'oncle Jean, et je le serai. Pour me faire atteindre ce but de tous mes efforts, il n'y a qu'un seul moyen : Vous aurez la moitié de l'héritage ; les autres collatéraux auront un quart... Il me faut le quatrième quart ! Cela ferait onze mille couronnes ; mais je me contenterais de dix mille. Il resterait à l'oncle Jean environ deux mille couronnes à léguer à l'église et aux pauvres, s'il en a réellement l'intention. Jusqu'à présent je n'ai réussi qu'à ébranler plus ou moins la volonté de l'oncle Jean. A vous, Félix, de le retourner en ma faveur. Le ferez-vous ?

— J'essaierai, Marguerite, répondis-je.

— Essayer ? répéta-t-elle avec un sourire amer. Hésitez-vous déjà ? Vous devez convaincre notre oncle avec une volonté ferme et une persistance inflexible qu'il serait injuste, cruel et ingrat s'il me laissait moins de dix mille couronnes. Vous devez lui faire écrire sur son testament dans ce sens, ou du moins lui arracher la promesse qu'il le fera ainsi. Notre oncle ne manque jamais à une promesse faite. Le reste me regarde. Allons, Félix, donnez-moi l'assurance que vous tenterez

sincèrement et résolument de me faire obtenir cette récompense.

Je répondis que j'attendrais la première occasion favorable. Dans le fait, la seule idée de parler de son testament à mon oncle me faisait frémir.

— Attendre? ricana-t-elle. Non, non, cousin, pas de délai. Avant que je force l'oncle Jean à consentir à votre mariage, il faut au moins qu'il se soit lié par une promesse formelle envers vous et envers moi. Sans cela il serait bien capable de me déshériter tout à fait. La nécessité exige que je reste inflexible sur ce point. Je ne veux pas vous faire violence, Félix; vous pouvez vous décider librement; mais si vous hésitez ou si vous refusez, plus de mariage. Hélène et ses parents quitteront Visseghem, et iront lutter ailleurs contre la misère, comme des proscrits... Et vous, cousin, vous serez et vous demeurerez malheureux, avec la conscience de n'avoir eu ni le courage ni la volonté nécessaires pour les sauver.

Effrayé par cette menace, je promis à Marguerite de faire tous mes efforts pour réaliser son désir.

Elle me fit comprendre que je devais surtout m'armer contre les feintes colères de l'oncle Jean, et ne pas reculer devant ses criailleries et ses brutalités. Je devais épier le moment propice, et

alors entamer la lutte avec l'inébranlable résolution de ne pas la cesser avant d'avoir atteint mon but. Et le lendemain ou le surlendemain au plus tard elle lutterait à son tour pour le faire consentir à mon mariage. Il ne dépendait donc que de moi de hâter le moment où je pourrais annoncer l'heureuse nouvelle à Hélène et à ses parents.

— Je pense, Félix, dit-elle en se levant, que vous m'avez tout à fait comprise. Il est très tard, nous devons aller nous coucher. Si vous tenez courageusement votre promesse, avant la fin de la semaine nous pourrons nous dire heureux tous les deux... A demain, cousin.

Elle prit la lampe et s'éloigna par une porte latérale, car elle couchait au rez-de-chaussée. Tout étourdi d'une fermeté de conduite et de langage si nouvelle pour moi, je montai doucement et ouvris ma chambre sans faire de bruit.

Assis sur une chaise près de mon lit, je pesai les paroles de Marguerite et la promesse que je lui avais faite. Si dure que me parût la nécessité de parler à mon oncle de choses qui devaient lui montrer que sa mort entraînait dans nos calculs, je ne pouvais m'y soustraire. Le bonheur d'Hélène et le mien en dépendaient. Et plus j'y réfléchissais, plus mon angoisse augmentait, et ma conscience commençait à me reprocher que j'allais

peut-être commettre une grande injustice, une action coupable. En effet, que Marguerite méritât d'être récompensée pour son dévouement, cela n'était pas contestable; mais si je décidais mon oncle à lui laisser dix mille couronnes, ne faisais-je pas tort d'autant aux autres cohéritiers? N'aidais-je pas à dépouiller secrètement des absents? Cette réflexion me fit trembler, et je formai même le projet d'annoncer nettement à ma cousine que je refusais de tenir ma promesse. Mais ensuite l'image d'Hélène, malheureuse et repoussée, se dressa devant moi et me fit hésiter de nouveau. Enfin j'eus une inspiration qui me parut tout concilier. Mon oncle voulait me laisser plus de vingt mille couronnes. Je n'avais pas besoin d'une si forte somme pour être heureux. Si c'était nécessaire, je le supplierais de m'en reprendre la moitié pour la donner à Marguerite, et réaliser ainsi le vœu de toute sa vie : être riche !

Après avoir formé ce plan je m'endormis tranquillement.

XIX

Dès le matin du lendemain, Marguerite me poussa à remplir ma promesse. Peine superflue, car mon parti était pris de tenter résolument l'essai, et de ne reculer devant rien pour atteindre mon but.

Je saisis un moment où mon oncle paraissait de bonne humeur pour me poster devant lui, et lui dire très sérieusement.

— Mon oncle, j'ai à vous demander une chose à laquelle j'ai le plus grand intérêt. Je vous en prie, écoutez-moi sans colère.

— Ah! ah! que signifie cette mine de croquer mort? Est-il arrivé un malheur? Taisez-vous, je ne veux pas entendre votre billet de faire part.

— J'attendrai, mon oncle, jusqu'à ce que vou

me permettiez de parler. Mais cette fois je ne me tairai pas.

— Et si je vous ordonnais de tenir la bouche close ?

— Je n'obéirais pas, mon oncle.

Mon sang-froid parut surprendre péniblement l'oncle Jean. Il me regarda en face et me dit en ricanant.

— Vous n'obéiriez pas ? Mille tonnerres, c'est trop fort ! Vous lisez trop les journaux, garçon. Le jargon des Parisiens affolés vous trouble la tête... Ah ! vous voulez vous révolter aussi contre votre roi ? Prenez garde, vous regretteriez cette folie. Si les dents du vieux lion sont usées, il sait mordre encore... Allez vous asseoir là-bas dans le coin, près de la petite table, et laissez-moi la paix.

Je ne bougeai pas.

— Avez-vous juré de me faire avoir une attaque ? Est-ce que je vis trop longtemps à votre gré ? Arrière, ingrat, et faites ce que je vous ordonne... Vous me bravez ?

— Mon oncle, soyez bon pour moi. Je suis vraiment désolé de vous déplaire, mais j'ai à faire appel à votre justice, à votre droiture, pour une personne qui vous rend les plus grands services avec un dévouement aussi rare que désintéressé.

— Vous voulez parler de votre cousine Marguerite ?

— Oui, mon oncle.

— Désintéressée, elle ? Ah ! vous me faites rire malgré ma colère. Cette affreuse vipère, désintéressée ? Elle ne rêve que salaire et héritage. Vous voulez tirer les marrons du feu pour elle ? Innocent que vous êtes, on vous fait accroire tout ce qu'on veut. Ainsi : vous croyez que Marguerite me sert par pur dévouement ? Croyez-vous aussi que l'abatteuse donne à manger au cochon par pur amour pour la bête ?

Je compris que j'avais dit une sottise, et mal engagé l'affaire, mais la froide cruauté des derniers mots de mon oncle me donna la force de triompher de mon hésitation.

— Si vous vouliez avoir un peu de patience et m'entendre, mon oncle, je vous démontrerais que vous risquez d'être cruel et injuste envers ma cousine. Peut-être me trompai-je, car je ne doute nullement de votre générosité. Quoi qu'il en soit, Marguerite m'a rendu également beaucoup de services, et la reconnaissance me fait un devoir de la défendre contre une injustice possible. Ce devoir, je le remplirai auprès de vous, mon oncle, maintenant, tout à l'heure ou demain. Vous pouvez me faire taire autant de fois que vous voudrez, je parlerai toujours une fois.

Mon ton résolu étonna mon oncle.

— Je veux être pendu si je comprends quelle mouche vous pique, grommela-t-il ? Heureusement pour vous, je suis curieux de savoir ce que vous pouvez avoir à dire en faveur de cette hypocrisie.

— Vous m'écouteriez avec patience, mon oncle ?

Il laissa retomber sa tête contre le dossier de son fauteuil, et répondit d'un ton railleur :

— Nous allons bien voir. Commencez, et tâchez de ne pas m'endormir par vos sornettes.

Je dépeignis avec une expression profondément sentie, et à la fois avec une éloquence enthousiaste, l'abnégation de ma cousine, son dévouement pour l'oncle Jean, son affection, sa patience, son désir de rendre la vie agréable à son oncle. Je préparai ainsi mon oncle à l'idée qu'un pareil dévouement méritait une récompense spéciale, et qu'il ferait bien de léguer une bonne part de son bien à Marguerite.

Il m'avait interrompu à différentes reprises pour faire une sortie contre ma cousine, se moquer de son désintéressement, mais il ne m'avait pas interrompu dans mon panégyrique. Cependant le mot testament parut l'avoir frappé désagréablement. Il se dressa dans son fauteuil et s'écria :

— Testament! Testament! Croyez-vous donc, mille tonnerres, que je sois à la mort? Je vous vois là tous deux, vous et votre belle cousine, attendant la mort du vieux baudet, et calculant ce que vaut sa peau, et quel morceau vous pourrez en emporter. Mais je me tiendrai bien, sacre-bleu! et je vivrai jusqu'à quatre-vingt-dix ans, ne fût-ce que pour me venger d'elle et de vous.

Je sentais que le courage allait me manquer, je refoulai violemment les larmes qui me montaient aux yeux.

— Ah! cher oncle, vous me faites saigner le cœur! soupirai-je. Pourquoi me dire cela? Je vous assure de nouveau que, si c'était possible, je donnerais vingt ans de ma vie pour prolonger la vôtre. Si vous ne croyez pas à la sincérité de mon affection, dites-le moi franchement. Je m'en irai, loin d'ici, je renoncerai à votre héritage, et déplorerai éternellement l'injustice d'un homme que j'ai appris à aimer et à bénir dès mon berceau.

Et je fis réellement un pas en arrière, comme si j'abandonnais la partie.

Mes paroles avaient ému ou effrayé l'oncle Jean.

— Restez, dit-il. Approchez une chaise, et mettez-vous là devant moi. Vous êtes un étourneau; mais je veux vous parler une bonne fois.

Félix, mon garçon, je n'ai rien contre vous ; je sais, je crois du moins que vous me portez une affection sincère. Il ne manquerait plus que ça, que le fils de mon frère souhaitât impatiemment ma mort !... Mais dites-moi donc, la maligne bigote ne vous a-t-elle pas pressé ou même forcé de parler en sa faveur ?

— Oui, mon oncle, Marguerite m'en a prié ; mais qu'est-ce que cela fait à l'affaire, si ce que je vous dis est la vérité ? Dans votre droiture vous devez reconnaître que ma cousine mérite bien plus une récompense que des gens qui vous sont étrangers et qui n'ont fait peut-être que vous desservir.

— En cela vous n'avez pas tout à fait tort, Félix, dit-il avec une douceur inaccoutumée, et depuis longtemps mon intention est de ne pas oublier cette circonstance dans mon testament. Je ferai quelque chose pour Marguerite ; mais elle ne sera pas contente. Savez-vous ce qu'elle désire ?

— Je le sais, mon oncle, et je vous en supplie, réalisez généreusement son désir.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-il. J'ai promis à ma femme, à son lit de mort, que je laisserais au moins un quart de ma fortune à ses parents. Irais-je donc les déshériter au profit de Marguerite ?

— Non, mon oncle, il n'est pas nécessaire de déshériter personne, ni de changer vos intentions. Vous m'avez dit plus d'une fois que vous avez l'intention de me laisser la moitié de votre fortune. Je n'en désire pas tant. Je suis jeune, et puis augmenter mes ressources en enseignant. Donnez à Marguerite la moitié de la part que votre bonté m'avait destinée... Cher oncle, ne repoussez pas ma prière,

L'oncle Jean me regarda avec stupeur.

— Êtes-vous fou ou ensorcelé ? me demanda-t-il en secouant la tête. Quoi ! vous renonceriez à la moitié de votre fortune en faveur de Marguerite ? Savez-vous bien à quel chiffre s'élèverait votre part ?

— Je ne sais pas avec certitude, mon oncle, mais j'estime que ma cousine recevrait au moins dix mille couronnes.

— Parlez-vous sérieusement ? Avez-vous même réfléchi ?

— Très sérieusement, mon oncle, et je suis fermement décidé à vous prier jusqu'à ce que vous accédiez à ma prière.

Il courba la tête et parut réfléchir profondément. Au bout d'un instant il reprit :

— Dix mille couronnes ! C'est une somme considérable, et cependant je pensais que Marguerite

désirait beaucoup plus. Croyez-vous, Félix, qu'elle s'en contenterait ?

— J'en suis convaincu, mon oncle ; elle vous bénirait.

— Ah ! cela m'inquiète peu ; mais elle m'a, en effet, rendu de bons services, et mon intention était de ne pas la laisser sans récompense après ma mort. Dix mille couronnes ! Comment pourrai-je disposer de pareille somme sans nuire à d'autres personnes, là est le nœud.

— Mais, mon oncle, si vous vouliez les prendre sur ma part... ?

— Ta, ta, ta, laissez-là ces sottises. J'irais déshériter le fils de mon frère pour enrichir à ses dépens une parente éloignée ? non, non, Félix. Je trouverai bien quelque autre moyen. Et si je devais rogner votre part, ce serait de bien peu.

— De sorte que je puis espérer que ma cousine aura ses dix mille couronnes ?

— Oui, pour vous satisfaire, elle les aura.

— Positivement, mon oncle ?

— Quand ai-je manqué à mes promesses ?

Je lui pris la main en m'écriant :

— Ah ! mon cher oncle, vous feignez parfois d'être insensible, mais que votre cœur est noble et bon ! Merci, merci ! Croyez bien que ma cousine et moi nous prierons Dieu pour qu'il pro-

longe vos jours au delà du terme ordinaire. Nous tâcherons de deviner...

Il retira sa main et m'interrompit en grommelant :

— Assez ! cette ridicule comédie a trop longtemps duré. Je ne veux pas qu'on m'ennuie. Lisez-moi le journal. Je veux savoir si les Parisiens continuent à s'entre-dévorer... Plus un mot de Marguerite, de testament ni d'héritage, ou je retire ma promesse.

J'obéis, de crainte qu'il ne reprît sa parole, et me mis à lire rapidement pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir. Heureusement le journal contenait une nouvelle qui me fournait le moyen de fixer toute l'attention de mon oncle sur la politique.

L'Assemblée nationale de France avait publié un décret contre les émigrés, prononçant la peine de mort et la confiscation de leurs biens, contre tous ceux qui ne seraient pas rentrés en France avant le 1^{er} janvier 1792.

Je savais que mon oncle était généralement très hostile aux nobles. Quoique je sentisse au contraire une profonde pitié pour les Français émigrés, j'avais l'habitude de me taire lorsque mon oncle blâmait leur conduite, et approuvait leur persécution par les Jacobins. Mais cette fois je combattis son opinion, j'invoquai les services

méminents rendus à la France par les membres des familles nobles, et je rappelai qu'ils avaient, pendant des siècles, versé leur sang sur les champs de bataille pour la grandeur et la gloire de leur patrie. Et combien leur sort était horrible ! Resistaient-ils émigrés, ils étaient condamnés à mort ; reentraient-ils en France, ils se livraient à la fureur d'un peuple égaré qui avait soif de leur sang.

L'oncle Jean les accusait d'orgueil, d'égoïsme et d'oppression, et affirmait que leur libertinage et leur tyrannie étaient les seules causes de l'effroyable révolution qui avait changé la France en un volcan, et menaçait d'engloutir le trône et le pauvre roi Louis XVI.

Je soutins mon opinion avec une certaine énergie, et je réussis, non sans essuyer quelques épithètes malsonnantes, à occuper mon oncle jusqu'à l'heure où Marguerite monta pour mettre le couvert.

Elle m'interrogea du regard, mais je n'osai pas lui faire signe, car il me semblait que mon oncle épiait mes mouvements, et il pouvait être dangereux de lui fournir l'occasion de revenir sur une chose décidée.

Le dîner fut plus calme que d'habitude. Car, sauf quelques sarcasmes à l'adresse de Marguerite, mon oncle se montra gai, et je pensais qu'il

était content de m'avoir fait cette bonne promesse.

Dès qu'il se fut assoupi dans son fauteuil, je descendis l'escalier quatre à quatre.

— Eh bien, cousin, demanda Marguerite, avez-vous tenté la chose ?

— Oui, ma cousine, répondis-je. L'oncle Jean a consenti : vous aurez dix mille couronnes.

— Bien sûr ! je ne peux pas le croire ! Racontez-moi ce qu'il vous a dit. Pourvu que vous ne vous soyez pas laissé bernier par quelques paroles ambiguës.

— Non, ma cousine : il me l'a promis formellement. Je lui répétais toute ma conversation avec l'oncle Jean, qui, m'avait-elle affirmé, n'avait jamais failli à sa parole.

— Non, non, jamais ! s'écria Marguerite. Ah ! je serai riche ! Et vous, Félix, vous me resterez reconnaissant, n'est-ce pas, quand j'aurai rendu possible votre mariage avec Hélène ? mais votre reconnaissance ne sera jamais égale à la mienne. Vous m'avez aidée à atteindre le but de ma vie, il n'est pas de sacrifice que je ne sois prête à faire pour vous.

Nous étions enchantés tous les deux. Elle, de la certitude d'obtenir ses dix mille couronnes, moi de l'espoir qui me souriait, car Marguerite m'assurait qu'elle était absolument certaine d'ob-

obtenir le consentement de mon oncle et de triompher de sa résistance. Notre oncle ne souffrait pas beaucoup de sa goutte pour le moment. Elle ne voulait pas lui parler de la chose aujourd'hui, mais elle le ferait dès demain matin s'il était encore de bonne humeur.

Nous entourâmes notre oncle de prévenances jusqu'au soir ; son humeur resta la même, et quand Marguerite lui eût souhaité le bonsoir, elle murmura à mon oreille, en se retirant chez elle :

— Demain, Félix, demain vous serez heureux.

XX

J'écoutais sans rien dire les sorties de l'oncle Jean contre les émigrés, contre le roi et contre les Jacobins, car selon lui personne n'avait raison, et Paris révolté n'était qu'une maison de fous furieux.

Marguerite monta. Elle me demanda du regard si le moment était favorable, et quand je lui eus fait signe que oui, elle dit à voix haute :

— Mon oncle, permettez-vous que Félix descende à la cave pour une demi-heure ? il faut qu'il aide le domestique à ranger le vin qu'on vient de mettre en bouteilles. Sans cela on n'y retrouvera pas.

— Brouiller mon vin ? grogna l'oncle Jean : pardieu ! je voudrais voir ça ! allez, Félix, ex-

veillez à ce que Corneille ne fasse pas de mauvaise besogne.

Je compris que ce n'était qu'une invention de Marguerite pour rester seule avec mon oncle. Elle allait donc engager la lutte pour moi !

Je descendis. La cave était fermée, et le domestique sorti.

Assis dans la salle basse, je tendis l'oreille. D'abord je n'entendis rien. Marguerite et mon oncle parlaient donc sans passion ni colère de mon mariage ? Cette pensée rassurante me remplit d'espoir ; peut-être l'oncle Jean avait-il consenti tout de suite... mais cette illusion ne fut pas longue. Tout à coup mon oncle éclata. Ses paroles, que je ne distinguais pas, roulaient comme un tonnerre sourd au premier étage, et au travers ses grondements s'élevait de temps en temps la voix aigüe de Marguerite.

Une lutte acharnée se livrait au-dessus de ma tête. Je tremblais, car c'était le salut et le bonheur d'Hélène qui étaient en jeu. Qu'allait-il sortir de là ?

Le bruit dura plus d'une demi-heure, et ne fit que croître en intensité. A la fin j'entendis mon oncle frapper si violemment sur la table que toute la maison en fut ébranlée.

Quoique mon cœur battît à se rompre, je n'avais pas perdu tout espoir. Je savais par expé-

rience qu'on ne pouvait obtenir rien d'important de mon oncle avant qu'il eût épanché complètement son mécontentement réel ou feint. Si furieux qu'il parût, l'issue pouvait être favorable, et je le croyais d'autant plus que depuis un moment le bruit de la lutte s'affaiblissait sensiblement... sans doute mon oncle avait consenti ! Cette espérance me fit sauter debout.

Je vis Marguerite descendre précipitamment l'escalier. Elle était pâle, et des larmes roulaient sur ses joues. Elle se laissa tomber sur une chaise avec les signes du plus profond découragement. Je la regardai en tremblant et lui demandai avec angoisse :

— Eh bien, ma cousine, qu'est-il arrivé ?

— Ah ! Félix, dit-elle, croyez bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais il n'y a plus d'espoir ! l'idée que vous pourriez le quitter pour une femme ne le rend pas seulement furieux, mais l'afflige profondément. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il a pleuré, lui qui paraît avoir un cœur de pierre ! Je me suis enfuie, craignant que si j'insistais, il n'eût un coup de sang. Renoncez à vos vœux, Félix ; ne pensez plus à ce mariage du moins pour quelque temps. Car si nous insistions maintenant, nous hâterions peut-être la mort de l'oncle Jean, et cela ne se peut pas, je ne le veux pas, ni vous non plus..... Écoutez,

personne, et vous appelle. Ne me faites pas attendre, ayez pitié du pauvre vieillard. Plus tard, insensiblement, je tâcherai de le disposer mieux..

Sans répondre un mot je montai l'escalier. Mes jambes se dérobaient sous moi, et je me sentais trembler. Lorsque je fus entré je fis quelques pas en avant et m'arrêtai devant mon oncle la tête basse comme un coupable qui attend son arrêt.

— Approchez, monsieur, dit-il d'un ton amer mais calme, quoique ses yeux fussent pleins d'éclairs. Ainsi, voilà ma récompense ! Je vous ai aimé, protégé, élevé depuis votre enfance, et vous me vous chérissais tant que, pour vous épargner un chagrin, je vous ai tenu éloigné de moi, quand j'aspirais après votre présence ! je me considérais comme votre père, et je n'avais à cœur que de vous rendre heureux.....

— Mon oncle, mon cher oncle, pardon ! m'écriai-je suppliant.

— Taisez-vous ! je ne vous crois plus. Qui pourrait-on croire encore, quand vous, le fils de mon frère, vous avez recours à de pareilles faussetés pour me tromper ? Vous me faites des protestations d'amitié, de dévouement, de fidélité, et en même temps vous complotez contre moi avec Marguerite. Vous voulez m'abandonner pour une femme ! ah ! je sais bien ce que vous

allez me dire pour pallier votre ingratitude. Hélène Bokstal est une bonne fille, n'est-ce pas ? Vous serez deux à m'aimer, à me soigner ? sottises que tout cela : vous ne savez pas ce que c'est que le mariage. Personne ne peut servir deux maîtres, et le pauvre vieillard qu'importe serait bientôt oublié pour la jeune épouse. En tous cas, je ne veux pas de femme entre nous. Vous pouvez vous marier, je n'ai pas le droit de vous en empêcher.

J'essayai de parler, mais il m'interrompit immédiatement.

— Au contraire, je vous donnerai un millier de couronnes comme dernier gage de mon affection, poursuivit-il, mais à partir d'aujourd'hui il n'y aura plus rien de commun entre nous. N'hésitez pas, Félix, puisque votre cœur a fait son choix. Abandonnez-moi sans remords aux mains de gens avides : je ne vivrai plus longtemps d'ailleurs, je le sens bien. Ce coup de poignard était inutile. J'ai beaucoup péché : je mourrai sans qu'une main amie, sans que le fils de mon frère soit là pour me fermer les yeux. Ce sera ma punition !

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Je ne pouvais plus comprimer mon angoisse et mon émotion. Je tombai à genoux devant lui, en m'écriant :

— Mon oncle, mon cher oncle, écoutez-moi. Je ne me marierai pas : je ne veux pas me marier. Plutôt que d'abréger vos jours, je veux être malheureux...

Ces paroles imprudentes l'impressionnèrent péniblement. Il me repoussa, et me dit qu'il ne voulait plus m'entendre et que je devais m'éloigner pour ne pas le frapper d'un coup de sang.

Je fis quelques pas pour lui obéir, mais avant de sortir je m'affaissai sur un fauteuil, et cachant ma figure dans mes mains, je me mis à sangloter tout haut.

Il se passa quelque temps sans que l'oncle Jean rompît le silence. Puis il reprit d'un ton plus doux :

— Félix, mon garçon, parlons raison. A tout péché miséricorde. Venez ici, près de la table, et asseyez-vous. Vous n'êtes plus un enfant, et moi je ne le suis pas encore redevenu. Pourquoi la vérité nous effrayerait-elle ? après l'avoir reconnue, ne restons-nous pas libres de faire ce que nous voulons. Soyez franc. Aimez-vous beaucoup Hélène Bokstal ?

— Je n'ose pas mentir, mon oncle, répondis-je en hésitant.

— Et vous souhaitez ardemment de l'épouser ?

— Je le souhaitais très ardemment, mon oncle, non seulement par amour, mais plus encore

par compassion pour elle et pour ses parents ; et laissez-moi vous dire mes raisons, je vous prie.

Je recommençai à lui raconter tout ce qui s'était passé ; mais il m'interrompit aux premiers mots.

— Je sais tout cela, me dit-il. Marguerite, votre avocat retors, m'a dit là-dessus plus que vous ne pourriez m'en dire vous-même. Je connais cette histoire dans tous ses détails. Ce que je veux savoir de vous catégoriquement, c'est si vous désirez encore vous marier, maintenant que vous savez que ce mariage abrégerait peut-être ma vie, et l'empoisonnerait à coup sûr.

— Mon cher oncle, répondis-je, si j'avais pu supposer que ma demande vous affligeât si fort, jamais je n'aurais osé ni voulu penser à cette union. Croyez-moi, je suis prêt à tout sacrifier à votre repos, au bonheur de vos vieux jours. Oui, j'aime Hélène Bokstal, et le sort affreux qui la menace m'inspire la plus profonde pitié ; mais oublier ce que je dois au frère de mon père, à mon bienfaiteur, jamais.

— Ainsi, vous renoncez à ce mariage ?

— Oui, mon oncle.

— Sans chagrin ?

— Non, pas sans chagrin.

— Et vous souffrez dans votre cœur cet amour qui me porte ombrage ?

— Ah ! mon oncle, dis-je en pleurant, pourquoi me forcer à vous tromper ? Est-on maître de soi au point de pouvoir arracher de son cœur un sentiment qui y a grandi ?

— Que voulez-vous dire ? demanda mon oncle avec méfiance.

— Je resterai près de vous libre et sans lien, tant que cela pourra contribuer à votre bonheur. Mais vous promettre d'oublier Hélène ? Cela ne serait pas sincère.

— Soit. Mais consentez-vous à ne plus voir Hélène Bokstal, à ne plus lui parler ? Vous hésitez ?... Ce que vous ferez après ma mort, je ne m'en mêle point et ne m'en soucie pas davantage ; mais jusqu'à ce que je m'en aille *ad patres*, je ne veux pas de femme entre nous. Vous devez le savoir : je ne vous force pas. Choisissez en pleine liberté. Elle ou moi ! c'est mon dernier mot.

Je me fis violence, et répondis d'une voix étranglée :

— Mon oncle, mon choix ne peut être douteux. Je remplirai mon devoir envers vous. Mais ce sacrifice me coûte beaucoup... Ah ! mon cœur se déchire ! Ne plus voir Hélène ; ne plus lui parler ! La fuir ? L'abandonner sans secours ! C'est cruel, mon oncle, et cependant je le ferai par amour pour vous. Je n'implore qu'une grâce

de votre bonté : Permettez-moi de lui écrire une dernière fois pour lui faire part de ma résolution et pour justifier mon incompréhensible conduite.

— C'est bien, faites-le, Félix ; mais pas de faiblesse, pas de détours, entendez-vous. Puisque vous êtes si franc avec moi, est-il vrai que Marguerite vous a poussé à ce mariage, et que, sans cela, vous n'y auriez point pensé ? Vous secouez la tête ? Elle me l'a avoué elle-même.

— Par générosité, mon oncle, pour m'excuser auprès de vous.

— Et vous vous êtes laissé prendre à ce piège ? Aveugle qui ne voyait pas qu'elle ne voulait que s'assurer son aide ! service pour service, naturellement. Ah ! c'est un grand bonheur pour vous et pour elle que vous renonciez volontairement à ce mariage ; car s'il avait dû s'accomplir, je me serais vengé sans pitié sur tous les deux.

J'avais baissé la tête et ne disais plus rien.

— A quoi pensez-vous ? Regrettez-vous déjà votre promesse ?

— Ce que je fais est inhumain ! répondis-je. Je suis libre de disposer de mon bonheur ; mais ma résolution condamne maître Bokstal et sa famille à la misère. Je suis la cause de leurs souffrances, et je n'aurais pas de remords en leur

abandonnant sans secours à leur sort ? j'y pense avec horreur, mon oncle.

— N'est-ce que cela, Félix ? J'y ai pensé plus que vous. Pour la dernière fois, répondez-moi : Vous ferez tout pour ne plus voir Hélène ? Vous ne lui écrirez plus qu'une seule lettre ; vous ne lui parlerez plus ? Est-ce bien convenu entre nous ? Alors donnez-moi la main.

Ce fut en hésitant que je mis ma main dans la sienne.

— Eh bien, dit-il, j'assisterai moi-même Bokstal et sa famille, pour vous récompenser de votre bon vouloir.

— Vous ne le pouvez pas, répondis-je tristement. Ils n'accepteront d'argent de personne, et de mon oncle moins que d'un autre.

— Je le comprends, Félix, mais qui vous parle d'argent ?

— C'est égal, mon oncle. De nous ils refuseront tout. Ils sont très susceptibles pour tout ce qui touche à l'honneur ou aux convenances ; et comme les villageois les ont calomniés, ils ne permettront pas...

— Bah ! Bah ! Je n'ai pas besoin de leur consentement. Tout à l'heure, Félix, vous irez chez M. Neefs, le président du bureau de bienfaisance, et le prierez de venir me voir le plus tôt possible.

— Le bureau de bienfaisance ? m'écriai-je avec

indignation. Mon oncle, est-ce possible ? Vous voulez faire assister maître Bokstal par le bureau de bienfaisance !

— Voilà que vous montez comme une soupe au lait. Attendez jusqu'à ce que vous connaissiez mon projet, étourneau. Je voulais le cacher à tout le monde ; mais je vous le dirai à vous, à condition que vous vous taisiez, même pour Marguerite. Combien d'élèves y a-t-il dans l'école de M. Bokstal ?

— Peut-être vingt-cinq.

— Et combien y en avait-il avant ces bavardages ?

— Un peu plus de quarante.

— Eh bien, quand M. Neefs est venu dernièrement me demander un don pour les pauvres, il s'est plaint qu'il y eût dans la Commune plus de cinquante enfants qui courent les rues sans aller à l'école. Leurs parents voudraient bien les instruire ; mais la caisse des pauvres n'est pas assez riche pour payer les frais d'études. Si je donne assez d'argent pour cela, à condition qu'on les envoie à l'école de maître Bokstal, il aura soixante élèves sans se douter à qui il les devra. Comprenez-vous ?

Je lui pris la main et l'approchai de mes lèvres avec une émotion profonde, mais il la retira vivement.

— Assez d'enfantillages, dit-il. Je me suis laissé toucher une fois par votre sottise conduite ; cela suffit ; ne croyez pas que désormais je me laisserai prendre à vos pleurnicheries. Non, morbleu, je me tiendrai ferme, ni plus ni moins qu'avant... Je n'ai pas fini. Ces quarante ou cinquante nouveaux élèves augmenteront notablement les ressources de M. Bokstal. Je fournirai des pratiques à Hélène, qui a perdu les siennes à ce que m'a dit Marguerite. Vous me regardez avec étonnement ? Un vieux grognard comme moi procurer du travail à une couturière ! Jugez par là de mon affection pour vous. Elle me rend ingénieux. Dans quelques mois les enfants font leur première communion ; je me suis mis en tête d'habiller à mes frais toutes les jeunes filles pauvres comme des petites demoiselles. Et toutes ces robes, savez-vous qui les fera ?

— Mon oncle, votre bonté est sans borne ! m'écriai-je. Hélène et son père ne connaîtront peut-être pas leur bienfaiteur ; mais moi je le bénirai !

— Allez-vous recommencer ? Si vous m'ennuyez encore, je ne fais rien. Demain, Félix, vous irez prier le curé de vouloir bien venir me voir. Je m'entendrai avec lui sur cette affaire. Êtes-vous content de moi, maintenant ?

Je recommençai à vanter sa générosité et à lui témoigner ma reconnaissance.

— Assez ! vous chantez toujours le même ennuyeux refrain, dit-il. Je n'en veux plus entendre un mot. Je vous répéterai seulement une chose : Si vous n'observez pas fidèlement le traité que nous venons de conclure, je retire ma parole, et je laisse maître Bokstal et sa fille se tirer d'embaras comme ils pourront. C'est bien compris une fois pour toutes, n'est-ce pas ? Descendez maintenant, et dites à Marguerite qu'elle vienne ici. Je pensais ne pas lui faire part de mes intentions ; mais je réfléchis que la fûtée bigote ne tarderait pas à surprendre le secret. Il vaut mieux que je lui en parle moi-même.

J'obéis et sortis de sa chambre.

XXI

J'avais le cœur brisé ! Mon doux rêve s'était évanoui sans retour. J'étais séparé d'Hélène peut-être pour toujours.

Je devais lui annoncer le refus définitif de mon oncle, et lui expliquer l'inexorable nécessité dont j'étais la victime.

Je recommençai vingt fois ma lettre sans parvenir à écrire quelque chose qui me satisfît. Toujours ma lettre finissait par des protestations d'amour que je n'avais ni le droit ni la volonté d'adresser à Hélène. Je passai ainsi une partie de la nuit.

Après quelques heures d'un sommeil agité, je me levai et fis part à Marguerite de mon embarras. Elle me conseilla d'écrire à madame Bakstal, à qui je pouvais parler plus librement,

et elle me promit de porter ma lettre le matin même, et de profiter de l'occasion pour causer avec Hélène.

Je suivis son conseil, et Marguerite partit pour Blekhout.

Midi sonnait quand je la vis revenir. Quel qu'eût été mon désir de savoir le résultat de son message, je n'osai pas descendre, car j'étais occupé à faire avec mon oncle, et sous ses yeux, le compte de ses recettes et dépenses. Quand Marguerite monta pour dresser la table, elle me fit entendre par signes qu'elle avait causé avec Hélène. Cela excita ma curiosité, et dès que mon oncle fut assoupi, je descendis précipitamment.

— Marguerite, Marguerite, avez-vous vu Hélène ? demandai-je.

— Oui, je l'ai vue et je lui ai parlé.

— Seule ?

— Seule, pendant plus d'une heure.

— Sa mère lui avait-elle dit que j'allais demander le consentement de mon oncle ?

— Naturellement. Mais laissez-moi vous raconter tout. J'ai remis votre lettre à la mère Bokstal en présence de son mari. Hélène était en haut. Monsieur Bokstal a lu votre lettre tout haut. Il secouait tristement la tête et disait qu'il n'avait pas douté un instant du refus de M. Rolbeck. Sa femme, au contraire, se mit à pleurer.

Elle envisageait ce mariage comme l'unique moyen de sauver sa fille non seulement de la calomnie, mais de la maladie, de la consomption.

— O mon Dieu ! Pauvre Hélène ! soupirai-je.

— Taisez-vous, ce n'est pas si grave. J'ai demandé alors à voir Hélène sans témoins, pour qu'elle m'ouvrît son cœur, et que je pusse la consoler et lui donner du courage. Ils y consentirent. Je montai auprès d'Hélène que je trouvais à l'ouvrage. Dès qu'elle me vit, elle courut à moi les bras ouverts. « Ah ! Marguerite, s'écria-t-elle, vous apportez de bonnes nouvelles, je serai la femme ! » Mais mon attitude lui fit comprendre qu'elle se trompait. Je lui appris avec tous les ménagements possibles l'insuccès de nos efforts ; dès qu'elle connut le refus de votre oncle, elle s'affaissa sur une chaise et fondit en larmes. Longtemps elle resta sourde à mes consolations. Mais à la fin elle reprit un peu de calme et répondit à mes questions. Elle me dit qu'elle avait eu tort de se bercer d'un vain espoir. Elle se soumettra à son sort avec résignation, mais si elle ne peut pas devenir votre femme, elle ne se mariera jamais, et son cœur ne battra jamais que pour vous. Elle quittera Visseghem. Elle part demain pour Gand avec sa mère pour y chercher une place d'institutrice.

J'interrompis ma cousine par mes lamentations. Elle allait partir demain ! Et si elle trouvait une position à Gand, la reverrais-je jamais ? D'ailleurs, puisque mon oncle voulait venir à son secours, qu'avait-elle besoin de partir ?

— Mais je ne pouvais pas lui dire cela, cousin. Et d'ailleurs, il vaut mieux qu'Hélène s'éloigne pour quelque temps. Si elle restait à Visseghem, son esprit n'aurait point de repos, et elle y deviendrait gravement malade. Elle est déjà bien maigrie et bien pâle.

Je secouai tristement la tête.

— Allons, Félix, soyez homme et prenez courage. Que font quelques mois et même quelques années, quand vous êtes sûr de la fidélité d'Hélène ? Notre oncle est inabordable sur ce point et nous devons nous taire ; mais je le connais, il ne restera pas inébranlable, et je ne laisserai passer aucune occasion favorable de l'habituer petit à petit à l'idée de votre mariage. Ayez un peu de patience ; l'étoile du bonheur peut se lever pour vous, et peut-être plus tôt que vous n'osez l'espérer.

Elle continua longtemps sur ce ton. Je ne croyais pas à ses prédictions ; j'étais convaincu que l'oncle Jean ne consentirait jamais à mon mariage.

Pendant une semaine entière je fus moralement

ment comme perdu. Mon état était affreux. Tant que mon oncle vivrait, toute espérance m'était interdite. Sa mort seule pouvait me rendre le bonheur. Sa mort, ô ciel !... Et j'aurais donné ma vie pour prolonger la sienne ! Et néanmoins, malgré moi, l'idée de cette mort m'apparaissait comme le signal de ma délivrance. Cette monstrueuse pensée, que je ne pouvais chasser, m'effrayait et m'inspirait de l'horreur contre moi-même. Cette lutte affreuse entre mon cœur et ma conscience me torturait cruellement.

Mon oncle pénétra sans doute les raisons de mon insurmontable tristesse ; mais, s'il me reprochait parfois de ne pas tenir complètement ma promesse, il ne le faisait qu'avec douceur, et acceptait mes excuses sans objections. Sa bonté, la certitude du chagrin que je lui causais me donnèrent la force de cacher autant que possible la douleur, et même de feindre la bonne humeur.

Ce qui me permit de le faire avec quelque succès, ce fut la nouvelle que m'apporta Marguerite : Hélène n'avait pas trouvé de place à Gand, grâce au travail que lui avait procuré mon oncle sans qu'elle s'en doutât, elle ne songeait plus à quitter Visseghem. Quarante enfants pauvres étaient entrés dans l'école de M. Bokstal, le curé avait commandé à sa fille une partie

des vêtements destinés aux jeunes communiantes. Les moyens d'existence de la famille Bokstal étaient assurés pour longtemps. Une autre nouvelle me réjouit encore davantage : M. Neefs, le président du bureau de bienfaisance, était allé chez le bailli, à la demande de l'oncle Jean, pour se plaindre de la conduite de Gérard Vlierings envers Hélène. Le bailli avait fait venir Gérard et son père, et les avait menacés tous deux de l'amende et de la prison s'ils se permettaient encore de nouvelles diffamations contre Hélène et ses parents. Gérard avait promis non seulement de les laisser en paix, mais encore de réparer, tant par lui-même que par ses amis, le mal qu'il avait fait dans un moment de dépit et d'égarement.

La certitude qu'Hélène n'aurait plus à lutter contre le besoin, ni à chercher dans une ville étrangère ses moyens d'existence me donna le courage de cacher ma tristesse à mon oncle.

C'est ainsi que se passèrent les mois d'hiver.

Pendant les premiers beaux jours du mois de mars mon oncle fut débarrassé de sa goutte ; mais son genou droit était ankylosé au point qu'il ne pouvait marcher sans s'appuyer sur une béquille.

Je l'accompagnais presque tous les jours à promenade, et parfois nous allions par les champs

usqu'à une demi-lieue de distance ; mais, par un accord tacite, nous ne dirigions jamais nos pas du côté de Blekhout. Un beau jour le repos de Visseghem fut troublé par le passage de deux régiments de soldats autrichiens. Un bataillon resta dans notre commune et fut logé chez les habitants. Nous reçûmes deux officiers avec leurs domestiques.

C'étaient des Croates ou des Pandours, et la plupart ne connaissaient même pas l'allemand. Ils se croyaient déjà sans doute en pays ennemi, car ils étaient brutaux et grossiers, et n'hésitaient pas à donner des coups de plat de sabre aux villageois qui ne comprenaient pas ce qu'ils désiraient.

Heureusement un des deux officiers logés chez nous parlait passablement le français, et nous servait d'interprète auprès de ses compagnons. Sans cela un malheur fût vite arrivé, car l'oncle Jean qui ne pouvait se défaire de ses formes bourruës grognait souvent contre les officiers, et employait des gros mots allemands, dont il ignorait probablement lui-même la portée.

Comme j'avais averti l'officier qui parlait français de ces façons de mon oncle, et lui avais dit qu'il ne devait pas y prendre garde ; comme d'autre part, Marguerite leur servait chaque jour deux ou trois repas choisis, et que j'avais sans

cesse à la main la clef de la cave d'où je leur apportais les vins les plus fins, ces officiers et leurs gens nous prirent en telle affection qu'ils se seraient jetés au feu pour nous.

On disait que tous les villages sur nos frontières étaient ainsi remplis de soldats.

L'Assemblée législative de France retentissait d'excitations à la guerre. Les chefs du mouvement révolutionnaire sentaient qu'une guerre extérieure était le seul moyen de sauver Paris d'un bouleversement sanglant, et les journaux et les conseillers du peuple ne dissimulaient pas que la Néerlande autrichienne devait servir de pont aux armées françaises pour envahir le nord de l'Europe. Il est vrai que le roi Louis XVI se déclarait contre la guerre ; mais pendant combien de temps ce faible monarque pourrait-il résister au courant qui entraînait son peuple ?

L'empereur d'Autriche, préparé depuis longtemps à de pareilles éventualités, avait envoyé une puissante armée pour protéger nos frontières et pour repousser au besoin une attaque des Français.

XXII

Il y avait environ dix jours que les Pandours campaient à Visseghem lorsque, une nuit, un orage mêlé de grêle et de neige, de vent et de tonnerre, tel qu'on en avait pas vu de mémoire d'homme, éclata sur notre village. Cependant on n'eut pas de malheur à déplorer. Tout se borna à la chute de quelques cheminées. Mais à un bon quart de lieue de l'église, passé le hameau de Blekhout, la foudre avait frappé, dépouillé de son écorce et fendu jusqu'au pied un chêne séculaire, et creusé en terre un trou de six pieds de profondeur. Tous les villageois et beaucoup de soldats étaient allés contempler ces effets étonnants du feu du ciel.

Mon oncle eût voulu y aller aussi, mais le temps resta contraire jusqu'à la fin de la se-

maine. Alors il se mit au beau, et l'oncle Jean m'ordonna de l'y conduire.

Je lui fis remarquer en hésitant qu'il prenait le chemin de Blekhout, mais il me répondit :

— Bah, bah, quel enfantillage ! il n'y a pas moyen d'arriver au grand chêne par un autre chemin. Si vous avez peur de votre faiblesse, fermez les yeux ou détournez la tête, vous ne verrez rien.

Nous passâmes à côté de la maison de M. Bokstal. Comme le cœur me battait, et que d'efforts il me fallut faire sur moi-même pour en détourner mes regards ! Heureusement nous ne vîmes personne.

Nous arrivâmes au chêne foudroyé. Après avoir examiné les effets de la foudre, nous nous reposâmes encore quelques instants contre le talus du chemin ; car malgré tout son courage, mon oncle marchait très difficilement avec sa béquille.

Il se leva enfin, et nous reprîmes le chemin de Blekhout. Au moment où nous allions atteindre ce hameau, nous entendîmes tout à coup un grand tapage derrière nous, et nous vîmes quatre ou cinq Pandours, le sabre nu, sortir d'une maison de paysans. Ils traînaient avec eux un homme qu'ils bourraient de coups de poing et de coups de pied ; mais il nous était impossible

de deviner, à leurs cris, de quel méfait on l'accusait et ce qu'on avait l'intention de faire de lui.

Le premier mouvement de l'oncle Jean avait été de courir sus aux auteurs de ces mauvais traitements ; mais, à ma prière, il se tint tranquille et hâta le pas pour ne pas se laisser emporter par la colère.

Au moment où les soldats allaient nous dépasser avec leur prisonnier, nous n'étions plus qu'à une demi-portée de flèche de l'école.

Le paysan épouvanté essaya de résister et de se dégager des mains de ses bourreaux ; mais les Pandours, excités par la boisson, le frappaient rudement avec leurs sabres.

Je sentais mon oncle frémir d'indignation, car j'avais passé mon bras sous le sien, pour pouvoir le retenir au besoin ; mais il se dégagea brusquement et s'écria avec colère :

— Ciel ! c'est François Devilder, le plus brave homme de la commune ! gredins, ivrognes, lâchez-le. Mille tonnerres, imbéciles, pensez-vous avoir à faire à des esclaves ? Si je n'étais pas perclus, je vous romprais le cou avec ma béquille, lâches mangeurs de chandelles ! lâchez-le, mille milliards !

Les soldats, surpris et blessés de sa sortie téméraire, tournèrent la tête vers nous et nous menacèrent de leurs sabres en vociférant.

— Mon oncle répéta ses défis ; mais lorsqu'il leur adressa en allemand l'épithète de misérables, la rage des Pandours ne connut plus de bornes.

L'un deux retint le paysan ; deux autres me prirent par les bras et m'entraînèrent à quelques pas plus loin. Le quatrième, un gaillard haut comme un géant, voulut saisir l'oncle Jean. Mais le courageux vieillard lui asséna sur la tête un coup si violent de sa béquille qu'il en fut presque renversé. Mais aussitôt le Pandour hors de lui se rua sur mon oncle, le jeta par terre, et leva son sabre pour lui fendre la tête. Je voyais le danger ; je n'étais pas à cinq pas, mais tout ce que je pus faire fut de pousser un cri d'angoisse, car les deux Pandours me tenaient si fort que, malgré mes efforts désespérés, je ne pus faire un mouvement. Mon oncle était perdu!...

Tout à coup je vis une femme s'élancer, prendre le Pandour à bras le corps, et l'arracher de mon oncle.

Mon Dieu, c'était Hélène ! n'allait-elle pas payer sa témérité de sa vie ?

Non ! Elle harangua les soldats en un allemand si pur qu'ils la regardèrent tout étonnés, et l'écoutèrent avec une sorte de respect. Ils essayèrent cependant de lui faire comprendre que le

vieillard qui était encore étendu par terre leur avait adressé une sanglante injure, et qu'ils avaient le droit de le tuer.

Pendant cette explication, si courte qu'elle fût, beaucoup d'habitants du hameau avaient eu le temps d'accourir, et quelques soldats et sous-officiers étaient sortis également. Lorsque ces derniers s'aperçurent que leurs camarades avaient trop bu, ils les prirent par le bras et les emmenèrent moitié par persuasion, moitié par force.

Je courus auprès de mon oncle. Hélène essayait de le relever ; mais il était presque évanoui, et comme inanimé. Il avait vu la mort suspendue sur sa tête !

M. Bokstal et deux ou trois voisins vinrent à notre secours. Nous conduisîmes l'oncle Jean dans la maison d'école, et l'assîmes doucement dans un fauteuil. Il était très pâle ; nous regardait d'un œil égaré, et ne prononçait pas une parole. Nous craignions tous que son émotion excessive n'eût des suites fatales.

Hélène lui témoignait la plus tendre sollicitude ; elle lui serrait les mains, murmurait à son oreille de douces et affectueuses paroles, et lorsqu'elle vit qu'il remuait les lèvres, comme un homme qui a soif, elle courut chercher un verre d'eau fraîche qu'elle approcha de ses lèvres.

Malgré l'épouvante qui me faisait frémir, je conçus un peu d'espoir. Hélène avait sauvé mon oncle d'une mort certaine. Ne l'accepterait-il pas volontiers pour nièce ? Notre bonheur pouvait résulter de ce terrible événement.

L'oncle Jean avait bu avec avidité, et avait repris ses sens.

— Chien de sauvage, grommela-t-il ! Mille tonnerres, je te...

— Soyez calme, mon bon monsieur Roobeck, lui dit Hélène, en l'entourant de son bras. Vous allez mieux. Dieu soit loué ! ce ne sera rien.

Alors seulement mon oncle regarda attentivement l'aimable fille. Un sourire éclaira son visage ; il lui prit la main, et lui dit doucement :

— Vous m'avez sauvé, n'est-ce pas ? Oui, je le sais, vous vous êtes jetée entre son sabre et moi. Je vous dois la vie, je veux vous récompenser ; je suis riche : demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai.

Personne ne disait mot. Nous étions tous pâles, et tremblants d'angoisse.

— Qui êtes-vous, vous qui m'avez si courageusement défendu ? demanda-t-il. Je ne vous connais pas.

— Je suis Hélène Bokstal, répondit-elle.

— Hélène Bokstal ? Vous êtes Hélène Bokstal ?

Sans vous je ne serais plus qu'un cadavre. Hélas ! mon enfant, il y a cependant une chose que je ne peux pas vous donner. Je vous en supplie, ne me la demandez pas !

Hélène, déçue dans son espérance, se laissa tomber à ses pieds, posa sa tête sur ses genoux, et fondit en larmes.

— Mon cher oncle, ayez pitié de nous ! m'écriai-je. Elle vous a sauvé la vie. Un seul mot de vous peut la rendre heureuse !

La mère Bokstal tomba à genoux à côté de sa fille. Le vieux maître d'école joignit les mains... Mon oncle parut ébranlé.

— Vous l'aimez comme un fils ; laissez-moi aussi vous appeler mon père, dit Hélène en levant vers lui ses yeux baignés de larmes.

— C'est donc là ce que vous voulez de moi ? Je ne puis pas vous payer ma dette autrement ? dit-il d'un ton plaintif. C'est un cruel sacrifice ; mais soit ! Je compte pour bien peu de chose. Eh bien, je donne mon consentement. Que Félix devienne votre époux !

Nous poussâmes un cri de triomphe. Hélène sauta au cou de mon oncle, l'embrassa avec effusion, l'appela son bon père, et arrosa son visage de ses larmes. Je l'embrassai à mon tour, et les parents, les frères et les sœurs d'Hélène le comblèrent des marques de leur reconnaissance.

Le visage de l'oncle Jean s'assombrit promptement. Je le compris ; son cœur répugnait à de pareils épanchements. Aussi m'efforçai-je de faire entendre à Hélène et à ses parents qu'ils devaient se modérer ; mais ils avaient grand'peine à contenir l'expression de leur joie. Et d'ailleurs, il était trop tard ; il s'était déjà fait un revirement complet dans l'humeur de mon oncle.

— Où est ma béquille ? demanda-t-il, donnez-moi ma béquille.

Et, remarquant notre étonnement, il ajouta :

— Oui, oui, c'est ainsi. Je veux retourner à la maison, tout de suite.

Nous parlâmes de faire chercher le cabriolet de l'auberge ; mais il s'opposa avec impatience à cette proposition.

Lorsque je lui eus rendu sa béquille, il se leva non sans peine, et fit quelques pas pour sortir. Mais voyant que sa froideur affligeait Hélène et ses parents, il lui prit la main, et lui dit d'un ton moitié rude, moitié aimable.

— Oui, je suis ainsi fait. Il faut me prendre comme je suis. Qu'importe après tout, mille tonnerres ! Ce n'est pas moi que vous épousez, n'est-ce pas ? En tout cas, mon enfant, je n'ai qu'une parole. J'ai donné mon consentement à votre mariage, que voulez-vous de plus ? Soyez

tranquille, Félix vous dédommagera de ma brusquerie.

Il serra la main à M. Bokstal et à sa femme, et sortit en murmurant quelques paroles d'adieu.

Je le soutenais du mieux que je pouvais ; il marchait fort péniblement ; sa jambe malade lui faisait très mal, disait-il ; mais quand je le plaignais, il m'envoya une bordée d'injures et me demanda si je le prenais pour une petite fille incapable de supporter le moindre mal.

Un peu plus loin il se mit à parler de mon mariage avec beaucoup de calme, mais non sans tristesse. Puisqu'il n'y avait pas à revenir sur une résolution qu'un concours fatal de circonstances lui avait arraché, il désirait que je hâtasse le plus possible mon mariage. Il allait y penser sérieusement, et me ferait connaître le lendemain ses intentions au sujet des moyens d'existence qu'il voulait nous assurer. Jusque-là il me défendait de lui reparler de mon mariage, car il en avait plus qu'assez pour ce jour-là.

J'essayai pourtant de lui faire comprendre que si Hélène et moi demeurions avec lui, nous n'avions besoin de rien, mais il me ferma la bouche avec colère, et répéta qu'il ne voulait plus être ennuyé de cette affaire jusqu'à demain.

Nous rentrions à la maison. Aidé de Margue-

rite, je conduisis mon oncle à sa chambre, puis je racontai à ma cousine tout ce qui venait de se passer. Marguerite en parut plus heureuse encore que moi, et toute la journée elle se montra d'une joie folle.

XXIII

Le lendemain l'oncle Jean resta au lit ; son genou était enflé, et il devait souffrir beaucoup, car je le voyais parfois grincer des dents. Je lui conseillai, je le suppliai de faire chercher le médecin, mais il ne le voulut pas. Ce n'était qu'une suite de sa fatigue, et cela passerait tout seul, disait-il.

Après avoir grogné quelque temps contre les Autrichiens et les Pandours, il me fit asseoir près de son lit, et me dit d'un ton très sérieux.

— Écoutez, Félix, je vais vous faire part du résultat de mes réflexions, et vous faire connaître ma volonté. Soumettez-vous y sans me contredire, car moins longtemps j'aurai à m'occuper de votre mariage, et moins je me chagrinerai. Vous vous marierez le plus tôt possible, c'est-à-

dire dans le mois. Je chargerai Marguerite de vous remettre tout l'argent dont vous pouvez avoir besoin pour vos habits de noce et votre première installation ; rien de luxueux ni d'extravagant, mais tout ce qui est convenable. Ne m'en parlez donc plus dès aujourd'hui. Marguerite est votre caissier et me rendra compte de vos dépenses. Elle fera arranger la petite ferme qui est vide depuis quinze jours. Vous l'habitez avec votre femme...

Cette dernière décision m'arracha un cri de désappointement. Mon rêve était de demeurer chez mon oncle avec Hélène, et de consacrer tous nos soins à embellir ses vieux jours. Je ne doutais pas qu'Hélène ne gagnât bientôt son affection et ne l'amenât à se féliciter de ce qu'il regrettait si fort maintenant. Mais il repoussa mes instances avec colère et avec impatience.

— N'est-ce pas assez que je consente à votre mariage ? grommela-t-il. Osez-vous exiger que j'aie sous mes yeux une femme qui m'est restée inconnue jusqu'à présent ? Une femme par qui le fils de mon frère... Mais vous voulez donc me rendre enragé ? Tenez, si je pouvais supposer que vous ou votre femme vous ne vous soumettriez pas à ma volonté, je retirerais mon consentement. Oui, oui, je le retirerais. Si vous voulez l'éviter, parlez-moi d'elle le moins pos-

sible, et qu'elle renonce à venir m'importuner de ses témoignages de gratitude. Je le veux ainsi : mariez-vous et laissez-moi en paix.

Je courbai la tête, et répondis en soupirant :

— Cela me fait de la peine, mon cher oncle, mais que votre volonté soit faite.

— Un dernier mot touchant vos moyens d'existence. Je ne veux pas que la femme de mon neveu travaille pour autrui. Je ne le veux pas, entendez-vous ? Vous recevrez de moi cent florins de change par mois. Vous n'avez pas de loyer à payer ; cela vous suffira pour vivre à votre aise. Marguerite vous remettra cette somme d'avance chaque mois. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Par conséquent, plus un mot là-dessus... En passant ici vos journées auprès d'un malade, vous n'avancerez pas beaucoup vos propres affaires. D'autres devoirs vous appellent. Vous n'osez peut-être pas me le dire, mais votre cœur est à Blekhout, n'est-ce pas ? Naturellement ! Ne devez-vous pas vous entendre avec votre fiancée et avec ses parents sur les mille préparatifs de la cérémonie, et sur l'arrangement de votre maison ? Ne devez-vous pas vous réjouir ensemble de mon consentement inespéré ? Il n'y a plus de repos ni de bonheur pour vous ailleurs qu'à Blekhout, n'est-ce pas ? Non, non, n'essayez pas de me le cacher : même pendant que

vous êtes ici assis à côté de moi, votre esprit est ailleurs.

— Je conviens, mon oncle, que j'irais volontiers à Blekhout aujourd'hui, mais j'attendrai jusqu'au moment de votre sieste.

— Non, non, je ne le veux pas. Je me sou mets à la nécessité, faites de même. Allez à Blekhout sur-le-champ... Ne répliquez pas, je le veux ! Et restez-y tant que vous en aurez envie. Ce n'est pas cela qui me rendra plus triste ; le grand coup est porté maintenant... Dites à Marguerite d'ouvrir, si on sonne et partez tout de suite... Ah ça ! allez-vous obéir ?

J'obéis à contre-cœur en apparence, mais au fond j'étais très reconnaissant de cet ordre que je considérais comme une preuve de la bonté de mon oncle. Oui, j'étais heureux qu'il me laissât aller à Blekhout. Et comment pouvait-il en être autrement ? Depuis que l'oncle Jean avait consenti, je n'avais pas pu échanger une parole avec Hélène ; je ne l'avais même plus vue. Aussi, après avoir averti Marguerite, je me dirigeai en toute hâte vers la demeure de maître Bokstal.

Il serait superflu de décrire la joie d'Hélène et de ses parents. Je leur fis part des intentions de mon oncle au sujet de notre demeure et de notre pension. Cette petite ferme qu'il nous donnait pour habitation, avec peu de peine nous pouvions

en faire une sorte de petit château. Il y avait un grand jardin, que nous remplirions de fleurs rares. Et avec cent florins par mois, nous pouvions bien nous procurer quelques petites douceurs.

Hélène eût préféré vivre chez M. Roobeck, comme elle l'avait espéré ; non pas pour avoir la vie plus facile, mais pour pouvoir donner ses soins à mon oncle et lui témoigner sa reconnaissance.

Cela me fournit l'occasion d'expliquer longuement le caractère, les habitudes et les manies de mon oncle, qu'ils ne connaissaient que par sa réputation, bien méritée d'ailleurs, de bizarrerie qu'il avait à Visseghem, et de prémunir Hélène contre ses épanchements.

Puis nous nous mîmes à parler des préparatifs de notre mariage et de l'arrangement intérieur de notre future demeure.

L'heure passa si vite que la mère Bokstal oubliâ de préparer son dîner, et qu'il était midi et demi quand le maître d'école vint nous avertir.

Je leur serrai les mains et m'éloignai à la hâte, en promettant de revenir le soir si mon oncle pouvait se passer de moi.

Le lendemain l'enflure du genou de l'oncle Jean avait disparu ; mais il nous dit qu'il allait avoir une violente attaque de goutte. Il en était

certain : et son pressentiment ne l'avait jamais trompé.

En effet, quelques jours après la goutte lui vint aux deux pieds ; mais il ne voulut pas rester au lit, malgré ses souffrances, et quand nous l'eûmes placé dans son fauteuil, il y resta immobile. Quoiqu'il eût l'esprit libre et vif, il paraissait triste, et porté au silence, contre sa coutume. Ce qui m'étonnait fort, c'est qu'il ne parlait jamais de mon mariage, et qu'il n'y faisait jamais la moindre allusion. Au bout de cinq ou six jours il était si affaissé et si tiré que Marguerite n'hésita pas à faire chercher un médecin sans le prévenir.

Mon oncle le reçut fort mal, mais le docteur ne l'en examina pas moins, et le résultat de son examen fut que, à part sa goutte, M. Roobeck n'avait qu'une surabondance de sang et de santé.

Cependant, par l'ordre exprès de mon oncle, les apprêts de mon mariage furent poussés avec activité. Chaque jour je courais plusieurs fois à Blekhout, et j'y passais plus de temps que chez mon oncle. Je me le reprochais même quelquefois, mais il le voulait ainsi. Et d'ailleurs, les bons soins ne lui manquaient pas, car Marguerite me remplaçait avec dévouement. Elle avait même, malgré sa défiance, permis à Corneille

Sauteriot de rester de temps en temps seul avec l'oncle Jean, dans l'espoir que celui-ci prendrait plaisir à quereller son domestique comme autrefois, et qu'un épanchement de bile lui ferait du bien.

Mais rien ne pouvait tirer mon oncle de son affaissement, et malgré nos efforts pour le distraire, il restait souvent des heures entières la tête basse, le regard fixe, et gardant le silence. Plus de gros mots ni d'explosions de colère. Il ne parlait plus qu'avec douceur.

De quelle nature étaient donc les sombres pensées sous le poids desquelles il s'affaissait? Mon mariage? Mais il n'en parlait jamais, sinon pour m'en faire hâter la conclusion.

Le grand jour arrive enfin. L'oncle Jean m'avait ordonné de faire, avec ma femme, un voyage de plaisir de quinze jours, à Paris ou à Bruxelles. C'était l'usage, disait-il, et il ne voulait pas qu'Hélène ou moi, lui fissions le sacrifice de notre plaisir.

Je conduisis ma fiancée à l'autel, et la bénédiction du prêtre nous unit pour toujours.

J'avais atteint le comble du bonheur. Dans sa toilette d'une blancheur de lys, avec sa couronne de vierge sur ses beaux cheveux noirs, et ses grands yeux où brillaient l'amour et la reconnaissance, Hélène me paraissait si charmante

que parfois je croyais rêver. Était-ce bien vrai ? Moi, le pauvre estropié, j'étais ardemment aimé de cette créature angélique : Elle était ma femme et m'appartenait pour toujours !

Au sortir de l'Église nous nous rendîmes chez mon oncle en traversant les rues jonchées de fenouil et de fleurs, entre deux rangs de villageois en liesse qui formaient la haie. Marguerite nous introduisit.

J'avais recommandé à Hélène de se garder de toute effusion en présence de mon oncle et elle me l'avait promis.

Lorsque nous entrâmes, nous trouvâmes mon oncle assis dans son grand fauteuil près de la table avec une bouteille de vin de liqueur et quelques verres devant lui. Nous approchâmes et le saluâmes en silence. Il jeta sur Hélène un regard d'une fixité singulière ; sans doute sa beauté peu commune lui faisait de l'effet, car il paraissait frappé d'admiration. Après avoir secouer fiévreusement la tête comme pour se soustraire à cette impression, il dit à Hélène :

— Venez ici, mon enfant, donnez-moi cette douce main, que je la serre dans ma rude poigne. Vous êtes madame Roobeck n'est-ce pas ? Je pourrais vous en vouloir, car, si vous m'avez sauvé la vie, vous m'enlevez aussi une chose à laquelle je tenais plus qu'à la vie. Mais

ce n'est pas votre faute... Prenez ce verre. Je veux boire à votre santé... et pour la dernière fois peut-être, car je sens bien que je ne vivrai plus longtemps.

Hélène et les autres personnes présentes voulaient l'interrompre ; mais je leur fis signe de ne pas commettre cette imprudence.

— Que ce verre soit donc vide à votre santé et en votre honneur, madame Roobeck ! continua l'oncle Jean. Pussiez vous être heureuse dans la mesure du bonheur que j'ai perdu.

Sa voix s'était altérée, et des larmes roulaient sur ses joues.

Hélène ne pouvait plus maîtriser son émotion. Elle ouvrit les bras, et sauta au cou de mon oncle en lui adressant de douces paroles inspirées par son bon cœur.

Ce doux épanchement, loin d'émouvoir l'oncle Jean, parut l'irriter. Il repoussa lentement Hélène, et grommela en nous regardant d'un œil courroucé :

— Assez ! Ayez pitié d'un vieillard malade. Si vous ne voulez pas que j'ai un coup de sang, allez-vous-en. Laissez-moi seul, je vous en supplie. Au revoir, bon voyage !

Nous descendîmes l'escalier en pleurant. C'était un triste commencement que cet accueil déchirant. Mais d'un autre côté notre bonheur

était si grand et je donnais à Hélène de si bonnes raisons que sa tristesse s'était presque dissipée, quand nous restâmes dans la chaise de poste qui devait nous conduire à Gand, après avoir dit un dernier adieu aux parents de ma femme.

La séparation ne se fit pas sans quelques pleurs, mais ils furent bien vite séchés quand la voiture eût dépassé les dernières maisons de Visseghem.

XXIV

Nous passâmes deux jours à Gand, puis nous partîmes pour Bruxelles. Notre voyage de nocce était assombri par l'accueil froid et le triste adieu de mon oncle. Nous étions désolés que notre mariage fût la cause de son chagrin et nous craignions qu'il ne devînt gravement malade en notre absence. Marguerite savait, à la vérité, dans quel hôtel nous descendions, et elle avait promis de nous écrire, mais nous ne pouvions nous empêcher d'être inquiets.

Nous résolûmes de ne rester que quatre ou cinq jours à Bruxelles et cette résolution nous rendit un peu de calme. Nous prîmes plaisir à visiter ses monuments et les promenades de la capitale. Le troisième jour nous allâmes nous promener au parc, dont les grands arbres se paraient de leurs

premières feuilles. Le beau temps et le clair soleil y avaient attiré des milliers de promeneurs.

En ce moment, je l'avoue, j'avais complètement oublié mon oncle. J'étais fier de l'admiration qu'Hélène excitait sur son passage, et je me disais avec orgueil que cette charmante jeune femme que j'avais au bras était la mienne et m'appartenait pour toujours.

En rentrant à l'hôtel nous trouvâmes une lettre dont les premiers mots nous arrachèrent un cri d'angoisse. Voici quel en était le contenu :

« Mon cher cousin,

» L'oncle Jean a eu hier une attaque. Le docteur, qui l'a fortement saigné, assure que pour le moment, elle n'aura pas de suites graves. En effet, notre oncle est remis, et on dirait, qu'il ne lui manque rien. Peut-être eussé-je mieux fait de ne pas troubler votre voyage par cette nouvelle fâcheuse ; mais je suis pleine d'inquiétude et c'est mon devoir de vous avertir. Corneille Saunteriot est la cause de tout. Il a fâché tellement l'oncle Jean, et l'a si fort agité, que le pauvre vieillard a presque succombé. Maintenant Saunteriot n'est plus chez nous : nous avons un autre domestique. Je n'ai pas le temps d'en écrire plus

long. L'oncle Jean m'appelle. Je vous raconterai tout cela en détail.

» Votre dévouée cousine,

» MARGUERITE. »

Nous n'avions pas une minute à perdre, il fallait partir immédiatement. Nous fîmes chercher une chaise de poste, et nous nous mîmes en route.

Malheureusement la nuit était proche, et nous eûmes plusieurs retards. Nous avions à traverser Alost, Andenaerde et Courtrai, et quelque diligence que nous fissions, il était plus de midi lorsque nous aperçûmes, le lendemain, le clocher de Visseghem.

Je descendis ma femme chez ses parents et me fis conduire près de la place ; car c'était l'heure de la sieste de mon oncle, et je ne voulais pas risquer de l'éveiller par le roulement de la chaise de poste.

Quand Marguerite m'ouvrit la porte, elle me dit :

— Ne soyez pas inquiet, cousin. L'attaque n'a pas eu de suites, quelque menaçante qu'elle parût. Notre oncle est tout à fait guéri, et s'il ne souffrait pas de sa goutte, il serait mieux portant qu'auparavant. Il dort tranquillement selon sa

coutume ; entrez dans la chambre basse ; il pourrait nous entendre, et vous savez que son sommeil ne doit pas être troublé.

Je la suivis. Elle ferma la porte, et me dit.

— Ciel, que j'ai eu peur, cousin ! Je croyais qu'il allait passer dans mes bras. Dieu soit loué, c'était une fausse alerte !

— Et c'est Corneille qui a été la cause de tout ? demandai-je.

— Vous doutiez parfois que j'eusse des raisons de me méfier de ce perfide valet ? C'est un coquin fieffé, un hypocrite, un traître, qui feint d'être dévoué à notre oncle, et qui n'a hésité à mettre en danger de mort le pauvre vieil homme, parce qu'il espérait atteindre ainsi son méprisable but. Je vous l'ai toujours dit : Corneille voulait être couché sur le testament, pas pour peu de chose, mais pour des milliers de couronnes.

Je manifestai ma surprise par un murmure d'incrédulité.

— C'est ainsi, reprit Marguerite. Laissez-moi vous raconter toute l'affaire. Espérant que l'oncle Jean serait satisfait d'être servi par Corneille, j'ai fait coucher celui-ci dans votre chambre, mais à condition qu'il ne parlerait jamais à M. Roobeck d'héritage ni de testament. Il le promit, mais avec le projet bien arrêté d'abuser de ma confiance. Vous étiez parti depuis deux jours. J'étais

allée dans le village faire quelques courses et j'avais laissé le domestique seul avec notre oncle. Quand je revins, je rentrai par la grille du jardin sans faire de bruit, poussée par je ne sais quel sentiment de méfiance. A peine eus-je mis le pied dans le vestibule que j'entendis retentir à l'étage la voix de Corneille, et, par intervalle, celle de l'oncle Jean. Ce colloque était d'une vivacité qui m'étonna. Je montai à pas de loup. La porte n'était pas bien fermée, et ce que j'entendis me fit dresser les cheveux d'indignation. Je me tins tranquille pour mieux entendre : Corneille Sauteriot vomissait un torrent d'injures et de reproches contre son vieux maître, parce qu'il refusait de lui léguer je ne sais combien de mille couronnes. A un moment donné notre oncle poussa un cri de détresse. J'entrai brusquement et vis le domestique qui le secouait violemment par l'épaule. Je menaçai d'avertir immédiatement le bailli et de faire jeter le domestique en prison ; mais notre oncle me défendit de faire intervenir la justice. Corneille Sauteriot partirait sur-le-champ, et ne pourrait jamais reparaitre devant nos yeux. Il ne voulait pas qu'il fût puni autrement, surtout par pitié pour sa sœur infirme. jugez combien notre oncle est bon et généreux ; il me fit compter cinquante couronnes à l'hypocrite. Le même jour je pris un autre domestique.

C'est un vieux berger d'une de nos fermes, un homme très simple, de qui nous n'avons rien à craindre. Il s'appelle Bruno Taffelinx. Vous le verrez tantôt; il est en haut.

— Qu'il y a donc de méchantes gens au monde! soupirai-je. Qui eût supposé cela de Corneille? Il était donc devenu fou ou enragé? Et notre pauvre oncle, mis hors de lui par cette affreuse ingratitude de son domestique, est tombé en syncope?

— Pas tout de suite, cousin. Le soir seulement. Pendant tout l'après-midi il resta la tête cachée dans ses mains. Je voulais aller chercher le médecin, mais il me le défendit. Pendant que j'étais descendue pour préparer le souper, j'avais chargé Bruno de veiller sur l'oncle Jean. Tout à coup j'entends pousser un cri et tomber un meuble. Je cours, et vois l'oncle Jean étendu par terre à côté de son fauteuil... En moins de deux minutes, aidée de Bruno, je l'avais replacé sur son lit, et Bruno courait chercher le médecin. Je lavai les tempes et les mains de l'oncle Jean avec de l'eau froide, et il avait déjà rouvert les yeux avant que le médecin parût, et ne donnait plus aucun signe d'indisposition. Néanmoins le médecin lui tira un grand bassin de sang, et cela parut lui faire beaucoup de bien, car une demi-heure après il ne voulait plus rester au lit, et me força de

l'aider à l'asseoir dans son fauteuil. Et maintenant il n'y a plus de trace de rien, sauf la tristesse que vous aviez déjà remarquée avant votre départ.

— Je ne suis pas tranquille, cousine, dis-je. Cette saignée m'inquiète. Si notre pauvre oncle avait eu une attaque d'apoplexie ?

— Non, interrompit-elle. Tout à l'heure je dissiperai vos craintes à ce sujet. Le temps me manquerait pour vous donner une plus heureuse nouvelle... L'oncle Jean a fait son testament et me l'a donné à garder.

— Son testament ? ô ciel ! m'écriai-je. A-t-il donc le pressentiment qu'il va mourir ?

— Non, cousin, il n'y a pas de danger de mort, mais tout est possible, n'est-ce pas ? Et il est légitime que l'on prenne ses précautions à temps. En tout cas, la tentative de Corneille Sauteriot, qui aurait pu réussir, m'y poussa. Je saisis le moment où l'oncle Jean était de bonne humeur pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite en ma faveur. Il reconnut le fondement de ma demande, et écrivit sous mes yeux le testament que je vais vous montrer.

Elle tira une clef de sa poche, ouvrit un tiroir, et me remit un papier en me disant joyeusement :

— Ah ! il est en règle, cousin ; écrit tout en-

tier de la main de l'oncle Jean, daté, et signé de son nom. Il me donne les dix mille couronnes promises. Il voulait m'en donner encore davantage, mais j'ai refusé. Il laisse mille couronnes à l'église deux mille aux pauvres, et huit cent cinquante à chacun des cousins et cousines. Tout le reste vous est attribué ; plus de vingt mille couronnes assurément.

Quoique la question d'héritage me laissât fort indifférent en ce moment, je crus cependant devoir remercier ma cousine ; mais nous entendîmes retentir la sonnette. Mon oncle était réveillé, et j'avais hâte de me montrer.

— Pas un mot de ce testament, dit Marguerite. Je ne crains pas qu'il change d'avis, mais il est prudent de ne pas lui en parler.

Je montai l'escalier quatre à quatre. Quand il me vit paraître, l'oncle Jean me regarda avec un sourire étrange qui me fit croire pourtant que mon retour lui faisait plaisir. Je déplorai son accident, et remerciai le ciel de son prompt rétablissement, qui nous permettait d'espérer que nous le conserverions longtemps encore.

Il m'écouta sans rien dire, en levant de temps en temps les épaules ; mais lorsque je m'indignai de la méchanceté de Corneille Sauteriot, il me dit avec le même sourire :

— Oui, c'est ainsi, malheureusement. On ne

peut plus se fier à personne; les âmes les plus candides, les plus pure en apparences, débordent d'ingratitude.

Ces mots me firent frémir, car je pensais qu'il faisait allusion à mon mariage. J'essayai, d'une voix émue, de le convaincre que ma reconnaissance et mon dévouement pour lui n'avaient pas diminué. Je lui rappelai ses bienfaits et l'assurai que jamais je n'oublierais ce qu'il avait fait pour mes parents et pour moi.

Il m'interrompit çà et là par une exclamation ironique, ou par un mot dont l'accent d'incrédulité ou d'indifférence m'attristait profondément. Mais quoi que je fisse pour le toucher, il m'écouta avec le même sourire sarcastique, sans me répondre, jusqu'à ce que, ne sachant plus que dire, je me laissai tomber sur une chaise, découragé, et la tête dans les mains, pour cacher les larmes que je ne pouvais retenir.

Après un court silence, il me dit d'un ton aimable :

— Allons, Félix, ne pensons plus à ces tristes choses. On ne se fait pas soi-même, et il faut avoir subi son sort. Retournez chez vous. Pourquoi laisser votre femme seule le jour de votre retour ? Je me sens très bien, et n'ai pas besoin de votre aide.

Je me plaignis amèrement de son froid accueil,

et le suppliai de me permettre de passer la plus grande partie de la journée auprès de lui comme auparavant.

Il insista pour que je m'en retournasse ; mais voyant que je ne voulais pas lui obéir.

— Eh bien, soit, mon neveu dit-il, je ne m'y oppose pas ; mais je me fatigue à parler. Il y a un autre moyen de passer le temps. Depuis plusieurs jours je n'ai plus lu de journaux. Lisez-moi les principaux.

Je m'empressai de prendre les quatre ou cinq journaux qui étaient sur le buffet, et pris place devant mon oncle pour accomplir la tâche qu'il m'imposait.

Je tombai heureusement sur un passage qui parut intéresser beaucoup mon oncle.

La Chambre française s'occupait de l'insurrection des esclaves qui avait ensanglanté l'île de Saint-Domingue à la fin de l'année précédente, et les orateurs faisaient une description si terrible des cruautés des noirs, que la seule lecture en faisait frémir.

Puis, quand j'eus lu tout ce que les journaux disaient à ce sujet, mon oncle se fit lire tous les détails de l'effet produit sur le peuple de Paris par la défaite des armées françaises. C'était une véritable rage. On accusait les généraux, les nobles, mais surtout le roi de trahison et d'intelli-

gence avec l'ennemi, et dès ce moment l'on pouvait prévoir la chute du trône et la proclamation de la République.

L'oncle Jean avait souvent interrompu ma lecture pour dire son avis sur les événements. Parfois aussi il me demandait le mien, ce qui amenait une longue discussion. Je m'étais donc trompé? Mon oncle me rendait peu à peu toute son affection.

Les heures s'écoulèrent ainsi, et le soir arrivait quand je déposai le dernier journal. M. Roopeck voulut me forcer à le quitter. Il savait que ma femme était chez ses parents, et que je devais aller l'y chercher pour la ramener à mon logis. Il trouvait qu'il était peu convenable de la faire attendre ainsi... Je pourrais revenir le lendemain, si j'en avais envie. Il ne pouvait ni ne voulait pas m'empêcher de passer quelques heures auprès de lui.

Je lui dis que le lendemain, avant sept heures, je viendrais attendre son réveil; puis au risque de le fâcher, je lui pris la main et la serrai chaleureusement. Il me laissa faire sans donner la plus légère marque d'impatience, et je courus, heureux et content, à Blekhout, pour chercher Gléélène.

Il me fallut causer quelque temps avec les parents de ma femme et partager leur souper ; puis nous partîmes, Hélène et moi, pour la petite ferme qu'un ménage d'ouvriers avait gardée en notre absence.

Nous congédiâmes ces braves gens et prîmes possession de notre nouvelle demeure. Nous allumâmes des lampes et visitâmes en détail toutes les chambres, que nous avions garnies de notre mieux. Puis nous redescendîmes au rez-de-chaussée, et je racontai gaiement l'accueil amical que j'avais reçu de mon oncle, ce qui fit espérer à Hélène que le dépit qu'il avait conçu de notre mariage se dissiperait bientôt. Je lui parlai aussi du testament que Marguerite m'avait montré.

La soirée se passa rapidement, et l'aiguille de la pendule marquait dix heures, qu'Hélène était encore occupée à me conseiller de ne point me montrer moins assidu auprès de mon oncle, au risque de la laisser un peu seule au logis. Elle trouverait d'ailleurs à s'occuper dans son ménage et dans notre joli jardin, sans avoir le temps de s'ennuyer.

Je la remerciai de ses bons conseils que j'avais d'ailleurs l'intention de suivre. Puis nous fermâmes bien toutes les portes, et montâmes à notre chambre à coucher. Nous n'étions pas encore au milieu de l'escalier, lorsque nous entendîmes frapper violemment à la porte de la rue. Je reconnus la voix de Bruno, le nouveau domestique de mon oncle, et courus ouvrir. Hélène m'avait suivi.

Bruno entra et me dit en essuyant la sueur qui perlait sur son front :

— Ah ! monsieur Roobeck, il faut venir tout de suite, votre oncle vient d'être frappé d'apoplexie. Il est peut-être déjà mort.

Ma femme et moi, nous poussâmes un cri d'angoisse.

— Est-il possible, ô ciel ! m'écriai-je. Mon bon oncle, mort !

— Non, pas encore mort, monsieur ; mais il paraît bien mal.

— Vite, vite, Hélène, courons !

Et nous prîmes en courant le chemin du village, sans même prendre le temps de fermer notre porte à clef.

Chemin faisant le domestique nous apprit que mon oncle, mieux disposé que de coutume ce soir-là, avait peut-être trop mangé et trop bu. Au moment de se mettre au lit, il était tombé sans mouvement. On l'avait couché, et Marguerite, espérant le faire revenir à lui comme la première fois, lui avait baigné les tempes et les mains avec de l'eau froide. Mais l'inutilité de ses efforts, et la respiration sifflante de l'oncle Jean lui firent craindre tout à coup qu'il ne fût en danger de mort, et elle avait envoyé immédiatement Bruno chez le médecin et chez le curé. Il pouvait bien y avoir une heure que mon oncle avait eu son attaque.

Je n'écoutais pour ainsi dire pas le domestique et ne faisais qu'exhorter Hélène à presser le pas. Des larmes tombaient de mes yeux ; j'avais la poitrine oppressée et le cœur serré, je craignais de ne pas arriver à temps pour trouver l'oncle Jean encore en vie.

Quand nous débouchâmes sur la place, nous aperçûmes devant sa porte la lumière des flambeaux. On venait de lui apporter les derniers secours de l'Église.

A cette vue je poussai un cri de désespoir, et, sans attendre ma femme, je m'élançai en avant. La porte était ouverte. Dans le vestibule je rencontrai une dizaine de voisins, hommes et femmes, qui, à mon aspect, se mirent à pousser des plaintes et des gémissements. Au bas de l'escalier Marguerite pleurait. Elle m'empêcha de monter ; le curé était auprès de mon oncle pour recevoir sa confession, et personne ne pouvait entrer dans sa chambre. Malgré sa douleur, qui était immense, elle essaya de me consoler et de me donner du courage. Le docteur avait encore pratiqué une saignée, et quoique le sang eût peu coulé, le résultat avait été favorable, car notre oncle était revenu un peu à lui, et pouvait prononcer quelques paroles. Nous pouvions donc avoir de l'espoir.

Le curé descendit. Je n'osais lui parler. Mais lui, lisant dans mes yeux la question que j'hésitais à lui faire, secoua la tête d'un air si découragé que je frissonnai de tous mes membres.

Je montai avec ma femme, Marguerite et d'autres encore. Le docteur nous suivit.

Je me penchai sur le lit et baisai le visage pâle de mon oncle : Je l'appelai par son nom et serrai sa main glacée : Je plaignis ses souffrances, je parlai de guérison, et le comblai de témoignages d'affection. Mais il demeura immo-

bile et ne m'entendit pas. Sa respiration hale-tante, l'éclat vitreux de ses yeux ouverts à demi, les frémissements convulsifs de ses joues, me frappèrent d'épouvante. Hélas ! il râ-lait peut-être dans une lutte suprême avec la mort, et mourrait sans m'avoir reconnu !

Je posai mes lèvres sur sa main que j'arro-sais de mes larmes silencieuses, sans m'inquié-ter de ce qui se passait autour de moi.

Pendant ce temps, Marguerite et Hélène ai-daient en pleurant le docteur à faire une der-nière tentative. Elles posaient des linges mouillés d'eau froide, entouraient ses pieds de synapismes, et tâchaient de lui faire prendre une potion.

Tout à coup je remarquai avec surprise que l'oncle Jean remuait la main. Je regardai son visage ; il ouvrait les yeux, leva vers le ciel un regard sombre, et murmura distinctement.

— O Félix, Félix !

Chacun retenait son haleine, croyant que le malade revenait à lui et voulait parler. Mais ses yeux se refermèrent, et il ne remua plus.

— Comme il vous aime, monsieur ! murmura le médecin à mon oreille. Il pense, et ses pensées ne trouvent qu'une expresion : votre nom chéri.

La voix de mon oncle ne m'avait pas fait la même impression. Il me semblait qu'elle avait

un accent de reproche... Mais l'espoir de le voir revenir à lui tout à fait, et peut-être même guérir, suspendait cette impression pénible, et je ne le perdis point des yeux.

Tout à coup il remua violemment les bras et les jambes, et nous poussâmes tous un cri de joie... mais un râle douloureux lui monta à la gorge, ses membres se détendirent et ne bougèrent plus...

— Mes amis, priez pour son âme, il est devant Dieu ! dit le médecin.

Nous tombâmes à genoux et récitâmes en sanglotant la prière des morts.

Nous passâmes toute la nuit à prier et à veiller. J'étais inconsolable, et quoi que pussent me dire Hélène et Marguerite pour alléger mon désespoir, elles n'y parvinrent point.

Ce n'était pas seulement la mort de mon pauvre oncle qui me faisait souffrir. Sa voix résonnait sans cesse à mon oreille, et mon nom, prononcé avec cet accent de reproche que j'avais pu remarquer, me faisait frémir. Mon imagination frappée complétait la phrase qu'il n'avait pas eu la force d'achever : « ô Félix, Félix, que vous avez-vous fait ? Je vous avais dit que votre mariage me rendait malheureux, et cependant vous vous êtes marié ! Vous m'avez donné sans m'en avertir le coup de la mort ! »

Je luttais contre les douloureuses révoltes de ma conscience, et je tâchais de me persuader que ce n'était qu'une illusion maladive de mes sens. L'oncle Jean n'avait-il pas en effet voulu lui-même ce mariage ? N'était-ce pas lui qui m'avait ordonné de hâter autant que possible le jour de la cérémonie ?

Mais tous mes efforts pour chasser ces pénibles pensées restèrent infructueux, et à la fin je courbai la tête sous la conviction que je n'étais pas tout à fait innocent de la mort prématurée de mon oncle, cet homme généreux qui m'avait protégé depuis ma naissance, et qui, maintenant encore, me laissait par testament une fortune considérable.

Nonobstant sa sincère tristesse, ma cousine Marguerite ne perdait pas la tête, et dès le point du jour elle commença à prendre les dispositions rendues nécessaires par le décès de l'oncle Jean. Elle courut à la cure et régla les funérailles qui devaient être très riches. A son retour elle écrivit des lettres à tous ses cousins et cousines pour leur annoncer le décès de M. Roobeck et le jour de l'enterrement.

Elle fit poser les scellés dans la maison mortuaire et remit au juge de paix les comptes tenus par elle, où l'on pouvait voir ce qu'il devait se trouver d'argent comptant. Cet argent,

un peu plus de mille couronnes, — était enfermée dans un tiroir de l'armoire. Elle voulait donner à tout le monde la preuve qu'elle ne retenait pas un florin et qu'elle avait servi son oncle par pur dévouement sans aucune rétribution. Elle dit au juge que le défunt lui avait confié son testament, pour le remettre au notaire quand le moment serait venu ; et, sur la demande qu'on lui en fit, elle déclara que dans ce testament mon oncle m'attribuait la moitié de toute la succession, et à elle dix mille couronnes.

Apparemment le juge et son greffier n'avaient pas jugé nécessaire de garder le secret sur le contenu de ce testament, car dès le lendemain les deux dispositions principales en étaient connues de la plupart des habitants de Visseghem. En ce qui me concernait, on ne trouvait pas exorbitant que je reçusse la moitié de l'héritage. En effet, je représentais seul la branche masculine : mais que Marguerite se fût fait attribuer une si grosse part au détriment des autres héritiers, de telle sorte qu'il ne restât presque rien pour les autres neveux et nièces, voilà ce que l'on considérait comme une scandaleuse captation.

Forte de sa conscience, et des dispositions définitives du testament qu'elle avait entre les

mains, Marguerite se souciait peu des criailles et des calomnies des villageois, et elle allait son train sans s'inquiéter, disposant tout pour la cérémonie de l'inhumation et pour les services religieux qui devaient la suivre.

Le troisième jour, trois ou quatre de ses cousins étaient arrivés à Visseghem. Elle en avait d'abord reçu un, et elle avait écouté patiemment les reproches et les accusations qu'il lui avait adressés ; mais dès qu'elle se fut débarrassée de celui-là, elle défendit de laisser entrer aucune personne qui ne fût pas de Visseghem, et elle apostâ dans le vestibule deux hommes solides chargés de faire respecter sa défense.

Vers le soir les cloches commencèrent à sonner, annonçant la triste cérémonie du lendemain. Le glas funèbre, qui se prolongea pendant une grosse heure, et s'entendait jusque dans la pièce la plus reculée de notre nouvelle demeure, me remplit d'angoisse et d'effroi...

XXVI

Le lendemain, un peu avant dix heures, tous les parents, amis et connaissances étaient réunis dans la maison mortuaire, attendant le clergé qui allait venir chercher la dépouille mortelle de mon oncle.

Les héritiers furent avertis par le notaire que, lorsqu'ils auraient assisté à l'enterrement, ils devaient revenir pour entendre la lecture du testament du défunt.

Enfin, les prêtres entrèrent dans la maison et montèrent au premier avec le sacristain et quatre hommes vêtus de noir.

Après avoir récité quelques prières, ils descendirent le lourd cercueil, le posèrent sur une civière devant la porte, et le couvrirent d'un somptueux drap funéraire.

Le triste cortège se mit en route. Les prêtres, le sacristain et les enfants de chœur, avec la croix et les bannières précédaient le cercueil en chantant des psaumes. Je marchais derrière entre ma femme et Marguerite, suivi de nos cousins et cousines ; Un grand nombre d'amis, de voisins et de connaissances fermaient le cortège.

Je pleurais à grosses larmes et sanglotais tout haut. Hélène et Marguerite devaient me soutenir car les forces m'abandonnaient, je chancelais sur mes jambes. Je devais sans doute exciter la pitié de tout le monde. Si l'on avait pu lire dans mon cœur, on aurait vu quel sentiment de regret, quelle accusation contre moi-même me torturaient.

L'église était si remplie que le cortège eut grand'peine à se frayer un passage jusqu'au chœur. On nous donna des chaises près du cercueil qui fut placé sur une estrade, au milieu d'une multitude de cierges.

Dirai-je quel sentiment de tristesse éveillèrent dans mon âme les accords désolés de l'orgue, le chant funèbre des prêtres, et le déchirant *requiescat in pace* ?

Au cimetière, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse béante, et que j'entendis la terre retomber dessus avec un bruit sourd, je poussai

un cri de désespoir et tombai à demi évanoui entre les bras de ma femme.

On me transporta dans une maison voisine, et l'on me lava les tempes avec de l'eau fraîche. Je revins à moi petit à petit, et me sentis un peu raffermi. Que pouvais-je contre la fatalité? Tout était fini maintenant...

Après m'être reposé encore un moment, je retournai à la maison mortuaire avec Hélène et Marguerite. Les héritiers y étaient déjà réunis dans la grande salle, il y avait même quelques voisins et connaissances, au nombre desquels je reconnus avec étonnement Corneille Sauteriot, et maître Verdilleu, le plus grand ennemi de mon oncle.

La pâleur de mon visage, la rougeur de mes yeux semblèrent toucher tout le monde, et l'on se découvrait devant moi avec des marques de sympathie et de respect, mais dès que l'on aperçut Marguerite un murmure peu flatteur vint attester l'antipathie générale.

Elle n'en fut point troublée, regarda hardiment tout le monde en face, et prit place sur une chaise auprès de la fenêtre, sans avoir l'air de s'émouvoir.

Le notaire n'était pas encore là. D'après l'habitude qui régnait alors en Flandre, nous aurions peut-être longtemps à l'attendre, car les

notaires n'étaient rien moins qu'exacts. Mes idées tristes se dissipèrent un peu par l'examen de tous ces inconnus qui me saluaient du nom de cousin. Ils pouvaient être une vingtaine, car quelques-uns d'entre eux avaient amené qui leur femme, qui un fils ou une fille. Quatre ou cinq seulement paraissaient appartenir à la classe des cultivateurs, tous les autres avaient l'air d'être des ouvriers. Beaucoup d'entre eux étaient si pauvrement et si misérablement vêtus, qu'on les eût pris pour des mendiants. Ils se tenaient près de la porte en un groupe serré, comme des gens qui ne se sentaient pas à leur place dans un salon si richement meublé. Comme ils devaient avoir appris par la rumeur que Marguerite et moi nous devions recueillir les trois quarts de la succession, ils craignaient sans doute de n'en recevoir qu'une part infime. Quelques hommes serraient les poings avec colère, et deux ou trois femmes geignaient en pleurant à chaudes larmes. Corneille Sauteriot se tenait auprès d'eux, mais il paraissait tout découragé et tenant les yeux baissés.

Pendant quelque temps nos cousins et nos cousines murmurèrent entre eux à voix basse, jetant de temps en temps sur Marguerite un regard enflammé; mais leurs murmures devinrent peu à peu plus bruyants et parfois un parole injurieuse

pour Marguerite parvenait distinctement à nos oreilles.

Tout à coup une de nos cousines, une femme longue, maigre, malade, et qui avait l'air d'avoir la jaunisse, se mit à gesticuler fiévreusement, et à éclater en plaintes et en reproches. Les autres voulaient la retenir, mais elle se dégagea, s'avança vers Marguerite, et lui dit d'une voix tremblante de colère, et en la menaçant du poing :

— Oui, oui, vous qui faites ici la maîtresse, vous nous avez scandaleusement volés ! Vous n'avez pas plus de droits que nous ; mais par vos manœuvres hypocrites, vous avez égaré et trompé le vieillard malade. N'êtes-vous pas honteuse de nous ôter le pain de la bouche, à nous, pauvres gens que nous sommes ? Dix mille couronnes pour la voleuse !... et pour nous, pour les honnêtes gens, rien du tout peut-être ! Ah ! vous serez riche et vous pourrez faire la grande dame, avec notre argent, avec notre sang : mais Dieu vous... Quoi, vipère, vous osez rire de moi ! Attendez, que je vous arrache les yeux...

Hélène et moi, voyant que cette folle allait réellement exécuter ses menaces, nous nous placâmes devant Marguerite pour la préserver des mauvais traitements de sa cousine. Quelques-uns de nos cousins et cousines proféraient des injures et criaient qu'Anna Dæoms avait raison ; mais

les autres, moins déraisonnables, vinrent à notre secours, et éloignèrent de force cette héritière exaspérée.

Marguerite, très calme, s'avança et dit :

— Mes amis, vous ne savez pas ce que vous faites. Je m'inquiète peu de vos injustes criaileries. Mais puisque vous ne pouvez pas attendre jusqu'à ce que le notaire lise le testament, laissez-moi parler ; je vous dirai ce qu'il contient, et vous reconnaîtrez que vous n'avez pas la moindre raison de vous plaindre ou de m'accuser.

Chacun se tut et écouta.

— Monsieur Roobeck, poursuivit Marguerite, était convenu avec sa femme de laisser aux neveux et nièces de celle-ci le quart de sa fortune. Le quart pouvait s'élever à onze mille cinq cents couronnes. Eh bien, dans son testament il ne vous a pas seulement laissé votre part, mais encore la mienne. Vous recevez chacun huit cent cinquante couronnes. Cela fait plus de quatre mille sept cents francs. Vous m'accusez ! Mais si je l'avais voulu, le nom d'aucun de vous n'eût été mentionné dans le testament.

— Oui, mais combien de milliers de couronnes avez-vous mendrées ou extorquées d'avance à M. Roobeck ? s'écria un gros paysan qui paraissait assez à son aise.

Marguerite ne lui répondit que par un sourire de mépris.

Les autres cousins et cousines paraissaient diversement impressionnés par ses explications. Quelques-uns des plus pauvres, qui avaient probablement déjà perdu tout espoir, paraissaient enchantés ; car, en réalité, une somme de cinq mille francs était pour eux une fortune considérable. Mais la plupart des héritiers, qui pendant des années avaient entendu parler de millions, et qui avaient bâti sur le décès de l'oncle Jean des espérances insensées, ne cachaient pas leur déception. Cependant, la certitude de recevoir du moins quelque chose avait triomphé de leur dépit, et ils parlaient entre eux de l'affaire avec moins de passion.

Marguerite s'était rassise près de la table, et causait tranquillement avec ma femme.

Une chose attirait mon attention : maître Verdilleu, notre plus proche voisin, qui s'était toujours montré l'ennemi de mon oncle, était présent ; il écoutait et regardait tout en clignant de l'œil, et en souriant d'un air malin. Les injures adressées à Marguerite paraissaient lui avoir particulièrement fait plaisir, et lorsqu'elle avait parlé avec tant de calme et de raison à ses co-héritiers, il avait secoué la tête en ricanant.

L'air de défi de l'homme qui avait causé tant

de chagrin à mon oncle m'indignait profondément et j'avais envie de le faire sortir du salon; mais j'étais si abattu, et je me sentais moi-même si coupable, que le courage me manquait pour lui faire des reproches.

Le notaire entra, et prit place devant la table dans un fauteuil qu'on lui avait préparé. Il promena silencieusement son regard sur l'assistance, et lorsqu'il eut regardé chacun des pieds à la tête, il tira de sa poche un grand portefeuille de cuir, qu'il ouvrit et posa sur la table. Puis il rangea ses plumes, son papier, et tout ce qu'il fallait pour écrire.

Nos cousins et cousines le regardaient avec une attente anxieuse, car ils croyaient qu'il avait le testament sous les yeux et qu'il allait leur en faire connaître le contenu; mais le notaire qui semblait braver à dessein leur impatience, se tourna vers son clerc et se mit à causer avec lui à voix basse, si tranquillement et si longtemps, qu'il paraissait avoir oublié pourquoi il était venu.

Les héritiers témoignaient leur mécontentement par des murmures sans cesse grandissants. Alors le notaire se leva et dit à Marguerite :

— Mademoiselle Rydams, veuillez me remettre le testament que M. Roobeck vous a confié... Et vous tous là-bas, je vous conseille de vous taire, car au moindre bruit, je cesse ma lecture. Donc,

si vous ne voulez pas rester ici jusqu'à demain, tenez-vous tranquilles.

Il prit le testament que lui tendait Marguerite, et le déplia. Tous écoutaient de toutes leurs oreilles, et avec des battements de cœur.

— Écoutez donc la dernière volonté du défunt. Nous commençons, dit le notaire à haute voix.

Mais en ce moment le charpentier Verdilleu s'avança, et dit avec un sourire triomphant, en posant devant le notaire un papier scellé :

— Inutile, monsieur, de lire ce testament. Il ne vaut rien. En voici un qui est meilleur.

— Un autre testament ? dit le notaire étonné. Entre vos mains ? Comment en êtes-vous détenteur ?

— Cela ne fait rien à l'affaire, répondit maître Verdilleu. Je vais pourtant vous le dire, M. Roobeck voulait sans doute se soustraire à certaines intrigues, et il a écrit secrètement un testament. Lorsque le curé était auprès de lui pour entendre sa confession, il lui a donné ce testament avec prière de me le remettre. Je ne sais pas ce qu'il contient. Ayez la bonté de nous le lire, monsieur le notaire, alors nous le saurons tous.

— Oui, mais il reste à voir quel testament est le bon, dit le notaire. Nous allons examiner la chose.

Et après avoir comparé un instant les deux écrits, il déclara d'une voix assurée :

Le testament que m'a remis mademoiselle Rydams porte la date du 21 mai 1792, l'autre est daté du 24 mai, donc, trois jours plus tard, et un jour seulement avant la mort de M. Roobeck. Reprenez donc votre pièce, mademoiselle ; elle n'a plus absolument aucune valeur.

Je regardai ma cousine ; elle paraissait impassible. Son visage n'exprimait pas la moindre agitation.

— Silence maintenant, et attention ! s'écia le notaire. Écoutez, vous allez connaître la dernière volonté de M. Roobeck.

Et, très lentement, et appuyant sur chaque mot, il lut ce qui suit :

« Ceci est mon testament :

» J'annule tous mes testaments antérieurs.
» Je donne à l'église de Visseghem (où je veux
» être enterré) pour fonder une messe annuelle
» pour le repos de mon âme, avec distribution
» de pain aux pauvres qui y assisteront, une
» somme de *mille couronnes*.

» Je donne au bureau de bienfaisance de la
» même commune *deux mille couronnes*.

» Je donne à Corneille Sauteriot, qui m'a
» servi à mon entière satisfaction pendant de
» nombreuses années, *trois mille couronnes*. »

Lorsque Sauteriot entendit cela, il poussa un grand cri et chancela un instant sur ses jambes. Puis il jeta son bonnet en l'air, et se mit à courir de droite et de gauche, comme un fou, en criant :

— Trois mille couronnes ! pour moi ! trois mille couronnes ! Près de dix mille florins ! J'achète un château, je roule carrosse, je bois du vin ! Ah ! ce bon monsieur Roobeck ! Trois mille couronnes ! Tenez-moi, ou je deviens fou... Ah ! ma pauvre sœur, que va-t-elle dire ?

Et sans ramasser son bonnet, il sortit en sautant, et en agitant les bras comme les ailes d'un moulin.

— Silence ! dit le notaire : nous reprenons la lecture du testament.

« Je donne à Martin Bekx, fermier à Visseghem, sur le pré, en souvenir de notre amitié, »
» *mille couronnes.* »

Chacun regarda pour voir Martin Bekx, mais il n'était pas présent.

Le notaire ne s'était pas laissé troubler et continua :

« Je laisse aux personnes suivantes, enfants du » frère et des deux sœurs de feu ma femme Cor- »
» nélië Dooms :

- » 1^o. Josse Dooms.
- » 2^o. Catherine Dooms.
- » 3^o. Anna Dooms.
- » 4^o. Jean Charles Snelvoet.
- » 5^o. Thérèse Snelvoet.
- » 6^o. Christine Snelvoet.
- » 7^o. Frans Snelvoet.
- » 8^o. Mathilde Belleman.
- » 9^o. Jeanne Belleman.
- » 10^o. Marie-Claire Belleman.
- » 11^o. Élisabeth Belleman.
- » 12^o. Théodore Belleman.
- » 13^o. Ursule Belleman.

» Je laisse, dis-je, à chacune de ces treize
» personnes, par tête, *deux mille cinq cents cou-*
» *ronnes.* »

Des cris de joie éclatèrent dans la salle. Nos cousins et cousines, surpris à bon droit et enchantés de cette libéralité inattendue, s'embrassaient l'un l'autre avec effusion. Des larmes de bonheur coulaient de leurs yeux, et ils restèrent un moment sourds à la voix du notaire qui voulait les réduire au silence et annonçait que la lecture du testament n'était pas terminée.

Lorsqu'il crut avoir obtenu un peu de silence, il reprit :

« Et je nomme et institue mon légataire universel...

— Voulez-vous vous taire, malhonnêtes ? criait-il avec colère à nos cousins et cousines qui ne pouvaient pas contenir leur joie. C'est ainsi, ingrats, que vous reconnaissez la bonté de M. Roobeck ? Écoutez du moins avec respect sa dernière volonté... Allons, nous reprenons la lecture du testament.

« Et je nomme et institue pour mon légataire universel et pour exécuteur de mes dernières volontés Joseph Verdilleu, maître charpentier, demeurant à Visseghem, sur la Place.

» Fait et écrit de ma main à Visseghem, le vingt-quatre mai de l'année dix-sept cent montante deux.

» *Jean Roobeck.* »

Il y eut un moment de silence, comme si l'on doutait que le testament fût à sa fin. Marguerite et moi, nous n'y étions pas nommés. L'oncle Jean nous avait complètement déshérités. Il donnait des libéralités à ses ennemis, et nous ne recevions rien !

Je regardai ma cousine. Elle était pâle comme une morte, et ses lèvres tremblaient comme si

elle avait la fièvre ; mais elle ne disait rien, et ne répondait même point par un soupir aux efforts que ma femme faisait pour la consoler.

Tout à coup, un de nos cousins, un brutal et grossier paysan, se mit à la plaisanter et à se moquer d'elle. Elle se leva et sortit du salon.

— Venez, Félix, me dit Hélène, c'est une triste déception, sans doute ; mais elle ne nous empêchera pas d'être heureux. Nous travaillerons, et nous trouverons dans notre profonde et mutuelle affection la force d'oublier cette injustice imméritée.

J'étais anéanti, mes idées tourbillonnaient dans ma tête, et je me laissai conduire par Hélène comme un homme privé de sentiment. Ma femme crut que la perte de mon héritage était la cause de ma grande tristesse et essaya de me rendre un peu de courage en me disant que par notre travail et notre savoir nous n'aurions pas de peine à gagner honnêtement notre vie. Mais un autre ver me rongait le cœur. Hélas ! je m'étais marié contre le gré de mon oncle. Cela l'avait rendu malheureux, en abrégeant sa vie, et il avait exécuté ses menaces. Il ne s'était pas vengé sur moi seul ; il avait impitoyablement fait expier à ma pauvre cousine l'appui qu'elle m'avait prêté pour obtenir son consentement. Lui, le frère de mon père, le bienfaiteur de ma

jeunesse, il était donc mort en me haïssant, en me maudissant, peut-être.

Je n'écoutais pas les consolation de ma femme. Quand nous eûmes traversé la moitié de la Place, elle m'arrêta en me disant :

— Mais, Félix, où sont nos esprits ? Nous oublions cette pauvre Marguerite. Dieu sait si elle ne s'est pas évanouie. Nous ne pouvons pas la laisser sans secours. Elle ne peut pas rester dans la maison mortuaire. Seule ainsi, on l'accablerait d'outrage. Allons la chercher. Elle ne nous a jamais fait que du bien.

Le sentiment du devoir, la pitié ramenèrent la lumière dans mon esprit.

— Oui, hâtons-nous, répondis-je. Ma cousine ne saura pas où passer la nuit. Nous l'emmènerons avec nous dans notre demeure, et nous la consolerons, si c'est possible.

Nous retournâmes à la maison de mon oncle, et cherchâmes inutilement Marguerite dans la chambre basse et dans le jardin. Enfin nous la trouvâmes dans sa chambre à coucher, assise près de son lit, la tête dans les mains.

— Venez, ne perdez pas courage, Marguerite, dit ma femme en lui prenant la main. M. Roo-beck a été injuste envers vous et envers nous ; mais il n'y a rien à y faire ; et il faut nous soumettre à notre sort...

— Ah ! c'est fini de moi ! gémit Marguerite. Ma vie est sans but. Que vais-je devenir en ce monde, laide et pauvre, c'est-à-dire portant la plus affreuse malédiction qui peut peser sur la tête d'une femme ? Où demeurer ? Chassée d'ici, on ne me recevra nulle part. Ah ! si Dieu voulait écouter ma prière et me faire mourir, combien je le bénirais de ma délivrance !

Nous lui fîmes comprendre que nous, du moins, en amis reconnaissants, nous n'oublierions jamais ce qu'elle avait fait pour nous, et que nous ne cesserions pas de l'aimer, et de l'estimer. Nous ajoutâmes qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps dans la maison mortuaire, où elle n'avait à attendre que des affronts et du chagrin ; qu'elle devait venir avec nous à la petite ferme et y rester jusqu'à ce qu'elle trouvât une autre situation ; et si elle voulait nous faire l'amitié de demeurer avec nous comme une sœur, nous en serions fort heureux.

Après une longue résistance elle consentit et se montra prête à nous suivre. Dès le lendemain, disait-elle, elle voulait fuir le village où on la méconnaissait si injustement, et cacher ailleurs son désespoir, jusqu'à ce que la mort vînt la délivrer d'une vie qui lui était à charge.

Nous sortîmes de sa chambre. Marguerite traversa le vestibule au bras de ma femme.

Alors quelqu'un cria en ricanant, en s'adressant à elle et à moi :

— Oui, oui, jouez la tristesse ; vous ne tromperez personne. Votre part, vous l'avez reçue ou prise d'avance, n'est-ce pas ? A combien de milliers de couronnes s'élève-t-elle bien ?

Nous passâmes, sans répondre à ces impertinentes accusations, et traversâmes la place, où nos cousins et cousines se tenaient réunis, épanchant leur joie.

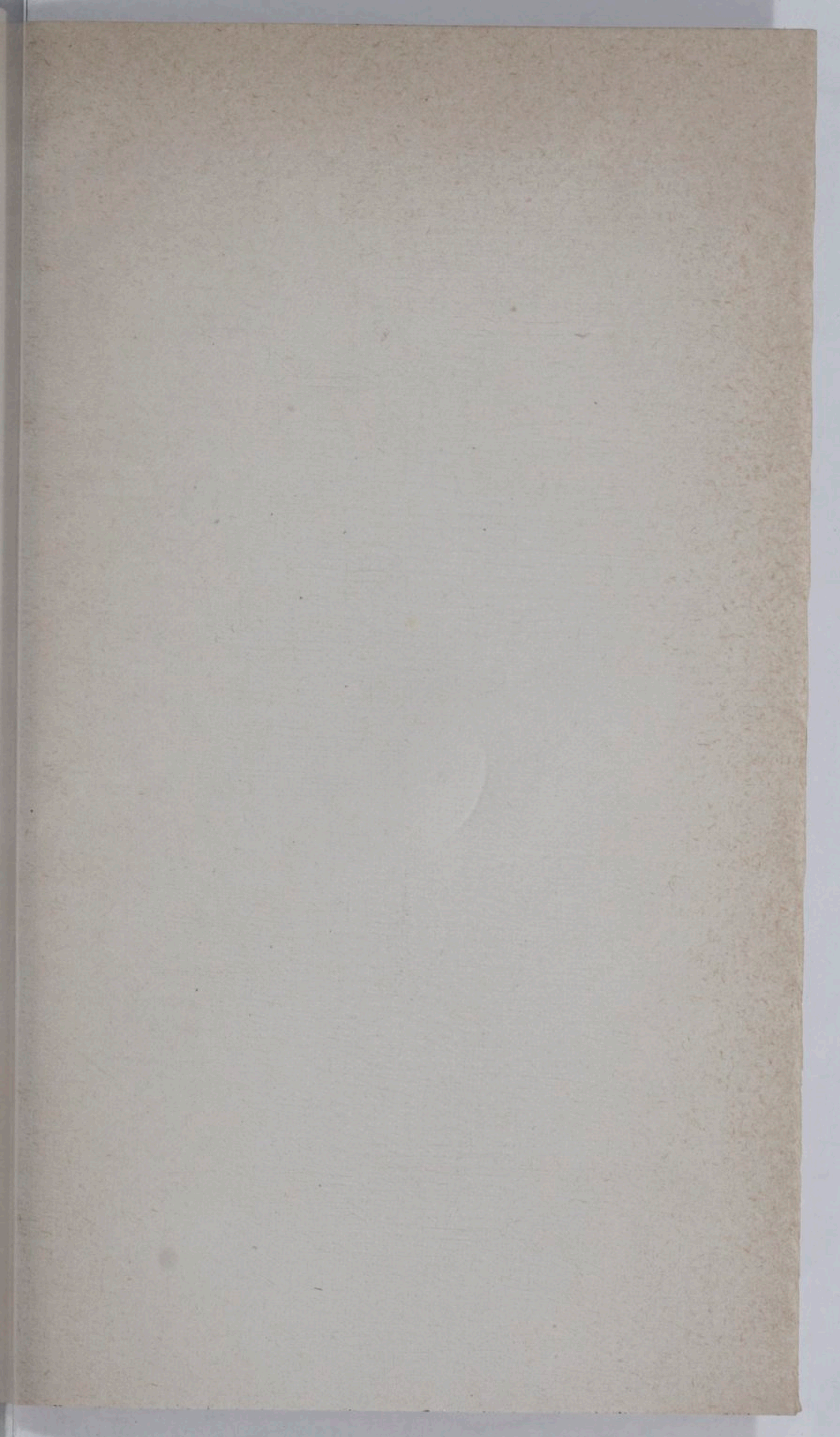
— Ahou ! Ahou ! crièrent-ils derrière nous.

.

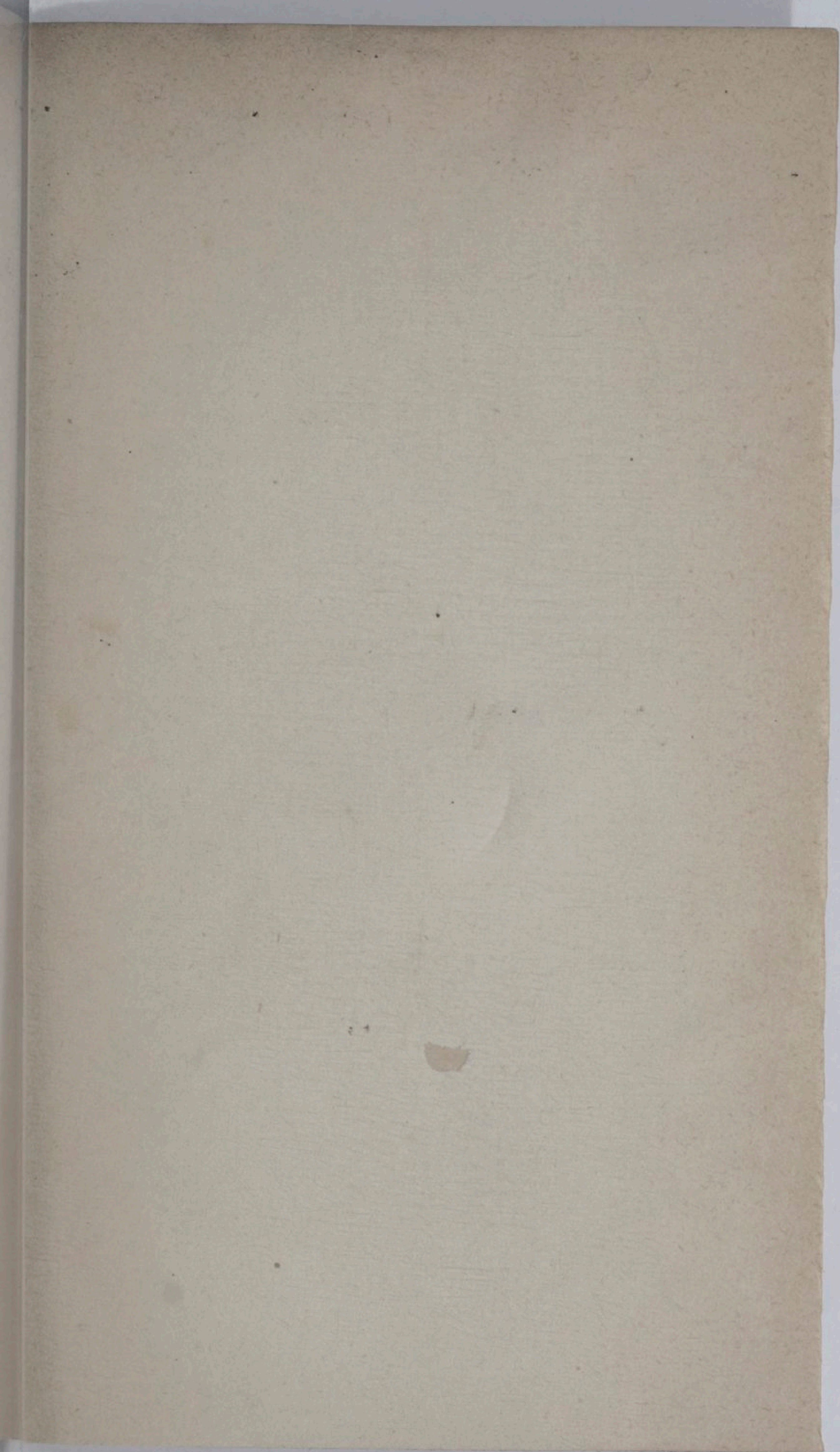
Je vous raconterai peut-être quelque jour la suite de ce récit.

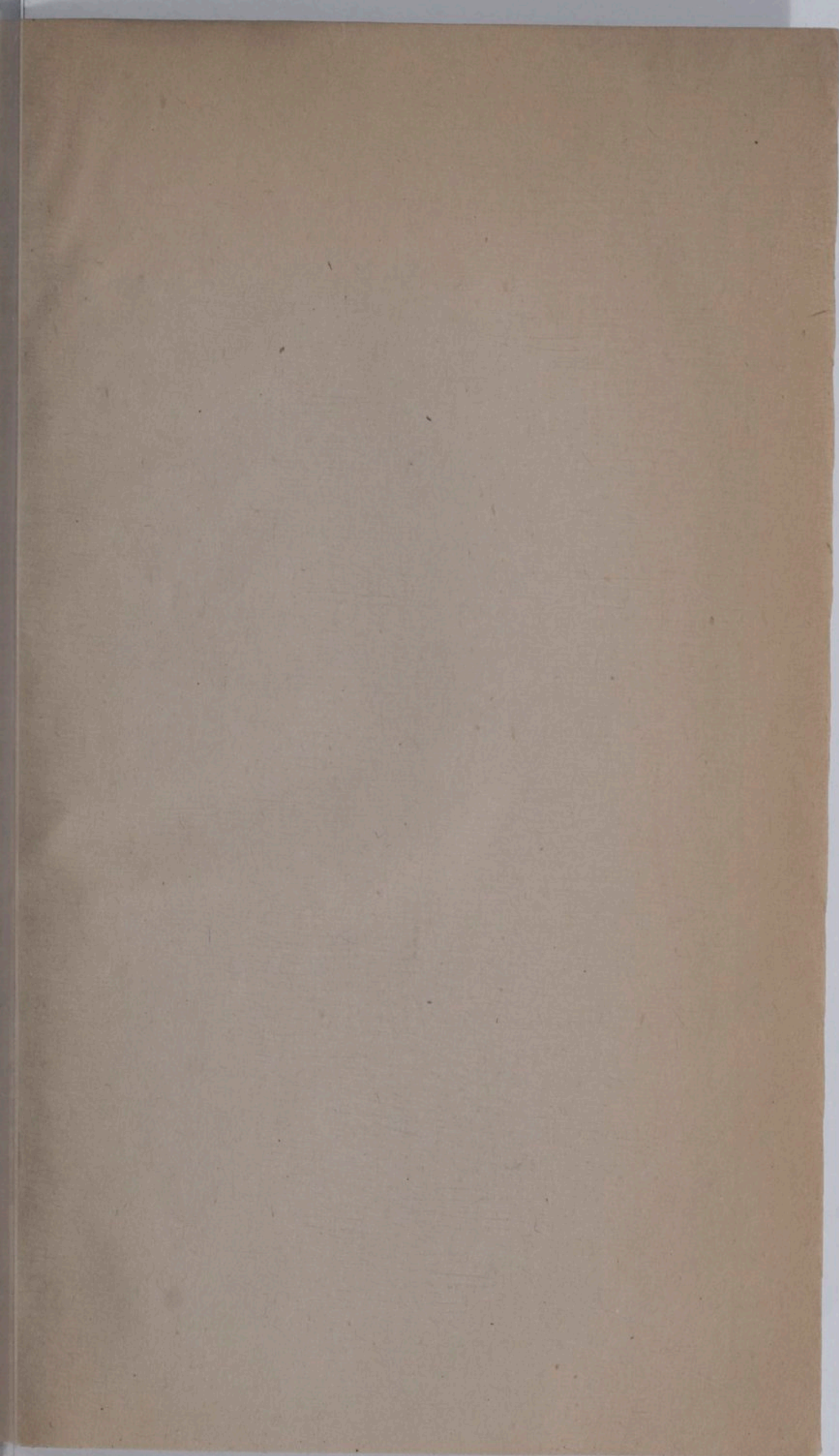


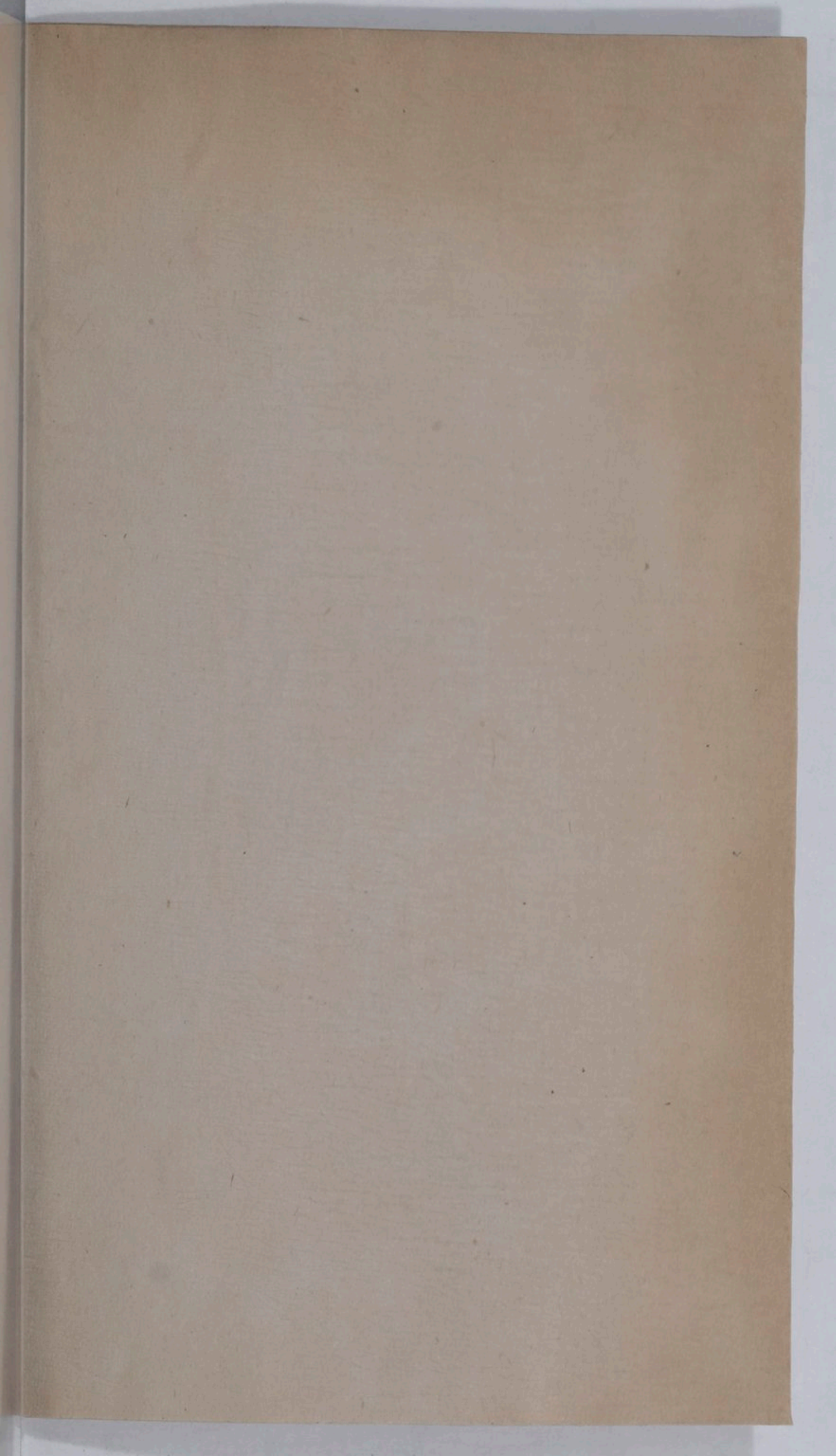
FIN

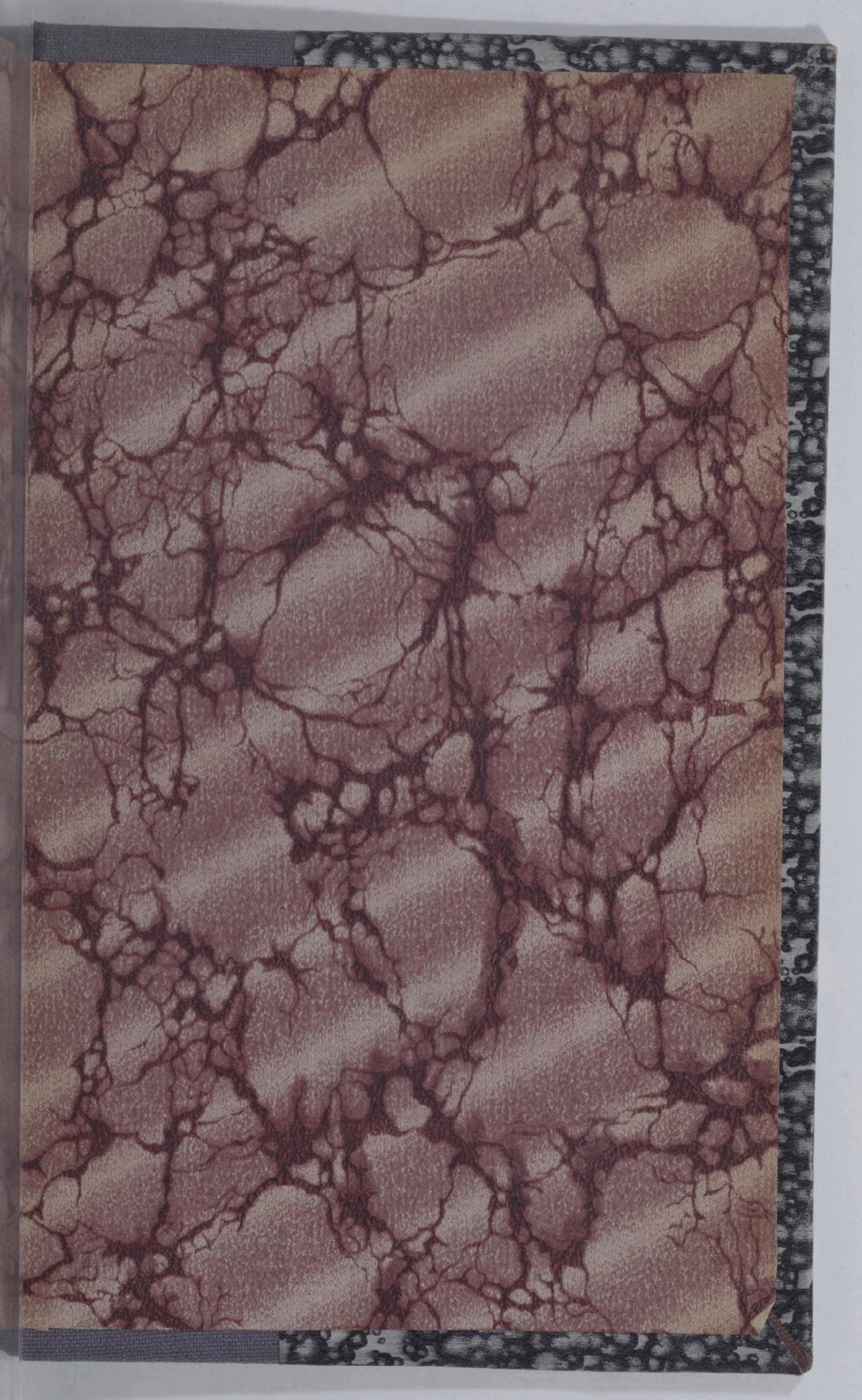












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02885808 3